



**L'ECOLIER
VALAISAN**



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010363563

L'ECOLIER VALAISAN

*A l'usage du degré moyen
des écoles primaires*

L'ECOLIER VALAISAN

Textes de
MAURICE ZERMATTEN
et choix d'écrivains

Illustrations de
CHARLES MENGE

2220695
0143-77360

IMPRIMERIE GESSLER S.A. — SION — 1960

TA 17.250



61/1444

Avant-propos

Nous avons la satisfaction de mettre à la disposition de notre école valaisanne, pour ses cours moyens, une édition nouvelle du livre de lecture.

Une édition nouvelle. La première étant épuisée, nous avons interrogé, à son sujet, un certain nombre de maîtres et de maîtresses. Une soixantaine d'entre eux ont répondu à nos questions. — Ce livre est excellent, disent les uns... Il est trop difficile, affirment les autres. Du moins pour le cours inférieur...

Cette dernière remarque nous a paru pertinente. Un livre pour le cours inférieur est donc à l'étude. Celui-ci s'adresse aux élèves de troisième, quatrième et cinquième année. La première objection est donc levée.

Quelques maîtres remarquent : Vocabulaire trop riche... M. Zermatten, à qui nous avons soumis le dossier, nous répond, preuve en main : — Presque tous ces petits chapitres ont été rédigés en fonction du « Vocabulaire élémentaire » en usage dans les écoles françaises.

La vérité est que nous ne pouvons que déplorer la pauvreté navrante du vocabulaire dont nous disposons. A l'école de remédier à cette misère. Nous nous réjouissons dès lors de constater que ce livre de lecture, intelligemment utilisé par le maître, permettra à nos enfants d'acquérir les termes propres dont ils auront besoin pour s'exprimer correctement.

Edition remaniée, d'autre part. L'adoption d'un autre livre pour le cours inférieur a permis la suppression, ici, du chapitre destiné particulièrement aux enfants de première année. L'auteur a introduit, à la place, de nombreux textes, de sources diverses, qui n'existaient pas dans l'ancienne édition. L'ouvrage gagne ainsi en variété.

Un grand nombre d'illustrations ont été modifiées. Dix hors-textes en couleur donnent à cette nouvelle édition un attrait de plus.

Pour l'essentiel, néanmoins, ce livre reste ce qu'il était. L'essentiel, c'est sa conception fondamentale, l'idée qui en a dirigé l'élaboration. Et cette idée ne nous semble pas avoir été toujours bien comprise par les maîtres qui n'ont peut-être pas pris la peine d'étudier ce manuel dans sa structure interne.

Ce livre, en effet, est composé de la manière la plus logique en fonction du développement de l'expérience enfantine. C'est à l'école que l'enfant apprend à réfléchir au petit monde qui l'entoure : l'école lui est donc présentée d'abord dans sa réalité la plus humble : une salle, des objets, etc. Le deuxième cercle est celui de la famille. Non point une famille abstraite, mais la famille de chez nous, la famille que cet enfant peut comparer à la sienne. Troisième cercle, le village. Nous restons, dans toute la mesure du possible, dans le concret, dans la réalité de chez nous. Et du village, nous passons à la commune, à la paroisse, au canton, enfin, à la vie des hommes et des animaux dans la nature qui est la nôtre. C'est le dernier cercle. Le cours supérieur élargira ces cercles de la connaissance à la Suisse, à l'Europe, au monde.

A notre connaissance, aucun livre de lecture ne possède une unité aussi complète. Il faut que la première pierre soit solide. La connaissance approfondie du milieu, du biotope, comme dit le savant d'aujourd'hui, constitue la base de l'édifice intellectuel à venir. C'est dans cette intention que ce livre a été conçu. C'est notre petit pays, d'abord, que l'enfant doit apprendre à connaître et à aimer.

Apprendre à lire, pourquoi ? Ce n'est pas un simple exercice technique. Apprendre à lire pour apprendre à connaître la vérité. Sur la vie, sur le monde. La vie, le monde, pour un enfant d'une dizaine d'années, c'est la vie quotidienne de chez nous, et le monde, c'est d'abord le petit monde qui l'entoure.

Ce livre de lecture est consacré, presque tout entier, à ces réalités. Nous estimons ainsi qu'il remplit parfaitement la fonction qui est la sienne.

Sion, le 26 juillet 1960.

Le chef du Département de l'Instruction publique :

M. GROSS.



CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE

LES COLOMBES

Les petits écoliers sont comme des colombes en cage qui attendent de prendre leur vol vers la liberté.

Leur cage, c'est la maison d'école.

On les a mis en cage, les petits écoliers, pour qu'ils apprennent à lire, à écrire, à connaître les chiffres et les calculs, l'histoire et la géographie, l'histoire sainte et le catéchisme.

Parfois, les colombes s'impatientent dans leur cage. Elles frappent les barreaux de leurs ailes blanches.

Parfois, les écoliers trouvent le temps long dans leur salle de classe. Ils piaffent, remuent, bavardent.

Ne soyez pas si pressés, petits écoliers. Vous avez tant de belles choses à apprendre sur le monde que vous devez bien vous appliquer.

Et quand vous serez grands, souvenez-vous, vous direz que le temps de votre enfance fut beau comme le plus beau jour du printemps.



SI TU NE VEUX PAS ÊTRE UN PETIT CHAT...

— Regarde, maman, le petit chat, le chien, les poules ne vont pas à l'école. Ils ont tout le temps de jouer.

— Tu as raison, mon enfant ; les animaux ne vont pas à l'école. Parce que ce sont des animaux.

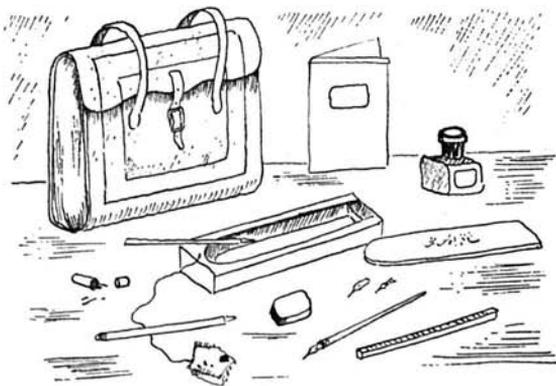
Mais à toi, le bon Dieu a donné l'intelligence.

— Qu'est-ce que l'intelligence, maman ?

— C'est ce qui te permet de connaître ton nom, la date de ta naissance, d'où tu viens, où tu vas... Les animaux ne savent pas parler. Toi, quand tu as faim, tu sais demander du pain ; quand tu as soif, tu sais demander à boire ; quand tu as froid, tu dis : — J'ai froid. Quand tu as chaud, tu dis : — J'ai chaud... Les bêtes ne savent pas.

Alors, tu vas à l'école pour développer ton intelligence. Tu apprendras à connaître mieux le monde, et d'abord ta maison, ta famille, ton village, ton pays. Ceux qui ne savent rien ressemblent au petit chat.

Tu dois donc apprendre à lire, à écrire, à calculer. Si tu ne veux pas être un petit chat...



L'ÉCOLE

Au milieu de notre village, voyez cette maison plus grande, plus cossue que les autres. La façade qui donne sur la route porte, en belles capitales de couleur, l'inscription :



Quand j'étais tout petit, j'avais un peu peur de cette ruche où j'entendais bourdonner plusieurs essaims d'écoliers. Puis, mon tour est venu.

— Aujourd'hui, mon petit Jean, dit ma mère, je vais te conduire à l'école.

Elle me prit la main ; j'étais fier de mon sac neuf, de ma culotte de dimanche. Mais mon cœur battait fort dans ma poitrine parce que je pensais que le maître allait me faire de gros yeux.

— Mais non, disait maman, tu verras, il est très gentil ; et il t'apprendra à lire et à écrire.

Je redoutais aussi les bousculades des garçons plus grands que moi et les moqueries des filles.

Nous avons gravi les marches qui conduisent à la porte principale. D'autres mamans attendaient, avec d'autres enfants qui venaient comme moi pour la première fois à l'école.

Le maître est venu à notre rencontre. Il nous a demandé notre nom qu'il a inscrit dans son cahier.

Et la première classe a commencé.



LA MAISON D'ÉCOLE

La maison d'école, maintenant, je la connais presque aussi bien que la maison de mes parents.

Elle est entourée d'un préau que nous appelons la cour. Nous nous y arrêtons avant d'entrer dans notre salle de classe, quand nous arrivons avant l'heure ; nous y jouons pendant les récréations.

La maison d'école a trois étages ; nous, les « moyens », nous occupons le premier ; au second, sont les « grands ».

Dans les combles, il y a deux petits appartements pour les maîtres.

De nombreuses fenêtres laissent entrer le soleil. Seule, la paroi du nord est presque aveugle ; de petites croisées éclairent pourtant le corridor et l'escalier.

Cette maison m'accueille chaque jour. Elle m'est devenue familière ; je l'aime. Quand viennent les vacances et qu'elle se ferme, je sens mon cœur se serrer un peu.

NOTRE SALLE DE CLASSE

Hier, le maître a dit à ses élèves : « Décrivez votre salle de classe. »

Voici le travail de Candide, un grand :

« Notre salle de classe occupe le second étage de notre maison d'école ; elle est très bien éclairée ; elle mesure douze mètres de largeur, dix de profondeur et près de trois mètres de hauteur. Une seule porte y donne accès.

Deux rangées de bancs la meublent que sépare une allée où notre maître aime à se promener. La lumière nous vient surtout de gauche. En face de nous, la paroi n'a pas d'ouverture. Le pupitre s'appuie contre elle. Au-dessus du pupitre, pend un grand crucifix. A la droite du pupitre, est suspendu un tableau noir. Quand le maître m'appelle :

— Candide, venez au tableau...

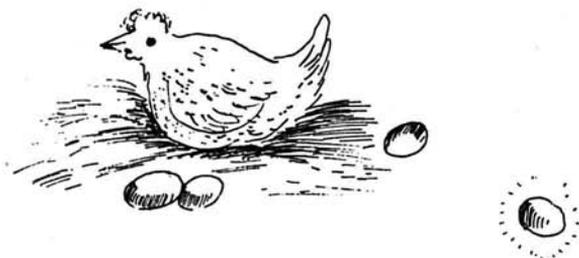
je me sens rougir. Pourtant, je ne peux pas me dérober ; je m'avance, je prends un bout de craie et je m'appête à écrire.

Sur la paroi qui se trouve à notre droite, le maître a placardé des affiches qui nous invitent à prendre garde aux autos et à respecter les fleurs de nos montagnes.

Un poêle occupe l'angle nord-est de notre salle de classe. L'hiver, quand nous arrivons avant l'heure, nous nous réchaufons en appuyant notre dos à sa peau rugueuse de pierre ollaire.

J'aime beaucoup ma salle de classe ; je m'y sens heureux parce que j'y apprends ce qui me sera nécessaire quand je serai grand. »





LA POULE AUX ŒUFS D'OR

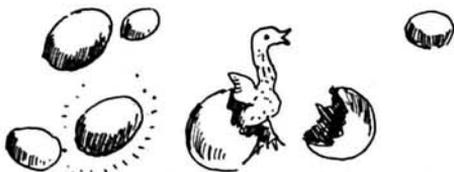
L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

*Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.*

*Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui même ôté le plus beau de son bien.*

*Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches.*

La Fontaine.



MA CLASSE

Notre classe se compose d'une trentaine de garçons et de fillettes.

Il y a d'abord les tout petits, ceux qui ne savent encore ni lire ni écrire. Ils trouvent souvent le temps long ; on les voit bâiller, regarder au plafond ; ils ne comprennent pas toujours ce que le maître leur dit et quand on les pince, ils appellent leur maman.

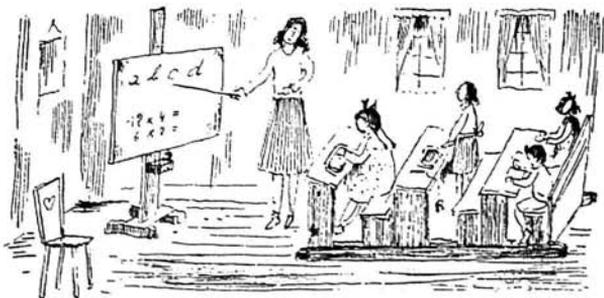
Les tout petits ne possèdent encore qu'un livre qui est le *syllabaire* ; ils apprennent à mettre ensemble les consonnes et les voyelles ; pendant des heures, on les entend répéter : b a ba, p i pi...

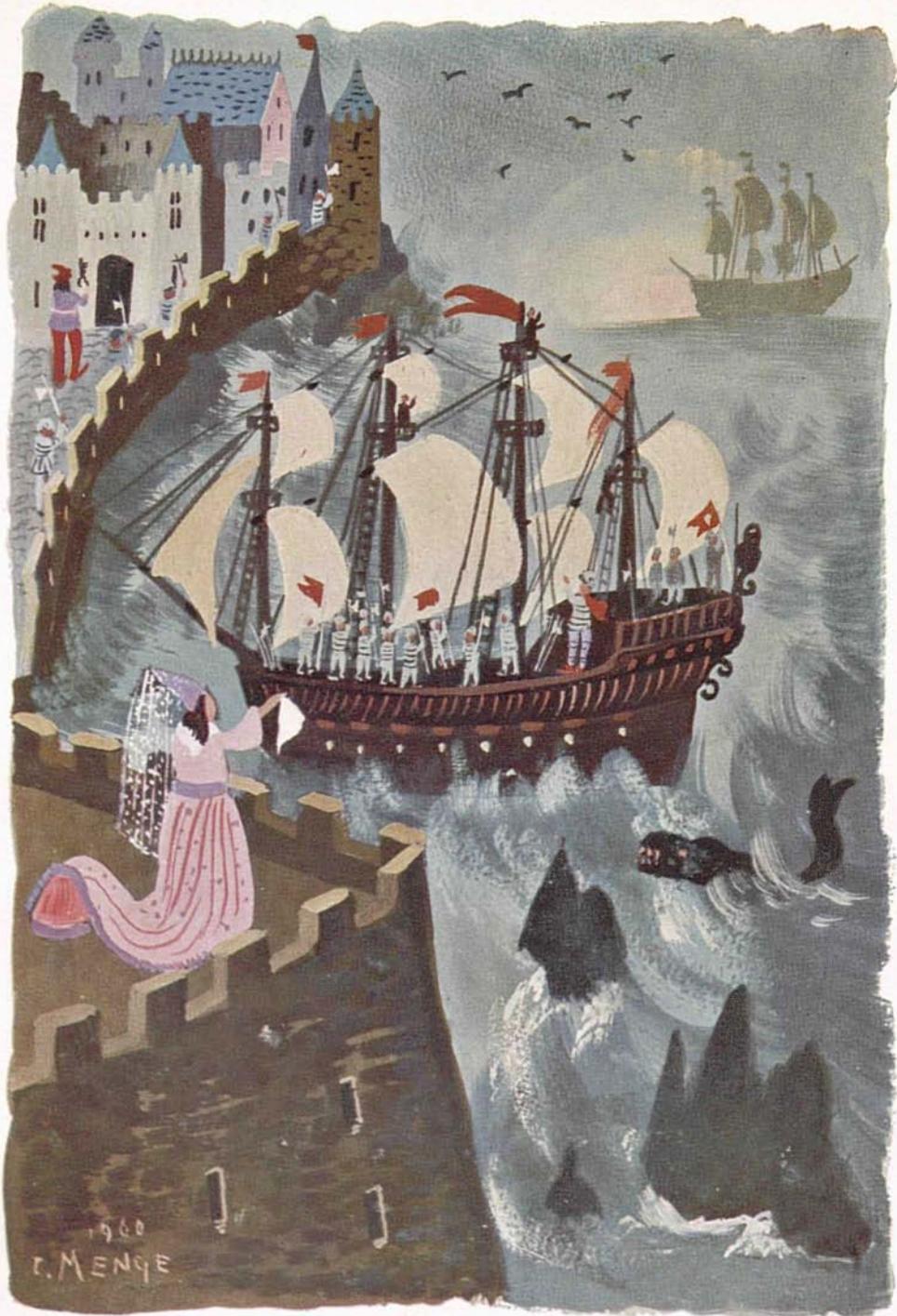
Quand ils ont besoin de sortir, ils lèvent l'index et le majeur. Le maître comprend et, d'un signe de tête, leur permet de se rendre aux toilettes.

Puis, il y a nous, qui sommes les « moyens ». Nous savons lire et écrire et nous commençons à calculer. Nous portons plusieurs livres dans notre sac, ce livre de lecture, la bible, la grammaire, le catéchisme et des cahiers.

Nous avons chaque soir des tâches à préparer à la maison et des leçons à apprendre.

Les filles sont les premières en orthographe ; nous, nous calculons mieux.





Histoire du roi d'Ys



QUELQUES-UNS DE MES CONDISCIPLES

André nous dépasse tous de la tête ; il a tellement grandi que les manches de sa veste s'arrêtent entre le coude et le poignet ; ce n'est pas étonnant : il mange sans cesse, sur le chemin, en récréation et parfois en classe ; mais alors, le maître le gronde.

Quoique plus grand et plus fort que nous tous, André ne nous bouscule jamais, ne nous bat jamais ; au contraire, quand un petit se sent en danger, il court vers lui ; André le protège.

C'est un bon garçon.

Aline est une fillette brune, vive, bavarde ; elle taquine tout le monde, agace tout le monde, dérange ses voisins et parfois la classe entière. Mais elle n'est pas méchante et quand le maître la gronde, elle lui demande pardon avec tant de sincérité que le maître oublie de la punir.

Antoine a les cheveux blonds, coupés courts, le nez droit, les oreilles très écartées de la tête, les yeux vifs et les joues rouges.

Ses doigts sont toujours tachés d'encre. Dès que le maître pose une question, il lève la main. Quand personne ne sait répondre, Antoine sauve l'honneur de la classe.

Albertine est d'un blond de froment mûr ; sa peau est claire, ses yeux, d'un bleu d'eau, quand l'eau sort du glacier.

Nous l'aimerions tous beaucoup si elle ne mettait pas les doigts dans le nez.

LA RÉCRÉATION

— Ce que j'aime le mieux, tout de même, en classe, dit Jean, c'est la récréation.

On sort, on se bouscule, on se cogne, on se bourre, on court, on se poursuit, on s'attrape, on rit et, tout à coup, on se souvient : Maman nous a mis dans la poche un morceau de pain et de chocolat : La faim nous ronge l'estomac.

Toute provision engloutie, je me sens libre pour le jeu. Nous jouons aux barres, à cache-cache, à la balle ; nous livrons bataille, nous organisons des concours.

Des concours de vitesse, de saut en hauteur, de saut en longueur ; nous grimpons aux perches ; nous nous exerçons aussi à cracher loin mais le maître nous dit que c'est là un jeu stupide et néfaste parce que nous avons besoin de notre salive et qu'il y a dans la salive des matières avec lesquelles se forment nos os.

Alors, nous n'osons plus cracher.

Les filles se promènent, des minutes et des minutes, bras dessus, bras dessous ; elles se racontent des histoires et nous regardent à la dérobée.

Tout à coup, le maître paraît au haut de l'escalier ; il nous observe un instant puis, se frappant les mains, nous fait signe de rentrer.

Nous nous mettons en rangs de deux et, en silence, nous regagnons nos places. Parfois, nous avons tant couru que nous sentons un point, là, à droite, juste sous l'estomac.

— Silence, dit le maître.

On entend, tout à coup, au printemps, voler les mouches.





HISTOIRE DU ROI D'YS ET DE SA FILLE DAHUT LA BLONDE

Jadis la ville d'Ys était une cité enfermée comme une forteresse dans ses hauts murs que venait battre la mer bretonne. Elle s'élevait dans la baie de Douarnenez. Dans la digue immense qui la protégeait des fureurs de l'océan s'ouvrait une porte secrète dont le roi Gradlon possédait seul la clef.

Devant les portes de la mer, les flots, un jour, s'étaient retirés pour laisser embarquer sur leurs nefes les seigneurs et les hommes d'armes qui allaient partir pour une guerre lointaine. A leur tête, Perceval le beau cousin et fiancé de Dahut la blonde, fille du roi, montait le premier vaisseau. Il était aussi beau qu'elle était belle, et le plus fier chevalier parmi les preux de ce petit royaume.

Une année passa.

A Ys, on était sans nouvelles du bel aventurier de la mer, qui était parti rêvant de conquérir une terre inconnue du monde pour l'offrir à son roi et à sa dame.

Et un jour, — jour à la fois de liesse et de deuil —, devant les portes de la mer, les flots battant la digue reculèrent une fois encore pour laisser débarquer les conquérants qui abordaient sur leurs navires. La ville d'Ys était en fête. Les cloches sonnaient à toute volée. Dans les rues le peuple chantait et criait : « Noël ! »

Mais, au palais du roi, Dahut avait pleuré toutes les larmes de ses yeux. Son chevalier avait péri en mer lointaine.

Cette nuit-là, au milieu de la fête, la princesse s'enfuit du banquet que le roi Gradlon offrait à ses guerriers pour célébrer leur retour. Elle courut jusqu'à la porte de la mer — la mer qui de loin parlait, la voix qui appelait avec la voix de Perceval, son chevalier. Le vent, la vague apportaient du bout du monde cette voix aimée et tendre, si douloureuse !

Et pour aller rejoindre celui qui était tout son amour et dont la voix se mêlait à celle des flots, Dahut, avec la clef qu'elle avait dérobée, ouvrit la porte de la mer.

Les flots mugissants s'étaient engouffrés par cette brèche.

Au palais, prévenus par Guéanolé, l'abbé de Landévennec, le roi Gradlon et ses chevaliers, enfourchant leurs chevaux, s'étaient élancés pour sauver la princesse. Le roi avait réussi à l'arracher au flot qui déferlait et, avec sa fille en croupe, il avait cherché le salut dans une fuite éperdue.

... Le roi put se sauver, mais seul... Dahut la blonde, en pleine course, s'était laissée glisser de son cheval dans les flots, au milieu de la panique d'une foule hurlante, vite rejointe et roulée par les vagues.

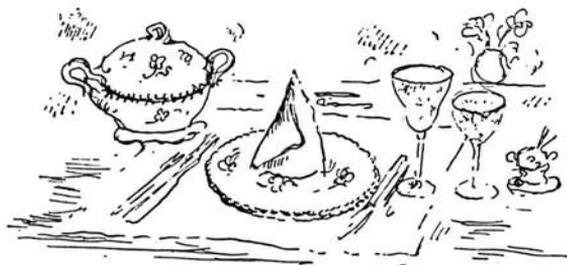
Au matin, la ville d'Ys avait disparu, engloutie par les flots.

Les marins, au retour de la pêche, quand leurs voiles arrivent en vue de Douarnenez, entendent encore parfois, sous leurs barques, sonner au fond des flots les cloches de la ville engloutie. Et c'est, très assourdi, l'écho du tocsin d'alarme, de tous les clochers d'Ys qui sonnèrent en cette nuit terrible.

René Guillot.

Encyclopédie Larousse.





UN PETIT MOT MAGIQUE

On est à table. Le verre de Catherine est vide.

— Maman, de l'eau, demande-t-elle.

Maman ne répond pas.

— Je veux de l'eau, maman, répète Catherine.

Ecoute, dit maman, cette histoire :

Il y avait une fois une grotte qui renfermait toutes sortes de trésors. Des gens venaient de loin avec l'espoir de s'enrichir. Les uns donnaient de grands coups de marteau ; d'autres creusaient des trous ; d'autres encore criaient, se fâchaient : la grotte demeurait toujours fermée.

Un jour, arriva un homme très simple, souriant, aimable. Il s'arrêta devant la porte, se pencha, murmura quelques mots dans le trou de la serrure.

Miracle ! Tout aussitôt, la grotte s'ouvrit.

— Que crois-tu qu'il avait dit au trou de la serrure, demanda la maman à Catherine.

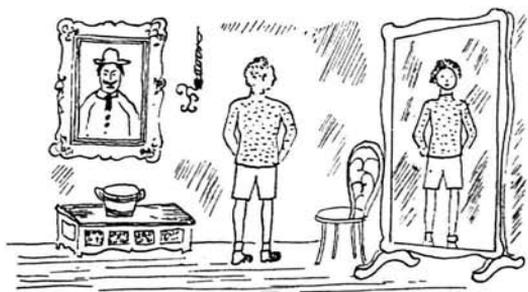
— Un mot magique...

— Un mot magique, il est vrai, mon enfant. Ne l'oublie jamais plus.

— Tu le connais donc, maman ?

— Oui, il est très facile à retenir. Ce mot magique c'est :
S'il te plaît.

D'après Dupin de Saint-André.



JEAN FAIT SON PORTRAIT

Moi, je suis un grand garçon de neuf ans. Je mesure un mètre trente-cinq ; quand papa est assis, je parais aussi grand que lui.

Je m'appelle Jean.

Le matin, à l'heure de ma toilette, je me regarde dans la glace ; il me semble que je suis presque un homme. Je n'ai pas de moustache, comme les hommes, mais ma tête est dure et mes cheveux raides comme de la paille.

Regardez : J'ai un front étroit, des sourcils noirs, de longs cils sur des yeux bruns. Mon nez est aquilin ; ma bouche, petite, mes lèvres, rouges, parce que je suis en bonne santé et que je mange de tout.

Je me lave les dents chaque soir : regardez, on dirait de la neige. Mes oreilles entendent le vent, le chant des oiseaux, les moteurs et les voix qui m'appellent. J'ai de larges épaules d'hommes, des reins solides ; je peux porter ma petite sœur à califourchon sur ma nuque ; j'ai des biceps.

Quand j'étais petit, ma maman m'endormait en chantant une berceuse.

CATHERINE RACONTE A SON TOUR

— Moi, dit Catherine, je suis petite, mais j'ai de longs cheveux que maman tresse chaque matin. Je ne mets jamais les coudes sur la table, pendant les repas. Je me lave les mains plusieurs fois par jour ; je ne me ronge pas les ongles.

Quand un ongle a une frange noire, je me dépêche de le nettoyer.

Je suis toujours bien peignée ; mes habits sont propres ; j'aime aller à l'école où j'apprends beaucoup de choses qui me seront utiles tout au long de la vie.

Quand je rencontre des dames, je dis :

— Bonjour, Mesdames... et je leur souris.

Maman me répète qu'il faut être polie et gentille, qu'il faut faire plaisir à tout le monde, en souriant.

Et je répons :

— Oui, maman.

Le soir, de mon lit, je parle avec le rayon de la lune.





LE RAYON DE LUNE

*Sais-tu qui je suis ? — Le rayon de lune.
Sais-tu d'où je viens ? — Regarde là-haut.
Ma mère est brillante et la nuit est brune ;
Je rampe sur l'arbre et glisse sous l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et cours sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau
Comme un maraudeur qui cherche fortune.
Je n'ai jamais froid, je n'ai jamais chaud.*

Guy de Maupassant.

OU JEAN PARLE DE SES JEUX

L'été, quand je suis en vacances, j'aime à jouer à la guerre. Avec une branche flexible de coudrier et une ficelle, je me confectionne une arbalète. La branche se plie puis se détend : la flèche part, frappe le but. J'ai gagné.

Un mouchoir au bout d'un bâton remplace le drapeau. Je vais chercher au galetas le vieux képi de mon grand-père et me voici soldat, sapeur ou cavalier, fusilier ou artilleur. Sur le képi, il y a un pompon rouge. Papa possède aussi un fusil et une baïonnette, un sac et une gourde. Mais, je n'ai pas le droit de les prendre.

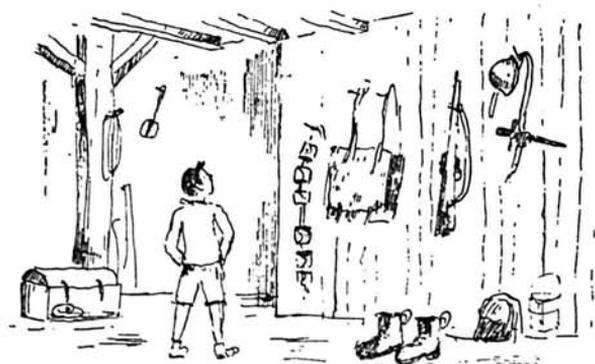
Avec mes camarades, nous formons un cortège sur la route. Nous portons un sabre de bois à la ceinture, un pistolet qui a coûté trois sous et une lance ; nous roulons de gros yeux quand nous apercevons l'ennemi et nous le mettons en fuite.

Je suis capitaine ; j'ai mes sergents et mes caporaux. Le général nous commande. Mais je ne l'ai jamais vu.

J'aime aussi le carrousel, les barques qui se balancent sur la place, les jours de foire. Sous notre balcon, pend une escarpolette.

L'année dernière, à Noël, mes parents m'ont offert des skis. Dès que la neige tombe, les dimanches, je m'exerce à devenir champion.

Quand arrive le carrousel, je fais un tour de piste.



CATHERINE RACONTE CE QU'ELLE FAIT LE MATIN

Maman m'éveille à sept heures. Souvent, je voudrais bien dormir encore. Je m'agenouille au pied du lit, je fais ma prière du matin. Je demande au bon Dieu de bénir ma journée.

Je me débarbouille très vite et m'habille en silence. Quand je m'aperçois que mes bas ont un trou, j'appelle maman qui m'en donne une autre paire. Je mets de l'ordre dans ma chambre et je vais déjeuner.

Le petit-déjeuner est mon repas préféré. J'aime les tartines et je bois deux tasses de lait ; les grandes personnes prennent du thé ou du café ; moi, je préfère le lait parce qu'il fait grandir.

Parfois, maman étend du miel sur mon pain, quand je tousse ou que je suis enrhumée.

Pour la récréation, elle me donne du pain et un morceau de chocolat ou bien du pain et une pomme.

Je partage le pain et le chocolat avec les petites filles qui n'ont rien à manger.

Jacqueline reçoit presque toujours des bonbons ; elle m'en offre mais maman dit que les bonbons gâtent les dents.





UN FAMEUX GAILLARD

Je le connais. Il s'appelle Pierre. Il est bien planté sur ses petites jambes ; il se tient bien droit. Oh ! je ne vais pas vous le présenter comme un modèle de sagesse parce que vous seriez capable de hausser les épaules et de ne plus m'écouter. Les vrais modèles de sagesse, à votre avis, c'est vous-mêmes. Je ne dirai pas le contraire. N'empêche que Pierre ne suce pas son pouce, comme tu le fais encore, toi, mon petit Simon, et qu'il ne met pas, délicatement, les doigts dans les narines, ce qui est un des exercices favoris de quelqu'un qui me regarde et qui s'appelle Jérôme. A part cela, Pierre a votre âge, peut-être un tout petit peu plus... C'est un garçon bien portant. Quand il se présente devant un visiteur, il ne détourne pas la tête. Il est libre dans ses mouvements ; il est loyal. S'il lui arrive de casser un verre à pied ou une tasse de porcelaine et si l'on demande : « Qui a ainsi fait preuve de maladresse ? » Pierre dit tout simplement : « C'est moi ! »

Duhamel.

« Pierre et le Loup ».

JEAN RACONTE CE QU'IL FAIT CHAQUE JOUR

Après le petit-déjeuner, je répète mes leçons. Je les ai apprises la veille, mais déjà, je ne les sais plus très bien. Maman m'interroge. Je réponds. Quand je ne sais pas, elle me dit :

— Etudie encore un moment ! Tu n'es pas assez attentif !

J'arrive en classe quelques minutes avant huit heures. Nous prions Dieu de nous aider et la classe commence.

A onze heures, je rentre à la maison ; je raconte à maman ce que nous avons fait ; puis je vais jouer un instant sur la place. A midi, on m'appelle pour dîner.

Notre dîner se compose d'un potage, d'un légume, de riz ou de pâtes ; parfois, maman nous donne de la viande et de la salade. Les dimanches, le dîner est meilleur que les autres jours.

Au dessert, maman apporte du gâteau, des fruits ou bien encore quelques biscuits. Quand nous avons été sages, maman nous fait une surprise.

Après dîner, j'ouvre mes livres et j'étudie puis je reprends le chemin de l'école.

Dès que je suis revenu à la maison, je goûte ; j'aime beaucoup le cacao qui réchauffe et fait grandir. Puis je prends mes cahiers et fais les tâches que le maître nous a données. Je m'applique. J'apprends aussi mes leçons.

Après le souper, je me lave le visage, les mains et les dents. Après avoir remercié Dieu des grâces qu'il m'a accordées pendant la journée, j'embrasse mes parents et je me couche. Papa dit que je n'ai pas le temps de fermer les yeux avant de m'endormir.



FRÉDÉRIC ET SON VÉLO

Les parents de Frédéric lui avaient acheté un vieux vélo d'un vert affligeant, muni de deux porte-bagages, de freins, de garde-boue, d'une lanterne, d'un grelot, du bringuebalant confort de ces sortes de machines tout équipées et à qui il manque l'essentiel : un bon roulement, une honnête conscience. La tige du pédalier branlait comme une vieille molaire : j'aidais Frédéric à serrer le boulon, mais le pas de vis était usé. Dans ce vélo, dit à roue fixe, la tige valide entraînait l'autre de force. Un jour, la tige malade céda, et Frédéric termina le parcours avec une seule pédale, comme un unijambiste.

Le guidon de son vélo était du genre réversible ; ses parents exigeaient qu'il le gardât relevé. Au départ Frédéric m'apparaissait les bras haut levés sur les poignées de cet appareil évasé et biscornu ; cela le forçait à un redressement ridicule. Aussi, dès que nous avons dépassé la dernière maison du village, d'un tour de clef, il renversait le guidon, et cette fois, les poignées étaient si basses et si écartées l'une de l'autre, qu'il était obligé de se crucifier pour les empoigner. Son nez effleurait la tête de la potence et il ne pouvait libérer une de ses mains qu'au prix des plus sérieux risques. Mais il avait l'air d'un coureur, et cela seul importait. Il eût bien voulu posséder un timbre avertisseur comme la plupart de ses copains, mais il devait se contenter d'un énorme grelot, sonnaillant à tous les cahots, assommant en diable, et qu'il finissait par bourrer de papier pour le faire taire.

Pauvre Frédéric ! Je le dépassais avec des prestesses d'hirondelle, des souplesses d'anguille, me retournais pour le voir peiner, ralentissais, pédalais tristement à son côté, cependant qu'il me décochait des regards où la souffrance le disputait à l'envie.

Un matin que nous allions côte à côte, une file de charrettes lourdement chargées se montra devant nous ; les rouliers

marchaient nonchalamment sur le côté de la route resté libre. Je filai devant pour forcer le passage. A distance, j'alertai les rouliers qui s'écartèrent sans hâte. L'un d'eux y mit tant de lenteur et de mauvaise grâce que je le frôlai. Mais, de mauvaise humeur, ou estimant que le bas-côté de la route était assez bon pour Frédéric, il fit un écart. Presque aussitôt, j'entendis un choc, de grands cris. Le roulier se tenait les côtes en proférant les jurons les plus variés, cependant que Frédéric, vidant les étriers, était allé s'allonger dans le fossé, à quatre pas de sa machine. Soudain, comme je revenais près de Frédéric, gonflé d'une hilarité mal contenue, l'homme qui s'était jusqu'alors contenté de s'en prendre à Dieu et à la Sainte Vierge, se jeta sur le vélo de mon ami, et, dans un accès de frénétique colère, à grands coups de brodequins, le mit en pièces.

Les rouliers nous laissèrent seuls sur le lieu du désastre. Frédéric releva son vélo en sanglotant. Une pédale tomba dans l'herbe. Les roues étaient voilées, les rayons cassés, le pédalier tordu, les fourches faussées.

« Mon père me tuera ! » ne cessait de répéter Frédéric. Et la peur de témoigner m'empoignait à le voir si soucieux de l'accueil de son père.

Nous marchâmes à pied jusqu'à Moret. Frédéric portait son vélo fracassé sur l'épaule. Les passants se retournaient. Le spectacle mettait d'abord de l'anxiété sur leurs visages. Puis ils riaient. Frédéric était au supplice. Il déposa le vélo chez Garcia.

« Que t'est-il arrivé, malheureux ? » lui cria le mécanicien, sur un ton mitigé de surprise et d'effroi.

Il demanda à Frédéric de repasser le lendemain car il ne lui fallait pas moins d'une journée de calculs pour estimer le dommage. Le montant des réparations dépassa le prix d'achat d'un vélo. Je ne sais ce que le père de Frédéric en pensa, ne m'étant pas risqué à le rencontrer de longtemps. Mais je me rappelle que mon camarade fit le trajet de Moret à pied, deux semaines durant.

Ludovic Massé, « La Fleur de la Jeunesse ». Fasquelle.

LA LEÇON DE LA POUPÉE

*Je vous trouve, ma poupée,
Bien souvent inoccupée.*

*Il faut vous prendre le bras
Pour vous faire faire un pas.*

*Vous souriez d'un air bête
Sans même bouger la tête.*

*Vous n'aimez que la toilette :
C'est laid d'être si coquette !*

*Prenez un peu ce balai
Et balayez, s'il vous plaît !*

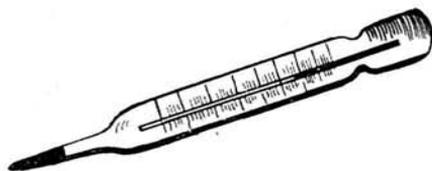
*Lavez-moi cette vaisselle,
Vivement, Mademoiselle.*

*Une fille adroite et sage
Aide sa mère, à votre âge.*

*Et je vous battrais, je crois,
Si vous n'étiez pas de bois !*

Jean Aicard.





LA POUPÉE EST MALADE

*Kiki, la poupée, est malade ;
La pauvre enfant fait peine à voir ;
Tout est mauvais, tout paraît fade ;
Qu'a-t-elle donc ? Allez savoir !*

*Le docteur, venu ce matin,
Agita son grand thermomètre,
Dit des paroles en latin
Puis s'en alla sans rien promettre...*

*Poupée, aurais tu la rougeole,
La coqueluche ou le gros mal ?
La toux soulève ton épaule
Ta grosse toux qui me fait mal !*

*Dépêche-toi donc de guérir !
Nous reprendrons nos promenades...
J'exaucerai tous tes désirs
Quand tu ne seras plus malade !*



Les quatre heures

LE RHUME

Un rhume, pour Grigri, représente assez bien la vie ; un rhume malgré ses sensations pénibles, lui procure des joies douces et sereines.

Il y a encore des pastilles au menthol, au chlorate, violentes ou sèches, usant la langue comme une râpe, et bénies pour ce goût de sucre qui persiste dans la bouche pâteuse. Il y a des tisanes qui, dans leur fadeur, savent donner aux dilettantes une jouissance vague, à peine sensible et chérie pour sa simplicité compliquée, le sirop Rami qui, dans le lait, prend un goût de noisette délicieusement écœurant. Et les « moines » si plaisants à la pointe des pieds, quand leur chaleur est atténuée par un chiffon de laine ! Et, plus que ces plaisirs, n'y a-t-il pas la douceur de rester à la maison chaudement et sans rien faire ?

Sans rien faire ! O délices des vacances improvisées, de longues stations dans le fauteuil de la salle, près de la salamandre, avec un livre sur les genoux et un fichu sur les épaules ! Grigri excelle à tirer des moindres choses des sensations, des jouissances particulières : il n'éternue jamais sans apprécier comme il convient les frissons qui précèdent l'atchoum — et qui, plus que lui, a creusé la volupté de s'étirer, les bras en croix, dans un bâillement moyen et continu.

Hélas ! toute médaille a son revers : il faut subir le mal de gorge, les aliments qui passent difficilement entre les amygdales enflées, le coryza avec son cortège de migraines, le nez écorché, par le frottement continu du mouchoir. Ah ! oui, le rhume, c'est bien l'image de la vie.

Aujourd'hui, Grigri va mieux : blotti dans le grand fauteuil, ses talons dans la housse ternie, les genoux relevés en chien de fusil, il savoure l'existence. L'idéal, pour lui, déclare-t-il, consiste à dévorer un livre de Jules Verne, avec, dans sa poche, un mouchoir propre adouci par l'usage.

H. Charasson.

LA POUPÉE INCASSABLE

Elle était une vraie enfant, elle, avec de gros yeux bien ouverts, un petit ventre et un petit derrière pareils à ceux de tous les nourrissons. Elle était claire, propre, potelée. J'exultais. Mais pourquoi, en la recouchant dans sa boîte, ai-je épilé — et malheureusement compris — l'inscription répétée sur les quatre côtés : Bébé incassable !...

« Incassable ! maman, elle est incassable ! Je vais monter au grenier et la jeter en bas. *Je l'aimerai tellement mieux après.*

Maman, de son ton ferme et doux, à répliqué :

« Ta poupée est à toi, ma petite fille. Bien à toi. Mais ce qui nous appartient, à ton père et à moi, c'est de ne pas te remplacer une poupée assassinée comme tu vas l'assassiner. Comprends bien : ta poupée est à toi : tu es libre ; mais avant de la casser, applique-toi à penser ce que seront le petit berceau vide, les robes inutiles... car, tu entends bien, n'est-ce pas ? *Tu n'auras pas d'autre poupée ? »*

Je restai un moment pensive avant de dire, résolue :

« Je monte au grenier. Tant pis ! Je veux savoir ! »

Voici le grenier, voici la lucarne...

Je cours maintenant et je dégringole l'escalier pour aller dans la cour me rendre compte de la résistance de mon enfant...

Horreur ! Indescriptible horreur ! Les yeux d'émail, liés l'un à l'autre par un fil de fer, ont sauté à dix pas. La perruque bouclée, épinglée sur du liège, est accrochée à un géranium. Le reste ! oh ! le reste !...

J'eus une telle commotion que je gardai deux jours le lit. Mais maman ne se laissa pas fléchir et je fus, de ce jour, une enfant sans poupée.

Marie Gasquet. « Une Enfance provençale ».
Flammarion.

MATHEMATIQUES

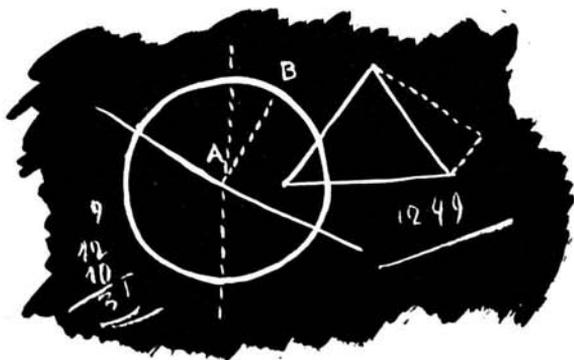
*Quarante enfants dans une salle,
Un tableau noir et son triangle,
Un grand cercle hésitant et sourd,*

*Son centre bat comme un tambour.
Des lettres sans mots ni patrie
Dans une attente endolorie.
Le parapet dur d'un trapèze,
Une voix s'élève et s'apaise
Et le problème furieux
Se tortille et se mord la queue.*

*La mâchoire d'un angle s'ouvre.
Est-ce une chienne, est-ce une louve ?*

*Et tous les chiffres de la terre,
Tous ces insectes qui défont
Et qui refont leur fourmilière
Sous les yeux fixes des garçons.*

Jules Supervielle.



LES ÉCOLIERS

*Sur la route couleur de sable
En capuchon noir et pointu
Le « moyen », le « bon », le « passable »
Vont à galoches que veux-tu
Vers leur école intarissable.*

*Ils ont dans leurs plumiers des gommés
Et des hannetons du matin ;
Dans leurs poches, du pain, des pommes,
Des billes, ô, précieux butin
Gagné sur d'autre petits hommes.*

*Ils ont la ruse et la paresse
— Mais l'innocence et la fraîcheur —
Près d'eux, les filles ont des tresses
Et des yeux bleus couleur de fleur,
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.*

Maurice Fombeure.



LE LOUP ET L'AGNEAU

*La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.*

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

*Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.*

— *Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?*

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

— *Sire, répond l'agneau, que votre Majesté*

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que, par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

— *Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;*

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

— *Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?*

Reprit l'agneau ; je tette encore ma mère.

— *Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ?*

— *Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ?*

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

La Fontaine.

CE QUE DISENT LES DOUZE MOIS DE L'ANNÉE

Bonjour, *Janvier*, vieil homme de neige sous ton béret de laine et ta pelisse de peau de mouton ! Qu'avez-vous fait de toutes les feuilles des arbres ?

Ne lui demandez rien, dit *Février* ; ce vieillard est sourd : ses oreilles sont remplies de flocons. Et il ne sait pas rire en regardant les enfants qui s'amuse.

Mars, venant là-dessus, prit la parole :

— Laissez donc l'hiver à son sommeil ! Voici le printemps ! Les amandiers sont en fleurs, sur le coteau qui domine la ville ; jouez, merles, jouez de votre flûte !

— Me voici, me voici, murmure *Avril*, dans un souffle ; j'accours de très loin, ma corbeille pleine de milliers et de milliers de fleurs pour vos abricotiers, pour vos cerisiers et vos pommiers.

— Cela n'est rien, crie *Mai*, d'une voix forte ; voici des roses et des pivoines, des giroflées et des œillets, des gerbes de fleurs pour le printemps épanoui, et des asperges, des cerises et déjà des fraises.

— Ça, dit *Juin*, vous parlez bien haut. Moi, j'apporte l'été, les jours brûlants, la longue lumière qui ne semble jamais s'éteindre. Je sais, je sais, avoue *Juillet* ; on me reproche souvent d'être trop sec, de brûler l'herbe des prés ; mais il faut bien que je mûrisse le blé et la vendange...

— La vendange, intervint *Août*, c'est mon affaire. Tâtez les raisins : ils commencent à mollir. Déjà les pommes précoces tombent sous l'arbre ; les myrtilles sont noires dans le bois, les airelles rougissent et les champignons n'attendent qu'une bonne pluie pour pousser

— Moi, dit *Septembre*, je suis l'ami des celliers. J'entre en scène avec l'automne. Je pousse la charrue dans les champs, je secoue les arbres et les pommes tombent dans l'herbe

humide de rosée. Ecoutez : les chasseurs passent dans l'aboi des chiens et la détonation de la poudre noire.

Et si nous parlions un peu des vendanges, insinua *Octobre*... Qui vous offre ces grappes de lumière et de miel ? Qui vous apporte des corbeilles remplies de raisins ? Dépêchez-vous ! Remplissez vos caves et vos greniers.

— Oui, dépêchez-vous, car j'arrive, hurla *Novembre*, dans un coup de vent ! Eteignez votre soleil ; la lumière m'incommodé. Que le feu meure dans votre ciel ! Je suis le mois de la mort.

Et moi, je suis le mois de Noël, tinta *Décembre*. On dit que j'apporte l'hiver. Mais l'hiver, je le trouve déjà sur le monde. J'apporte la *Naissance de Jésus* dans une gerbe de paille étoilée de flocons.



PORTRAIT DU BON ECOLIER

... Tous les matins, je me levais de bonne heure ; j'avais dès ce temps-là envie de dormir, mais je disais tous les soirs à maman de me réveiller de bonne heure le lendemain à six heures juste, parce que j'avais à travailler ; maman n'y manquait pas ; elle-même se réveillait tous les matins à six heures juste, hiver comme été, pour travailler à rempailler les chaises. Elle me réveillait donc tous les jours vers les six heures, bien que cela lui fit de la peine, parce que j'avais bonne mine à dormir ; cela me faisait de la peine de me lever, parce que j'étais lourd et que j'aimais dormir, et qu'il était de bonne heure ; mais brusquement je me représentais l'école et alors d'un seul geste, je me jetai à bas du lit, pieds nus sur les carreaux. A cette heure-là, ma grand-mère n'était pas encore levée, mais déjà le poêle rouge ronflait dans la maison chauffée ; je me mettais à l'ouvrage et je travaillais assidûment, sérieusement, précieusement, et aussi bien dans mon genre que maman dans le sien ; je faisais mes devoirs et j'apprenais mes leçons ; maman, qui était non seulement très savante, mais très intelligente, me donnait des conseils et me tirait d'affaire toutes les fois que j'étais embarrassé ; sans jamais cesser de travailler, elle m'aidait à faire tous mes devoirs, elle me faisait réciter mes leçons ; je tendais toute ma volonté au travail jusqu'à ce que le devoir fût écrit sans une seule faute, et jusqu'à ce que la leçon fût sue par cœur sans une seule faute, sans une hésitation, sans une réflexion, comme ma prière ; maman m'y encourageait, m'y aidait, m'y conduisait ; j'aimerais toute ma vie la mémoire du cher travail que je faisais dans la bonne maison chaudement travailleuse, du bon travail que je recommençais régulièrement tous les matins ; pendant que je travaillais ainsi, l'heure marchait, ma grand-mère se levait et faisait chauffer le café dans la marmite ; à sept heures et demie sonnait, je me débarbouillais, je cirais mes sabots, je me lavais les mains, je m'habillais, tous les matins à la même heure et avec la même vitesse, au

lieu qu'avant d'aller à l'école, je faisais tout cela un peu plus tard, au hasard de la journée. Je déjeunais en trempant un bon morceau de pain dans une tasse de café noir bien chaud. Maman m'embrassait, ma grand-mère m'embrassait sur le pas de la porte. Je partais pour la classe du matin.

Péguy.

« Pierre. Commencement d'une vie bourgeoise ».



LES MAISONS

*Les vieilles maisons sont toutes voûtées,
elles sont comme des grand-mères
qui se tiennent assises, les mains sur les genoux,
parce qu'elles ont trop travaillé dans leur vie ;
mais les neuves sont fraîches et jolies
comme des filles à fichus
qui, ayant dansé, vont se reposer
et qui se sont mis une rose au cou.*



*Le soleil couchant brille dans les vitres,
les fumées montent dévidées
et leurs écheveaux embrouillés
tissent aux branches des noyers de grandes toiles d'araignées.*

C.-F. Ramuz.

OU CATHERINE FAIT DES PROJETS D'AVENIR

— Oui, dit Catherine, je veux être une bonne maman comme ma maman.

Je voudrais que le Bon Dieu m'envoie deux filles et deux garçons. J'appellerai l'une des filles Monique, comme ma poupée ; l'autre, Marie-Claire, comme ma cousine.

Je laisserai choisir au papa le nom des garçons.

Le dimanche, nous irons nous promener en famille ; je pousserai la poussette ; le papa donnera la main aux plus grands.

Maman, qui sera grand-mère, viendra nous voir. Elle apportera des cadeaux aux enfants : aux fillettes, des robes qu'elle aura tricotées, et des jouets aux garçons.

Mais les garçons cassent tout et grand-papa devra apaiser les colères de grand-maman.

Il fumera la pipe en silence, le dos au poêle.

Les petits joueront à ses pieds ; l'horloge sonnera les heures et nous serons heureux.



IL FAUT FAIRE ATTENTION DANS LA RUE

Dès que la classe est finie, je rentre à la maison.

Lorsque j'étais plus petite, maman venait m'attendre ; elle avait peur que je me fasse écraser par une auto en traversant la rue. Maintenant, j'ose m'aventurer toute seule sur la route.

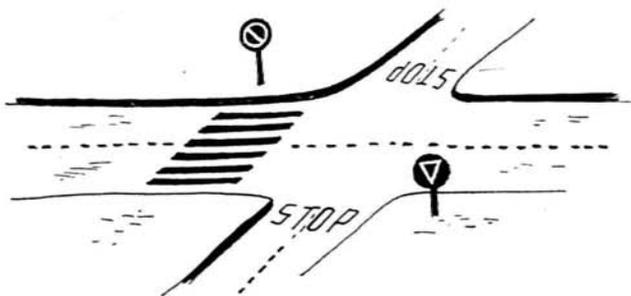
Je marche toujours à droite de la chaussée ; avant de passer d'un trottoir à l'autre, je regarde à gauche, puis à droite : si la voie est libre, je me dépêche ; si un véhicule s'approche, j'attends qu'il soit passé. Aux carrefours, je marche entre les clous après m'être bien assurée que personne ne risque de me renverser.

Emile, notre voisin, jouait un jour à la balle sur une placette. La balle lui échappe et roule jusqu'à la route ; Emile se précipite pour la rattraper ; l'imprudent oublie les recommandations qu'on lui avait faites ; une auto survient, le happe, le renverse, lui brise une jambe.

Emile peut s'estimer heureux de n'avoir pas été écrasé.

Copain, le chien du garde-chasse, n'a pas eu autant de chance. Un jour qu'il revenait avec son maître de la campagne, il déboucha brusquement sur une route carrossable ; un camion arrivait et le pauvre animal fut réduit en bouillie.

Quand maman m'envoie chez l'épicier, chez le boulanger, je fais pareillement attention ; je ne joue jamais dans la rue, j'évite de courir, même quand je suis pressée, je ne me laisse pas distraire et j'évite les accidents.



LE TEMPS

Le temps se divise en siècles, en années, en mois, en semaines, en jours, en heures et en minutes.

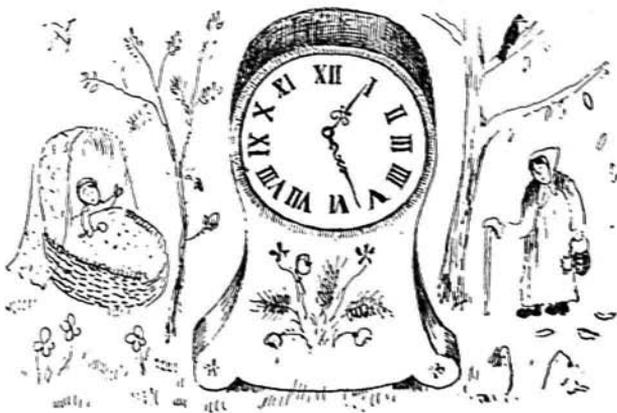
Les mois n'ont pas tous le même nombre de jours : janvier, mars, mai, juillet, août, octobre et décembre en ont 31 ; avril, juin,

septembre et novembre en ont 30 ; février n'en a que 28 ; chaque 4 ans, on lui en donne un de plus pour le consoler.

Jusqu'au 16^e siècle, l'année commençait chez nous à Pâques. Charles IX, roi de France, fixa le commencement de l'année au 1^{er} janvier. L'année finit donc le 31 décembre.

L'année se partage en quatre saisons. Au *printemps*, la nature renaît ; les gazons reverdissent ; les arbres se couronnent de fleurs ; en *été*, il fait très chaud ; il faut que les récoltes reçoivent beaucoup de chaleur pour mûrir ; l'été est aussi la saison des orages ; certains jours, on voit s'accumuler d'épais et noirs nuages ; les éclairs brillent, le tonnerre gronde, une pluie violente tombe soudain ; il arrive même que la grêle s'abatte sur la campagne, dévastant les champs, les jardins et les vignes. L'*automne* nous donne ses récoltes : fruits et raisins.

Avec l'automne reviennent les brouillards ; le gazon, pendant la nuit, se couvre de gelée blanche ; les arbres, de givre. Voici l'*hiver* avec sa bise, ses froidures, son grésil et ses glaces. Vers Noël, la neige tombe ; nous sommes heureux de la voir tomber, car elle nous promet de joyeuses parties de ski.



« MAMAN, MON CAHIER EST FINI... »

Je m'arrangeais toujours pour finir les devoirs avant l'arrivée de mon père.

Maman m'avait acheté chez les demoiselles Jumel un cahier de cent pages à couverture rose. Le papier en était mauvais et buvait. J'avais beau prendre soin de tremper légèrement mon porte-plume dans l'encre, c'était un fait, le papier du cahier buvait.

Mes devoirs ressemblaient donc à des lignes continues et parallèles de taches d'encre qui étaient parfaitement illisibles.

Maman ne comprenait pas toujours, m'accusait d'être sans soin et me faisait recommencer.

« Comme tu écris mal ! Tu n'as pas honte ! »

Non, je n'avais pas honte. Ce n'était pas ma faute. Et puis, j'aurais bien voulu voir ce qu'aurait fait Calbrix, mon camarade avec un cahier pareil !

Il n'y avait qu'une seule solution. Je l'adoptai. Sournoisement, j'en arrachai des pages pour qu'il fût plus vite fini. Mon cahier de cent pages, à la fin, n'en comptait plus que trente.

A force d'en arracher des feuilles, d'étaler mes devoirs le plus largement possible et de passer des lignes, j'en vis le bout.

« Maman, déclarai-je un jour avec soulagement, mon cahier du soir est fini !

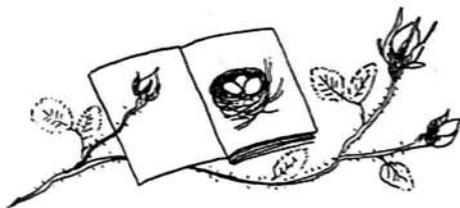
— C'est bien, dit ma mère. Je t'en achèterai un autre en allant faire mes commissions. »

Catastrophe ! Maman me rapporta exactement le même cahier de cent pages, la même couverture rose, acheté chez les demoiselles Jumel.

Et je crois bien qu'il buvait encore plus que le premier.

Georges Le Sidaner. « A la volette ». Julliard.

LA FAMILLE



MON PREMIER SOUVENIR

Quand je cherche quel est mon premier souvenir, je revois le visage de maman.

Elle se penche sur moi, elle me sourit.

Ce devait être un matin, à mon réveil. J'avais dû l'appeler ; elle était accourue comme elle fait encore chaque fois qu'un de ses enfants l'appelle.

Elle avait dû me dire, de cette voix si douce qui est la sienne :

— Qu'as-tu, mon petit ?

Elle me souriait ; ses yeux m'enveloppaient de leur lumière ; sa main jouait dans mes cheveux.

Peut-être avais-je fait un mauvais rêve ; peut-être avais-je été poursuivi, dans mon songe, par un taureau ou, peut-être, un serpent, avait-il menacé de me piquer.

Maman présente, tous les dangers s'éloignent. Le sourire de maman éclaire le monde.

JE T'AIME

*Je t'aime de tout mon cœur,
Petite maman chérie,
A qui je dois tout mon bonheur,
A qui je dois d'être en vie.*

*Tu me chauffas sur ton cœur,
La nuit d'avant la lumière,
Me reçus avec douceur,
Maman, toujours la première !*



*Mille fois, sur mon berceau,
S'est penché ton clair visage ;
Le ciel sera-t-il plus beau
Que ton regard sans nuage ?*

*Je t'aime de tout mon cœur,
Maman tendre et vigilante,
Maman aux mains de douceur,
Maman toujours souriante !*

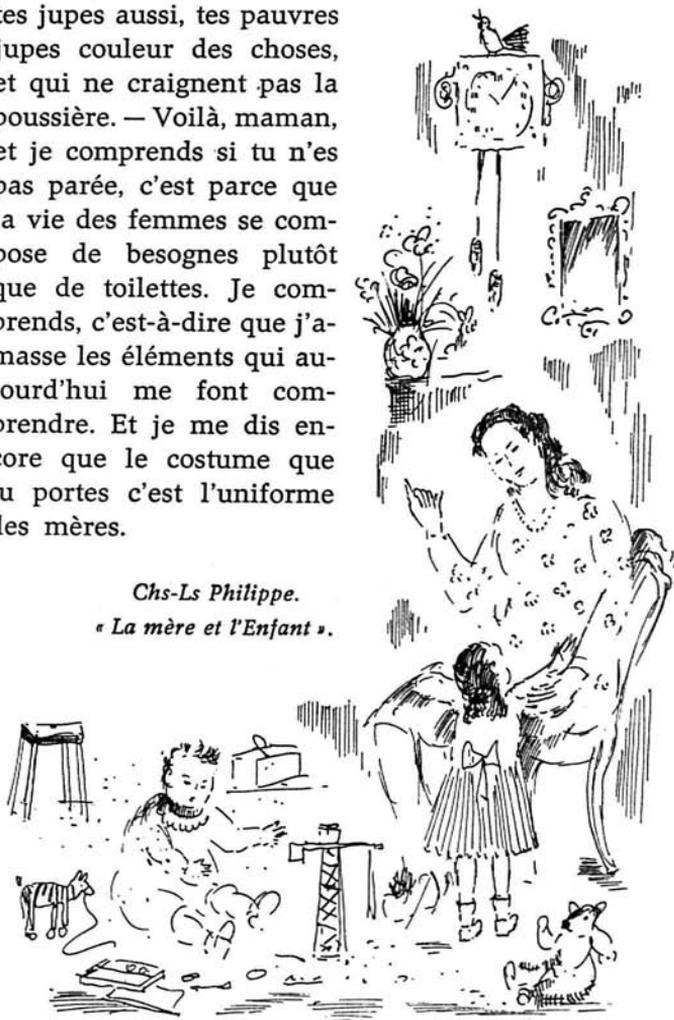
MAMAN

Lorsque j'avais deux ans, maman, tu étais forte comme une force de Dieu, tu étais belle de toutes sortes de beautés naturelles, tu étais douce et claire comme une eau courante, tu étais pour moi la plus complète représentation du monde. Je te vois et je te sens. Tu ressembles à la terre facile et calme de chez nous qui s'en va, coteaux et vallons, avec des champs et des prés de verdure. Tu prends ton enfant sur ton sein, tu le caresses, tu es bienfaisante, et c'est bon comme lorsqu'un homme, un dimanche soir d'été, se couche à l'ombre d'un chêne. Il m'est impossible d'imaginer le monde sans toi. Tu es le ciel qui s'étend au-dessus de nous, frère bleu de la plaine. Tu es là, autour de mon cœur avec un amour également bleu et qui va plus loin que l'horizon. Je pense que la vie est heureuse et légère, qui met auprès de nous une mère attentive. Une mère attentive qui nous regarde, une mère délicate qui nous sourit, une mère forte qui nous prend par la main. Je pensais à bien d'autres choses encore, que je ne sais plus. Tu étais surtout, maman, un large fleuve tranquille qui se promène entre deux rives de feuillage sous des cieux calmes. J'étais une barque neuve qui s'abandonne au beau fleuve et qui a l'air de lui dire : Emmène-moi, beau fleuve, où tu voudras. J'ai mis ma vie sur la tienne parce que je sais que tu connais de beaux pays où l'on se trouve heureux. Et tel j'allais. Et je voyais le monde en passant parce qu'il se mirait dans ton sein.

Maman, je te regarde avec attention. Comme on le dit dans nos pays, mes yeux s'ouvrent comme des portes de grange. C'est pour laisser passer ton image, semblable au chariot de foin qui nourrira les excellentes bêtes de l'étable. Tu entres en moi avec ton visage, tes vêtements et tes gestes, et tu t'y installes à jamais, tu es chez toi, dans une maison que tu ordonnas. On y voit ton bonnet blanc qui te coiffe, comme un toit modeste la maison d'un bon homme, ton corsage noir où des aiguilles sont piquées, ton tablier bleu de travail et de simplicité. On y voit

tes jupes aussi, tes pauvres jupes couleur des choses, et qui ne craignent pas la poussière. — Voilà, maman, et je comprends si tu n'es pas parée, c'est parce que la vie des femmes se compose de besognes plutôt que de toilettes. Je comprends, c'est-à-dire que j'amasse les éléments qui aujourd'hui me font comprendre. Et je me dis encore que le costume que tu portes c'est l'uniforme des mères.

Chs-Ls Philippe.
« La mère et l'Enfant ».





MA MÈRE

*Ma mère qui vécut si longtemps à genoux
Pour la lessive ou la prière
Ou pour le beau parquet des riches,
Je te revois ce soir attentive et penchée
Sur un duel d'aiguilles furtives
Au bord d'un ciel criard d'hirondelles d'orage.*

*Je revois tes tendres mains rudes,
Tes mains doucement obstinées
A jouer contre la misère
Le jeu terrible du travail,
Le jeu serré du bon exemple.*

*Ne crois pas qu'elles aient en vain
Tant peiné pour ma sauvegarde.
Il suffit que je les évoque,
Ces belles mains persuasives,
Ces belles mains sacrifiées
Qui furent mains de jeune fille,
Mains à bouquets, mains à baisers,
Pour que leur vaillance m'émeuve
Et que mon amour s'élargisse
Jusqu'à la ferveur, jusqu'aux larmes.*

C. L. P.

LA JOURNÉE DE MAMAN

L'aube ne blanchit pas encore les vitres que maman est déjà levée. Je l'entends. J'ouvre un œil, je vois sa silhouette qui passe devant la porte et me rendors.

Que peut-elle faire, si tôt ?

Hier soir, j'avais un trou à ma culotte ; ce matin, ma culotte n'a plus de trou.

Hier soir, mes chaussettes étaient sales ; ce matin, je peux mettre des chaussettes propres et chaudes.

Qui fait tous ces miracles pendant que je dors ? C'est maman.

Elle m'aide, surveille ma toilette pendant qu'elle habille mes petits frère et sœur ; elle voit tout, elle lit dans mon cœur comme si une petite fenêtre lui permettait de regarder dedans.

— Cette petite fenêtre, dit-elle, mes enfants, ce sont vos yeux.

Elle me fait réciter mes leçons avant que je parte à l'école, me reprend, me corrige, puis m'embrasse.

Quand je reviens de l'école, je la trouve qui prépare le dîner ; elle nous sert, nous reprend quand nous nous tenons mal, nous gronde quand nous sommes méchants, se prive pour nous, ne trouve même plus le temps de s'asseoir.

Elle ne pense jamais à elle, ne vit que pour les siens, lave, coud, répare, ravaude, balaie, nettoie, cuisine, frotte, brosse, peine ; elle est fatiguée, elle n'a jamais de repos, jamais de vacances ; mais elle sourit.

Le soir, elle travaille tard ; elle voudrait bien dormir. Mais il faut d'abord que tout soit en ordre à notre réveil.

Bonne maman, sainte maman ! Comment les enfants pourraient-ils rendre à leur maman une petite partie seulement de tout ce qu'elle accepte pour eux ?

PAPA

Papa est grand et fort ; il ne craint rien ; quand le tonnerre gronde, maman sursaute ; papa dit que les femmes sont plus peureuses que les lièvres.

Papa ne rit presque jamais ; il n'a pas le temps. Lui aussi se lève tôt ; il déjeune presque toujours avant nous et quitte la maison après nous avoir embrassés.

Il travaille jusqu'à midi ; quand il rentre pour dîner, il lit son journal et nous ne devons pas faire trop de bruit pour ne pas le déranger. Maman dit que papa travaille trop. Mais elle aussi travaille trop. Quand nous serons plus grands, nous les aiderons.

Quand nous nous disputons, papa nous gronde. Sa grosse voix nous fait peur.

Après le repas, il allume sa pipe ; parfois, il prend ma petite sœur sur ses genoux et s'amuse, un instant, avec elle.

Ensuite, il retourne à son travail.

Le soir, papa nous interroge sur notre journée, nous aide à faire nos tâches et nous fait réciter nos leçons. Les dimanches, quand il a le temps, il nous lit des histoires.





NOS GRANDS-PARENTS

Grand-père n'est pas encore un vieillard ; il habite avec grand-maman et tante Berthe non loin de chez nous.

Chaque dimanche, nous allons rendre visite à nos grands-parents. Grand-maman est petite et vive. Elle parle beaucoup, nous interroge, nous embrasse, nous bourre de bonnes choses ; grand-papa nous regarde et se tait.

Il fume sa pipe, sourit, nous pince l'oreille ; quand nous l'embrassons, il nous tend sa joue un peu froide. Sa barbe pique.

Grand-papa et grand-maman viennent souvent nous voir ; grand-papa nous aide à faire nos tâches. Il prétend que, quand il était petit, les maîtres étaient plus exigeants qu'aujourd'hui.

Sans doute, a-t-il oublié qu'il fut aussi étourdi que nous le sommes.

Quand arrive la fête de grand-papa et de mère-grand, nous leur apportons des fleurs et leur adressons un petit compliment. Voici celui que j'ai récité l'année dernière :

COMPLIMENT

*Cher grand-papa, chère grand-maman,
Que Dieu vous prête longue vie !
Vous êtes alertes et contents :
De vieillir, vous donnez envie.*

*Chère grand-maman, cher père-grand,
La longue tâche est terminée,
Mais demeurez encore longtemps ;
Au chaud devant la cheminée.*



*Cher grand-papa, chère grand-maman,
Voici pour votre récompense
Un frais bouquet de fleurs des champs,
Noué par la reconnaissance.*

Et j'ai vu grand-maman essuyer une larme au coin de ses paupières.

MAIS LA FAMILLE VA PLUS LOIN...

Mais la famille va plus loin que grand-père et grand-mère ; elle comprend toutes les personnes issues du même sang.

Mes cousins et mes cousines, mes parents éloignés font partie, aussi, de notre famille.

Nous nous retrouvons tous à l'occasion des mariages, des baptêmes, et aussi, hélas ! des enterrements.

Quand un de nos parents est rappelé à Dieu, c'est toute la grande famille issue de l'ancêtre commun qui est frappée.

Mais comme nous venons tous d'un ancêtre commun, nous sommes tous du même sang, tous de la même famille.

Les hommes sont tous frères ; ils devraient s'en souvenir.
Et s'aimer les uns les autres comme des frères.



LA PETITE FILLE QUI PORTE LES QUATRE-HEURES

*Comme tu es jolie sur le petit sentier,
où tu vas, portant ton panier
avec le pain et le café
pour les quatre-heures.
L'ombre des cerisiers glisse sur tes épaules,
il fait chaud, les gens se reposent
assis dans l'herbe, tout en causant,
et, te voyant venir, ils disent :
« Voilà Marianne avec son panier. »*

*Ils sont contents parce qu'ils ont faim,
ayant tant travaillé qu'il n'en peuvent plus
et le foin qui sèche sent fort au soleil.*

*Ils te disent : « Vous avez fait
la paresseuse ! »
Tu dis : « Mais non, il n'est pas quatre heures. »
Un des ouvriers regarde à sa montre,
il dit : « Que si ! il est quatre heures et cinq ! »
Et tout le monde
éclate de rire sans savoir pourquoi.*

C.-F. Ramuz.



LA CHAMBRE DE FAMILLE

Le cœur de la maison c'est la chambre familiale.

Sans doute, nous nous trouvons souvent à la cuisine ; nous, les enfants, nous avons notre chambre mais nous ne faisons guère qu'y dormir. La vie bat dans la grande pièce du milieu.

Une table en occupe le centre ; autour de la table, sont les chaises et deux fauteuils où s'asseyent grand-père et grand-mère quand ils viennent nous voir.

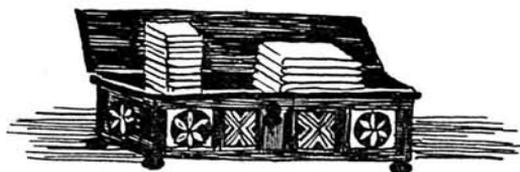
Un lit, recouvert d'une courtepoinette blanche, remplit l'un des angles de la pièce ; au-dessus du lit, pendent un crucifix et des images pieuses peintes sur verre. C'est devant ce crucifix que nous nous agenouillons tous, pour la prière du soir.

Une armoire fait face au lit ; c'est un beau meuble ancien en noyer, comme la table, comme le lit. Les artisans d'autrefois avaient le goût de la beauté. Nous ne nous séparerons jamais de cet héritage de nos parents.

A gauche de la porte, il y a une commode-bureau devant laquelle papa s'installe quand il écrit des lettres.

Des rideaux tamisent la lumière trop vive des fenêtres ; l'heure se marque à une vieille horloge dont le cadran d'émail blanc porte des signes noirs. Elle sonne si lentement qu'on pourrait croire, parfois, qu'elle n'a plus de souffle, comme une vieille femme.

A droite et à gauche de l'horloge, sont suspendus des tableaux et des photographies. J'aime à y retrouver l'image de mes ancêtres disparus.



LA CUISINE

Les dimanches, les jours de fête et quand nous avons des visites, nous mangeons dans la grande chambre familiale. La plupart du temps, nous restons à la cuisine pour simplifier le travail de maman.

Dans la cuisine, il y a d'abord un fourneau sur lequel maman prépare nos repas ; il se chauffe au bois ou au charbon ; nos voisins ont acheté une cuisinière électrique ; papa dit que, plus tard, il fera de même.

Dans le buffet, se trouvent les assiettes, les plats, le sucrier, la soupière et son couvercle, la salière, les pots, les tasses et soucoupes, la cafetière, la corbeille à pain et la carafe. Dans les tiroirs, on range les cuillers, les fourchettes et les couteaux. Les provisions remplissent la partie intérieure du buffet.

Maman a de belles nappes blanches et des serviettes dans la grande armoire.

L'évier occupe l'un des angles de la cuisine ; maman y lave la vaisselle ; l'eau s'écoule au dehors par un tuyau.

Une bonne chaleur règne presque toujours dans notre cuisine. Pour cette raison, nous nous y plaisons beaucoup, l'hiver. Après le repas, si nos tâches sont terminées et si nos leçons, nous prenons place autour de la table et nous jouons un instant aux cartes ou à la marelle. Maman s'affaire autour de nous ; papa lit un journal sous la lampe ; le chat ronronne ; enfin, quand la vieille horloge s'époumonne à compter jusqu'à neuf, papa lève la tête et dit :

— C'est l'heure d'aller au lit, mes enfants !

Nous passons alors dans la grande chambre pour la prière.

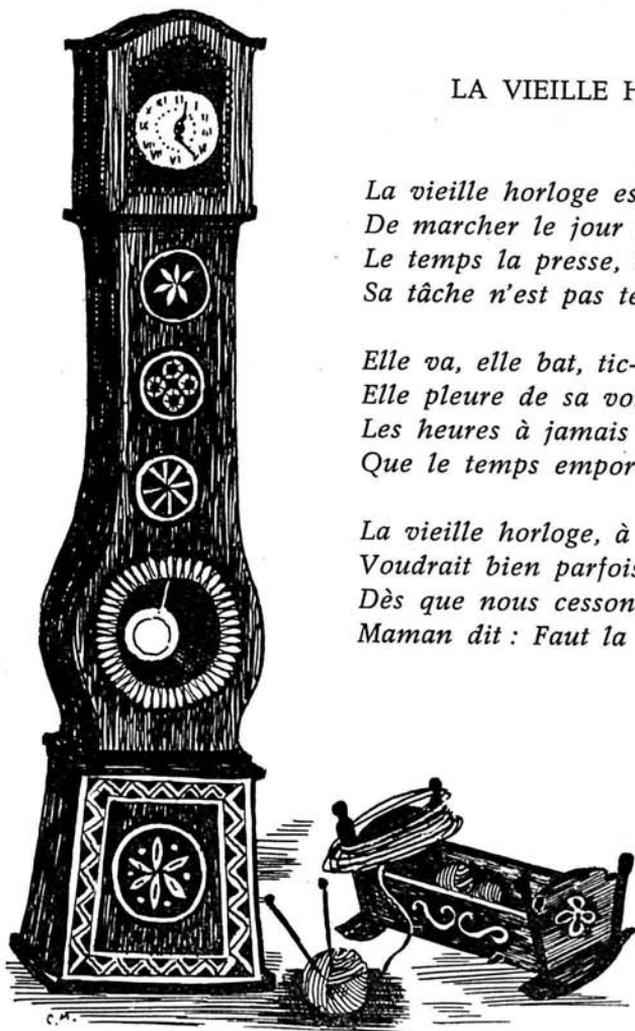


LA VIEILLE HORLOGE

*La vieille horloge est fatiguée
De marcher le jour et la nuit ;
Le temps la presse, le temps fuit ;
Sa tâche n'est pas terminée.*

*Elle va, elle bat, tic-tac...
Elle pleure de sa voix cassée
Les heures à jamais passées
Que le temps emporte en son sac !*

*La vieille horloge, à l'âme tendre,
Voudrait bien parfois s'arrêter...
Dès que nous cessons de l'entendre
Maman dit : Faut la remonter !...*



GRENIERS

*Greniers de nos années,
Greniers de nos enfances...*

*Je voudrais respirer
Vos odeurs de poussière,
Chers greniers de jadis
Perchés sur les campagnes
Ouverts sur les blés hauts,
Les trèfles incarnats.
Greniers, soirs d'hirondelles,
Retentissants d'oiseaux...*



*Greniers, je vous regrette
De l'un à l'autre été.
Greniers, vaisseaux des songes,
Voguant sur le ciel bleu,
Un enfant à la proue
Et qui, content de peu,
Vaisseaux, croyait en vous.*

Maurice Fombeure.

LA CAVE

Un escalier en colimaçon nous conduit à la cave.

C'est une vraie cave, profonde, remplie d'ombre et de mystère ; il y fait chaud, semble-t-il, l'hiver, mais l'été, quand nous poussons sa porte, nous disons : « Comme il fait frais, ici ! »

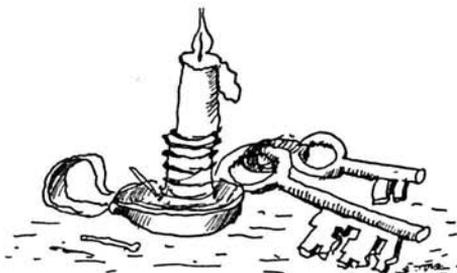
Maman descend tous les jours à la cave où elle va chercher les pommes de terre, le fromage et les fruits ; elle met aussi dans le garde-manger les provisions périssables auxquelles nuirait la chaleur de la cuisine.

Papa y a fait installer un bouteiller. Quand il reçoit la visite d'un ami et, les jours de fête, il va choisir une bouteille.

En revanche, les grands tonneaux sont vides, parce que nous vendons maintenant la vendange en automne déjà. Grand-père, lui, soignait lui-même son vin.

J'aime descendre à la cave ; le falot projette contre les murs de longues ombres menaçantes. Je leur parle ; l'écho me répond ; quand je remonte, maman dit :

- Tu es resté bien longtemps...
- C'est que j'ai dû m'occuper d'elles...
- De qui parles-tu ?
- Des ombres, maman !





LES PETITS BONHEURS

S'il y a des bonheurs dans ta maison ?... Mais, petit malheureux, elle en est pleine à faire sauter les portes et les fenêtres !... Nous rions, nous chantons, nous créons de la joie à refouler les murs, à soulever les toits ; mais nous avons beau faire, tu ne vois rien, tu n'entends rien... J'espère qu'à l'avenir tu seras un peu plus raisonnable... En attendant, tu vas serrer la main aux plus notables... Une fois rentré chez toi, tu les reconnaîtras ainsi plus facilement... Et puis, à la fin d'un beau jour, tu sauras les encourager d'un sourire, les remercier d'un mot aimable, car ils font vraiment tout ce qu'ils peuvent pour te rendre la vie légère et délicieuse... Mais d'abord, ton serviteur, le Bonheur-de-se-bien-porter... Je ne suis pas le plus joli, mais le plus sérieux. Tu me reconnaîtras ?... Voici le Bonheur-de-l'air-pur, qui est à peu près transparent... Voici le Bonheur-d'aimer-ses-parents, qui est vêtu de gris et toujours un peu triste, parce qu'on ne le regarde jamais... Voici le Bonheur-du-ciel-bleu, qui est naturellement vêtu de bleu ; et le Bonheur-de-la-forêt qui, non moins naturellement, est habillé de vert et que tu reverras chaque fois que tu te mettras à la fenêtre... Voici encore le Bonheur-des-heures-de-soleil qui est couleur de diamant, et celui du Printemps qui est d'émeraude folle.

Maurice Maeterlinck.

« L'oiseau bleu ». (Fasquelle.)

LES POURQUOI ET LES ALORS

Monique, dite Graindsel, une fillette de quatre à cinq ans, est une infatigable questionneuse. Mais toutes les réponses à ses incessants « pourquoi » ne satisfont pas toujours son esprit très éveillé. La voici, accompagnant sa mère à la promenade.

Sur la route, elles passent devant une vieille maison. Quelques menues grappes, avec des grains minuscules, commencent à se former par-ci par-là.

Monique n'a pas encore eu l'occasion de voir des raisins autrement que bien mûrs, dorés, gros, dans le compotier, sur la table, au dessert.

En apercevant ces grapillons naissants, elle interroge sa mère.

« Pourquoi, maman, ces groseilles ne sont-elles pas rouges ?

— Ce ne sont pas des groseilles, Monique, répond la maman, ce sont des raisins.

— Pourquoi sont-ils si petits ?

— Voyons, Graindsel, poursuit la maman, toi qui sais tant de choses, ignores-tu donc que le raisin, comme les autres fruits, comme tout d'ailleurs dans la vie, commence par être petit avant de grandir ? Toi-même, tu as été petite.

— La maison, là, alors, elle a été aussi petite avant d'être grande ?

— Je te parle de ce qui est vivant ; pas des maisons, voyons.

— Alors, les raisins, ça vit puisque ça grandit ? Comment font-ils, puisqu'ils n'ont pas de bouche pour manger, afin de grandir ?

— Ils n'ont pas besoin de manger ; c'est eux qu'on mange.

— Moi, quand j'étais petite, tu me disais, mère chérie : « Mange ta soupe, ma poulette ; sinon tu ne « pourras pas grandir ».

— Les fruits, Graindsel, se nourrissent du suc de la terre.



Les maisons

Les arbres qui les portent l'aspirent par leurs racines, comme quand tu bois ta citronnade avec une paille.

— C'est leur manière de têter ?

— Parfaitement, Grainsdel. »

Monique se tait un moment, le temps de laisser ses nouvelles connaissances se caser dans sa tête. Mais elle reprend bientôt :

« Maman, il est grand, grand, il doit être joliment vieux, le raisinier.

— Ma fille, on ne dit pas un raisinier ; ça s'appelle une vigne.

— Pourquoi ? On dit : pomme, pommier ; poire, poirier ; un arbre à fruits est un arbre fruitier. On dit raisin, alors je dois dire raisinier. Pourquoi ?

— Tu es trop curieuse, Grainsdel.

— Alors, petite mère, quand on veut s'instruire, on est curieuse. Alors, pourquoi me dis-tu : « Une petite fille bien élevée ne doit pas être curieuse », et puis aussi : « Une petite fille, pour être bien élevée, « doit s'instruire ? »

La maman est un peu à court d'arguments : cette Grainsdel a des « pourquoi » et des « alors » qui sont terribles.

Pour en finir adroitement, croit-elle, elle déclare à sa fille : « Tu demanderas des explications à ton papa.

— Alors, continue Grainsdel, les papas en savent plus que les mamans.

— Oui, peut-être que les pères savent mieux expliquer certaines choses que les mères, mais ils savent moins bien aimer leurs petites filles.

— Alors peut-être que papa ne saura pas m'expliquer cette chose-là, puisqu'il sait m'aimer aussi bien que toi. »

Que répondre à cette fillette : ce n'est pas un Grainsdel, c'est la salière tout entière...

Monique et sa mère rentrent à la maison.

Papa est là ; il embrasse sa femme et sa fille.

Mais n'oublions pas que Monique a de la suite dans les idées.

« Papa, interroge-t-elle, pourquoi dit-on : la vigne et non pas le raisinier ?

— Pourquoi ? Ah oui, pourquoi ?

— Tu ne le sais pas, toi non plus, comme maman ; je le disais bien, moi.

— Si, si. Je le sais parfaitement, au contraire. On ne dit pas raisinier, mais vigne, parce que... Tu m'écoutes bien, Grainsel ?

— Oh ! oui, papa.

— Eh bien, voilà. C'est parce que le raisin... tu suis bien le raisonnement, Monique ?

— Mais oui, papa.

— Parce que le raisin, il donne le vin... Tu connais le vin, n'est-ce pas ?

— Oui, papa.

— Le vin : alors on dit, vin, vigne... Tu vois comme c'est simple, naturel. »

Court silence, réflexion de Grainsel qui répond :

« La pomme, petit père, si on l'écrase, elle donne le cidre ; alors pourquoi dit-on un pommier et pas un cidrier ?

— Grainsel, fine mouche, il ne faut pas pousser trop loin l'obéissance aux règles de la logique ; on enlèverait à la vie la fantaisie, l'imprévu, l'amusement.

Adapté de J. Doucet, « Mademoiselle Grainsel ». Hachette.



CHAPITRE TROISIÈME

LE VILLAGE

LES PREMIERS VILLAGES

Ceux qui habitaient au bord des lacs, construisirent d'abord leurs maisons sur l'eau.

Ils plantaient des pieux dans la vase, à une certaine distance du rivage ; sur ces pieux, ils appliquaient des poutres ; le plancher étant solide, ils n'avaient plus qu'à édifier la maison.

Un pont la reliait à la terre ferme ; quand la nuit venait, ils relevaient le pont et les bêtes féroces se trouvaient dans l'impossibilité de nuire aux habitants du village lacustre.

Mais tous les hommes n'habitaient pas au bord d'un lac. Sur la terre ferme, nos lointains ancêtres construisirent des huttes de bois ou de torchis recouvertes de branchages ou de chaume.

Autour des huttes, rapprochées les unes des autres comme nos maisons, se dressait une palissade de troncs d'arbre solidement fichés en terre. Ainsi, les habitants se sentaient en sécurité tant à l'égard des bêtes que de leurs ennemis.

Le confort était bien relatif de ces premières habitations humaines. On s'asseyait sur un tronc ; on faisait un feu sur une dalle de pierre ; on vivait dans l'ombre et la fumée.

Mais nous ne savons pas si les hommes de ces temps lointains étaient moins heureux que nous.

ORIGINE DE NOS VILLAGES

Les premiers villages valaisans sont nés, sans doute, sur les collines.

On a trouvé, sur l'arête de Tourbillon, de très anciennes tombes qui prouvent qu'une agglomération s'y était fondée plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Il dut en être de même à Saillon, à Montorge, peut-être, à Granges, là même où, beaucoup plus tard, les seigneurs du moyen âge élevèrent leurs tours et leurs châteaux.

Les mêmes raisons, du reste, faisaient choisir ces emplacements : la nécessité de se défendre.

Plus tard, les hommes devenant plus nombreux — certains aussi, sans doute, traqués par leurs ennemis, — se réfugièrent dans les vallées, y choisirent les côtes exposées au soleil pour y bâtir leurs cabanes.

Ils veillaient aussi à se protéger des avalanches et des inondations.

Pour cette raison, nos villages de la montagne sont souvent hissés sur les crêtes. (La Crettaz-Pinsec.)

D'autres, au contraire, cherchaient l'abri d'une colline, à la cassure de la pente. (Vissoie, Vex, Vercorin, Nax, Saint-Germain).

Dans la plaine du Rhône, les anciens villages sont tous au-dessus du fleuve, en général sur les cônes d'alluvions des rivières, près d'un croisement de routes.

Villes, bourgs cossus de la plaine, villages de la montagne entre la rivière et la forêt, petits hameaux suspendus à la pente, vous êtes également chers à ceux qui sont nés dans l'une de vos maisons. Cette douce maison qui est la maison paternelle.



MON VILLAGE



Mon village me semble le plus beau parce qu'il est le mien.

J'en connais tous les coins, les rues, les ruelles, les passages, les impasses, les cours et les jardins. J'ai joué à cache-cache dans ses quartiers les plus secrets ; j'ai exploré le passage souterrain, le puits, le tunnel, le réservoir et les ruines. Toutes ses pierres me sont familières.

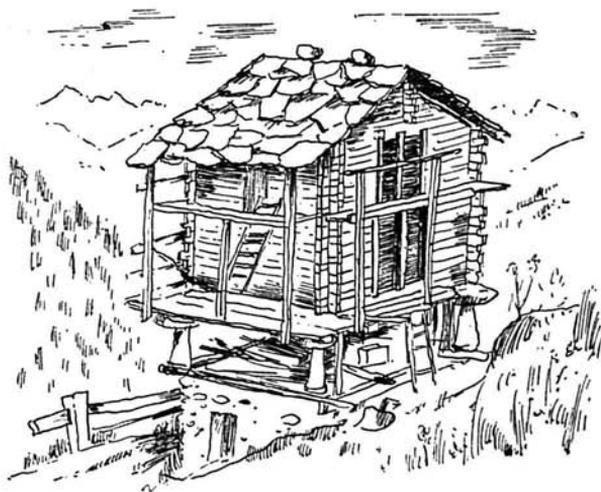
Et pourtant, il garde pour moi tant de mystère...

Je voudrais savoir qui est venu construire ici la première hutte, qui dressa la première muraille sur la côte qu'il domine, qui planta la première pioche dans la terre de ses champs, qui construisit l'église, la maison de commune, qui, d'abord, ouvrit le chemin, le bisse, alla capter l'eau de la fontaine, qui édifia le four, qui ?...

Quand je regarde mon village et que je me pose ces questions, je comprends tout ce que nos ancêtres ont fait pour moi.

Je nais et je trouve toute chose à sa juste place ; le chemin m'invite, l'église m'appelle, l'école m'accueille. Il y a de l'ordre dans mon village ; chacun sait exactement ce qu'il possède, connaît ses droits et ses devoirs, chacun vit en paix dans le respect de son voisin.

Je dois tout entreprendre pour que mon village devienne toujours plus beau.



MON VILLAGE

*J'aime à te voir sur la colline,
Entre la plaine et les vergers
Mon beau village que domine
Depuis le temps des origines,
Le haut clocher.*

*J'aime tes toits de bonne ardoise,
Tes chalets de mélèze brun,
Tes jardinets de quelques toises
Où croissent fraises et framboises,
Au doux parfum.*



*J'aime le chant de tes fontaines
Où viennent boire les troupeaux
A l'heure où les cloches lointaines
Répondent d'une voix humaine
Aux voix des eaux !*

*Mon cœur, le sais-tu, mon village,
T'appartiendra jusqu'au tombeau !
J'emporterai dans mes voyages,
Au plus profond de moi, l'image
De mon berceau !*

LE FOUR

Il n'est plus guère qu'un souvenir de la vie de nos ancêtres.

Sous son large avant-toit, pareil à un chapeau de paysanne dont l'aile suit l'ovale du visage, bas sur rue avec son portillon à hauteur de la main, il ressemble maintenant à un rentier nègre.

Noir, barbouillé de suie, il a passé sa vie à jouer avec le feu ; noir il restera pour l'éternité.

Autrefois, les villageois faisaient eux-mêmes leur pain ; chacun, au jour fixé, chauffait le four. De grandes flammes rouges dansaient dans sa gueule noire, se mordaient les unes les autres et les pierres de la voûte commençaient à rougir.

Alors, on apportait le pain. Chaque famille possédait une grande huche étanche où l'on mélangeait l'eau et la farine. Le levain, on se le donnait de l'un à l'autre. On s'aidait de famille à famille car il fallait longuement pétrir la pâte sous la paume avant de lui donner la forme du pain.

Les pains façonnés sur le moule, on les apportait devant le four. Le père enfournait, puis refermait la petite porte. Une heure plus tard, on venait chercher la fournée avec les hottes.

On entassait les pains au grenier où, jour après jour, on les allait reprendre.

C'est fini : le four est abandonné. Un boulanger s'est installé chez nous qui fait le pain pour tout le monde.

Du moins, conservons notre four en bon état comme un témoin de la vie de nos ancêtres.



CE QU'ON TROUVE AU MAGASIN

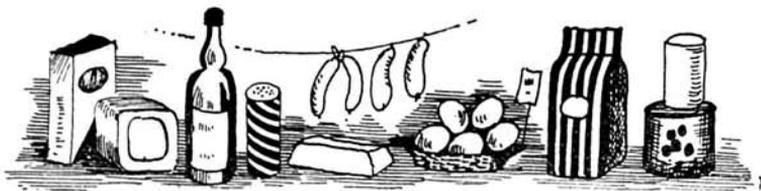
En ville, les magasins vendent les uns des étoffes, les autres le pain, d'autres encore la viande, d'autres, les légumes, d'autres, les ustensiles de ménage. On les appelle bonneterie, boulangerie, boucherie, magasins de primeurs, quincaillerie ; on y voit aussi des pharmacies, des chemiseries, des magasins de chaussures et des bazars.

Dans les magasins villageois, en revanche, on achète tout ce dont on a besoin. On y peut aussi bien obtenir du pain, des biscuits, du chocolat que des saucisses ou du lard ; avez-vous besoin d'une chemise, d'une paire de bretelles, d'une ceinture ou d'une paire de souliers ? Le marchand du village va vous servir.

Au-dessus de sa porte, il a fait apposer une enseigne. On y peut lire : *Epicerie*. Mais il vend aussi des tasses, des assiettes, des verres, des plats comme un quincailler ; des clous, des marteaux, des tenailles, des haches, des scies, comme un marchand de fer ; du miel, de la confiture, du beurre, du café, du cacao, du riz, des pâtes, de l'huile, des conserves, des balais, des bonbons, de la laine, du fil, des sonnettes pour le bétail, des œufs, des foulards, du velours, des rubans, des fruits, des pommes de terre et même du lait.

Voulez-vous une musique à bouche, une pipe, des cartes postales, de l'encre, un stylo, un crayon, une montre ou les produits usuels de la pharmacie : notre marchand peut vous satisfaire.

Il répond ainsi à tous les besoins du village et rend d'incalculables services.



CHANSON

*Les petites filles rondent —
robes rouges, jupons blancs —
les petites filles rondent,
c'est dimanche, il fait beau temps.*

*« Laquelle prendrez-vous de ces belles
demoiselles,
lequel prendrez-vous de ces beaux
petits messieurs ? »*

*Les petites filles rondent
sur la place du village,
les petites filles rondent —
robes brunes, jupons bleus.*

*« La plus belle du rond qui s'appelle,
qui s'appelle,
la plus belle du rond qui s'appelle
Madelon. »*

*Les petites filles rondent —
robes grises, jupons gris —
la nuit vient, la lune est blonde
et la lune leur sourit.*

C.-F. Ramuz.



LA FONTAINE

De jour et de nuit, depuis si longtemps que personne ne pourrait compter les années, la fontaine coule au milieu du village.

L'eau jaillit d'une gueule de dragon ; pressée, elle s'épanouit comme une gerbe, tombe dans un premier bassin.

C'est un large bassin de bois, long de plusieurs mètres, où les vaches et les mulets, matin et soir, viennent s'abreuver.

Du premier bassin, l'eau coule dans un second, plus étroit ; c'est un tronc de mélèze évidé où les villageoises viennent laver leur linge... et celui de leur prochain.

Un toit de planches à deux pans les protège du soleil et de la pluie.

Présence vivante au cœur du village, la fontaine ressemble à une horloge ; elle ne s'arrête jamais, ne se tait jamais ; elle est l'image du temps.

Presque tous les villageois viennent encore chercher l'eau à la fontaine ; ils font un brin de causette, pendant que les récipients se remplissent ; c'est là que s'apprennent les grandes *nouvelles*.

Dans le temps de l'école, chaque matin, le maître contrôle la propreté des élèves. Si l'un d'eux a oublié de se laver, le maître dit :

— Va te laver à la fontaine.

Et ceux qui sont aux fenêtres rient et se moquent des enfants sales...

Dans bien des villages, on a remplacé le bassin de bois ou de pierre par des bassins en béton ; l'âme de la fontaine s'est en partie envolée.



LES METIERS

Un village est une humanité réduite.

Tous les besoins s'y manifestent, tous les métiers doivent y être représentés.

Le cordonnier répare nos chaussures ; son échoppe est au coin du village ; dès l'aube, on l'entend qui frappe et cloue.

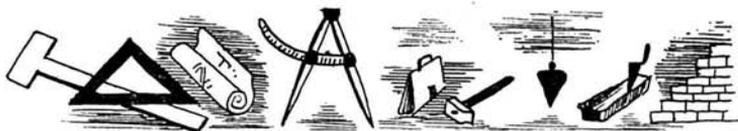
Le menuisier nous fait toujours attendre, bien qu'il ait deux apprentis. Chaque jour, on lui apporte une fenêtre cassée, des chaises qui ont perdu un pied, des tables boiteuses ; on lui commande des meubles, bien qu'il ne soit pas ébéniste. Son visage est barbouillé de sciure comme le visage du meunier, autrefois, était barbouillé de farine. Il promet mais, avec lui, il faut savoir attendre.

Le tailleur, assis en ciseaux sur ses planches, coud, raccommode, répare ; il a des mains blanches, le teint pâle parce qu'il ne sort jamais de chez lui. Quand s'approchent les grandes fêtes, chacun désire un costume neuf ; le tailleur, alors, est débordé.

Le boulanger pétrit la pâte, chauffe le four ; une bonne odeur émane de chez lui qui rôde, à l'aube, dans tout le village.

Le maçon et le charpentier construisent nos maisons ; le couvreur place les ardoises ; le coiffeur tond et rase ; le tisserand tisse des étoffes qui durent des années ; le peintre peint les façades, le boucher abat le bétail. Quand mes habits sont trop sales, maman les apporte chez le teinturier ; le ferblantier répare le chéneau de la maison et la conduite d'eau ; le cuisinier prépare les repas.

Ainsi, les hommes travaillent les uns pour les autres ; ils échangent leurs services. La vie commune n'est possible que grâce à cette entraide mutuelle.



LE SERRURIER



Chalifour était serrurier. Je l'ai connu dans mon enfance. C'était, disait-on, un humble artisan de province. Pourquoi laisse-t-il dans ma mémoire le souvenir d'un homme riche et puissant ? Son image demeure à jamais, pour moi, celle du « Maître des métaux ». Il travaillait dans une salle basse et encombrée où régnait l'âcre odeur énergique de la forge et qui me paraissait une dépendance de ces antres habités par les divinités du sol.

Que j'aimais à le voir, avec son petit tablier de cuir noirci ! Il saisissait une barre de fer et ce fer devenait aussitôt sa chose. Il avait une façon à lui, pleine d'amour et d'autorité, de manipuler l'objet de son travail. Ses mains noueuses touchaient tout avec un mélange de respect et d'audace ; je les admirais comme les sombres ouvrières d'une puissance souveraine...

Je le revois activant d'un air pensif le soufflet secoué de sanglots et surveillant le métal dont l'incandescence était comme transparente. Je le revois à l'enclume : le marteau, manié avec force et délicatesse, obéissant comme un démon soumis. Je le revois devant la machine à percer, lançant le grand volant selon les exigences mesurées d'un Rite. Je le revois surtout, devant la verrière fumeuse et inondée de clarté blême, considérant, avec un fin sourire barbu de blanc, la pièce de métal domptée, chargée d'une mission et qui paraissait sa créature.

O vieil ouvrier, ô grand homme simple, comme tu étais riche et enviable, toi qui n'aspirais qu'à une chose : bien faire ce que tu faisais...

G. Duhamel. « La possession du Monde ».
Mercure.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

*Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur et lui dit : — Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an, ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait du tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : — Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.*

*Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserme
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines,
Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin, le pauvre homme
S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus :
— Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.*

La Fontaine.



LES TRAVAILLEURS DE LA TERRE

Il faut d'abord que la terre soit cultivée car c'est d'elle que nous obtenons tout ce qui nous est indispensable pour vivre.

Sans le paysan, nous n'aurions pas de blé, pas de légumes, pas de fruits, pas de pommes de terre.

Que mangerions-nous ?

Sans le paysan qui traite ses vaches, sans le vigneron qui cultive la vigne, nous n'aurions ni lait, ni vin :

Que boirions-nous ?

Sans l'homme de la terre qui cultive le chanvre et le coton, qui élève les brebis et nous en remet la laine, de quoi nous vêtirions-nous ?

Sans le mineur qui descend sous la terre pour en extraire le charbon ; sans le bûcheron qui abat les arbres et nous fournit le bois, comment pourrions-nous nous chauffer, l'hiver ?

Le cuir dont le cordonnier fait nos chaussures, c'est le paysan encore qui le livre au tanneur et le boucher ne peut nous fournir la viande que parce que le paysan lui a vendu d'abord ses porcs, ses vaches, ses veaux et ses moutons.

Paysan, homme du pays, homme de la terre ; mineur, bûcheron, vigneron, arboriculteur et jardinier, nous dépendons de vous, d'abord. Et c'est pourquoi nous vous aimons.





Les petits bergers



LES MAINS

*Chantons les mains ouvrières,
Les mains calleuses d'ouvriers,
Les belles mains nourricières
De tous ceux qui ont un métier.*

*Mains des hommes qui façonnent
De jour en jour notre destin,
Mains du travail qui nous donnent
Notre maison et notre pain.*



*Mains du travail, mains viriles,
Prenant le manche de l'outil ;
Fragiles mains, mains agiles,
Mains actives, mains de fourmi...*

*Mains de femmes qui rayonnent
Comme un soleil au clair matin,
Mains du labeur qui façonnent
Notre maison et notre pain.*



*Mains du travail jamais lasses
De modeler nos lendemains,
A toutes, nous rendons grâce
D'écarter le froid et la faim.*

*Quand, un soir, ô mains fidèles,
Vous serez jointes pour jamais,
Vous volerez comme des ailes
Vers le royaume de la Paix !*



A LA FOIRE DE BEUCAIRE

C'était l'époque, en ce temps-là, où Beaucaire, avec sa foire, faisait merveille sur le Rhône ; il venait là du monde, soit par eau, soit par terre, de toutes les nations jusqu'à des Turcs et des nègres.

Tout ce qui sort des mains de l'homme, toutes espèces de choses qu'il faut pour le nourrir, pour le vêtir, pour le loger, pour l'amuser, pour l'attraper, depuis les meules de moulins, les pièces de toiles, les rouleaux de drap, jusqu'aux bagues de verre portant au chaton un rat, vous l'y trouviez à profusion à monceaux, à faisceaux ou en piles dans les grands magasins voûtés, sous les arceaux des Halles, aux navires du port ou bien dans les baraques innombrables du Pré.

C'était comme nous dirions, mais avec un côté plus populaire et grouillant de vie, c'était là tous les ans, au soleil de juillet, l'exposition universelle de l'industrie du Midi.

F. Mistral.
« Mes origines ». (Plon.)

LA COMMUNE - LA PAROISSE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

— Bonjour, Monsieur le Président...

Plusieurs villages se sont groupés et forment la commune. La commune est administrée par un président et un conseil communal. Quand nous rencontrons nos magistrats, nous tirons notre chapeau ; les filles se contentent d'un mouvement de tête ; nous disons :

— Bonjour, Monsieur le Président...

ou bien

— Bonjour, Monsieur le Conseiller...

Nous sommes fiers quand on nous répond :

— Bonjour, mon petit...

Monsieur le Président s'occupe comme un père du grand ménage de la commune. Quand nos parents ont des soucis, ils vont lui demander conseil.

Il porte un chapeau noir, à bords relevés, un col blanc, une cravate sombre. La serviette de cuir sous le bras, il a toujours l'air pressé.



LE GENDARME

Le village le plus important de la commune s'appelle le chef-lieu. C'est au chef-lieu que se trouve la maison communale, là que siège le conseil.

Près de notre maison de commune, se trouve la gendarmerie. Le gendarme porte la casquette et le pistolet. Parfois, il nous fait peur.

Quand nous sommes méchants, maman dit :

— Attendez : je vais téléphoner au gendarme....

Aussitôt, nous redevenons sages et tranquilles comme de petits saints.

Le gendarme maintient l'ordre dans les villages ; il nous défend des voleurs, menace les braconniers ; si quelqu'un de chez nous commettait un crime, le gendarme le conduirait en prison.



Quand deux hommes ne sont pas d'accord au sujet des limites de leurs champs ; quand ils ne peuvent pas s'entendre pour réparer une grange ; quand l'un conteste à l'autre le droit de passer sur une propriété, ils vont chez le juge.

Le juge les écoute tour à tour, les interroge, tâche de les réconcilier, enfin donne raison à l'un ou à l'autre.

Si les deux hommes ne se déclarent pas satisfaits, ils vont consulter un avocat et s'intentent un procès devant le tribunal.

Mon père dit toujours qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Parce que les procès coûtent cher et ruinent souvent ceux qui les font.

MONSIEUR LE CURE

Monsieur le Curé se promène dans le jardin en lisant son bréviaire. La cure est proche de l'église ; un escalier, puis une allée bordée de buis, conduisent de l'une à l'autre, à travers le cimetière. Le jardin potager est séparé de la terre bénite par un mur.

Monsieur le Curé se lève tôt ; à six heures l'été, à sept, l'hiver, il célèbre la sainte messe. Après la messe, il rentre au presbytère et prépare le sermon du dimanche.

Dans le temps où l'école est ouverte, Monsieur le Curé vient nous donner des leçons de catéchisme. Il frappe, entre ; nous nous levons tous et nous disons :

— Bonjour, Monsieur le Curé...

Il nous répond :

— Bonjour, mes enfants.

En sortant de l'école, il se rend au chevet des malades qu'il encourage et console ; il visite aussi les pauvres, les vieillards et les infirmes.

Sa silhouette noire, autrefois, nous faisait un peu peur. Maintenant, nous savons que Monsieur le Curé nous aime. C'est lui qui nous a baptisés, lui qui nous instruit des vérités de la religion. Et quand nous avons commis une faute, c'est lui qui nous la remet au nom de Jésus-Christ.





LA PAROISSE

Le Curé exerce son ministère dans une paroisse dont les limites, en général, se confondent avec celles de la commune.

Il arrive, néanmoins, que deux petites communes se joignent pour former une paroisse unique.

L'église est le cœur de la paroisse. La famille s'y réunit aux heures des prières communes ; elle y entend la messe ; on y baptise les nouveaux-nés ; les fiancés s'y marient ; on y conduit les morts avant de les descendre dans la solitude de la terre.

Quand le carillon de l'église paroissiale sonne, c'est un peu la voix de Dieu qui nous appelle.

NOTRE EGLISE

Notre église est une grande et belle église ; sa tache blanche met de la joie au milieu des chalets bruns, presque noirs.

Nos aïeux l'ont construite il y a plusieurs siècles. Le clocher est si haut qu'on voit mal le coq juché à l'extrémité de sa flèche. Quatre cloches pendent au haut de la tour.

L'église se compose du chœur, du transept et de la nef.

Le chœur est la partie de l'église où l'on célèbre la messe. Il se compose essentiellement de l'autel dont le tabernacle recèle la Sainte Hostie. Au-dessus de la table et du tabernacle, un harmonieux ensemble de statues, de colonnettes, de corniches s'élève jusqu'à la voûte.

Le chœur communique directement avec la sacristie où le curé range les ornements sacerdotaux et divers objets du culte.

La nef s'étend de l'entrée au transept. C'est là que s'agenouillent les fidèles. Une allée centrale qui s'ouvre à l'extérieur sous un porche ou nartex, divise en deux parties la nef de notre église.

Le transept sépare le chœur de la nef ; il représente les bras de la croix.

Les chantres se groupent sur la tribune, devant l'orgue, pour chanter.

Telle est mon église paroissiale ; il en est de plus grandes et de plus belles. A mon cœur, il n'en est pas de plus chère.





Nulla maison n'est plus vivante que l'église. Devant le tabernacle, le feu est toujours allumé qui rappelle la présence de Dieu.

Le matin, l'église est la première éveillée. Le sonneur entre ; on entend résonner ses pas dans la nef vide ; il tire la corde de la petite cloche et l'angélus sème sur les toits les graines de la prière matinale.

Le curé sort de son presbytère ; il monte à l'église pour dire la messe. La lumière des cierges vacille ; des femmes en fichu noir s'agenouillent dans la pénombre. La clochette de l'élévation sonne.

Le sonneur revient à midi, revient le soir et, de nouveau, sonne l'angélus. Des enfants entrent à toute heure ; ils prient devant l'autel ou devant la statue de la Vierge ; les vieillards viennent se recueillir.

Le dimanche est le grand jour de l'église ; elle s'emplit tôt de fidèles. A la grand'messe, toute la paroisse est présente. Le prêtre et les chœurs dialoguent par-dessus les têtes penchées ; l'orgue joue ; l'encens se répand en effluves ; les cierges brûlent ; Dieu s'élève au-dessus de la foule.

L'église nous a reçus le jour de notre baptême ; elle nous recevra, une dernière fois, le jour de notre mort ; l'église de pierre est l'image visible de l'autre Eglise, la vraie, qui est celle des âmes.

LE DIABLE DE SAINT THEODULE

(Il y avait une fois, au temps du bon saint Théodule, évêque de Sion, un diable très méchant qui gardait le Col du Cervin. Personne n'osait plus passer.

Alors, les gens de Zermatt vinrent trouver l'évêque et lui demandèrent de les délivrer du démon...)

L'évêque s'en fut à grands pas. C'était un fameux marcheur ! Deux heures plus tard, il arrivait déjà dans les pentes sous le col sans avoir rencontré personne. Rien que des alpes désertes, des chalets abandonnés, toutes portes ouvertes, et les fromages exposés aux mouches ! C'était à faire pitié ! Tout à coup, voilà le diable qui sort derrière un rocher et le hèle :

— Ohé !

— Ohé ! répond Théodule, sans s'émouvoir.

— Par Satanas ! Par Lucifuge ! Par Astaroth !

Comment oses-tu t'aventurer sur mes terres ! Ne sais-tu pas que j'ai interdit ces pentes à toutes créatures jusqu'à la consommation des siècles et des siècles. Tu vas me payer cher cette insolence ! Attends un peu que je vienne te frotter les oreilles !

— Ouais ! dit l'évêque. Et il s'assied tout tranquillement, tire un crouton et un morceau de lard de son bissac et commence de manger avec appétit.

Le diable arriva comme l'éclair. Théodule n'avait jamais vu d'aussi laide créature. C'était un petit diable, à peu près haut comme un enfant de cinq ans, à la peau verdâtre, toute ridée et boutonneuse, avec une queue en trompette et un ventre proéminent. L'évêque le considéra avec commisération :

— Dites donc, mon... ami, vous feriez bien de changer de régime au plus tôt, savez-vous ?

— ... de régime ! s'écria le diable, interloqué.

— ... Vilaine peau : mauvaise digestion... Mangez donc des carottes ! des carottes crues... Les ânes s'en trouvent fort bien.

Le diable écarquilla les yeux. Ce langage était nouveau pour lui. Puis sa colère lui revint d'un coup :

— Occupez-vous de vos affaires ! Elles vont en avoir besoin ! Et je vous conseille de recommander au plus tôt votre âme à D... enfin... vous voyez ce que je veux dire...

— Parfaitement ! dit l'évêque.

— Silence ! D'abord qui êtes-vous ? Votre nom ?

— Théodule.

— Age ?

— Quarante-six ans... aux vendanges.

— Vous n'en verrez plus ! Profession ?

— Evêque !

Le diable fit un bond en arrière.

— Quoi !

— Evêque.

Il y eut un silence. Manifestement, il ne s'attendait pas à celle-là.

— Bon. Bon. Bon !... Nous disons donc... Evêque. Evêque ou pas, mon garçon, votre compte est bon !... D'ailleurs.. tout le monde peut se dire évêque..

— Du tout ! Regardez ma bague... et ma croix.

— Bon ! Bon ! Bon ! dit le diable en reculant précipitamment. Otez ça ! Otez ça !... Mais dites donc... Théodule... Evêque !!!... Ne seriez-vous pas..

— Lui même !

Nouveau silence. Puis le diable se mit à ricaner avec affectation :

— Singulière coïncidence ! Eh bien, mon pauvre Théodule, vous allez apprendre à votre dam aujourd'hui qu'un petit diable est beaucoup plus fort qu'un grand évêque !

— Je ne suis moi-même, répartit saint Théodule, qu'un misérable pécheur... Mais... tout le monde peut dire ça. Il s'agirait de le prouver !

— ... le prouver !

— Dame !... Tenez, mon ami qui vous dites si fort... (Il chercha autour de lui)... voyez donc cet énorme chaudron de cuivre là-bas que les vachers ont abandonné devant leur cabane. Eh bien, je parie que vous n'êtes pas seulement capable de le hisser sur votre dos !

— Pas capable ! s'écria le diable, piqué au vif. Vous allez voir !

Et le voilà parti en courant, qui remue le chaudron, le vire, et hop là, d'un bon coup de rein, le hisse sur ses épaules... Pas capable !

— Oh ! Oh ! Si on me l'avait dit je ne l'aurais pas cru ! dit l'évêque. En vérité, je n'aurais pas cru ça de vous ! Bravo !... Mais remarquez que moi aussi je pourrais mettre ce chaudron sur mon dos. Seulement il me serait tout à fait impossible de le hisser ainsi jusqu'au col ! Si par exemple vous étiez capable de la chose, alors oui, je croirais qu'un diable est plus fort qu'un évêque !

— Parions que j'y arrive ! Mais les affaires sont les affaires : si je gagne, je veux votre âme... Hé ! Hé ! l'âme du grand Théodule ! L'histoire fera du bruit !

— Beaucoup de bruit, en effet, dit l'évêque, mais Dieu aidant, je tiens le pari volontiers ! Tope là !

Aussitôt le diable replaça le chaudron sur ses épaules et dit qu'il était prêt. Saint Théodule déclara qu'il l'était aussi. Il empoigna son bâton et partit à grands pas, l'autre suivant de son mieux, mais il en faisait quatre pour un seul de l'évêque ; le poids du chaudron commença à l'essouffler au bout de trente mètres. Théodule n'en avait cure et grimpait de plus en plus vite, piquant droit dans les éboulis. Puis il s'engagea sur la glacière, toujours le diable à ses trousses, suant, soufflant, mais tenant bon... (de par tous les diables !) Enfin la pente se fit plus raide, juste sous le col. Et voilà que Théodule monte comme une flèche vers une traînée de glace noire qu'il avait repérée depuis un bout de temps, du coin de l'œil. Le diable, assez

médiocre montagnard, car c'était un diable venu des plaines, commença à regarder autour de lui d'un œil inquiet...

— Oh ! dit-il.

— Quoi ?

— Di... dites donc ! (Il était tout haletant)... Nous... Nous devrions peut-être... passer.. passer plus à gauche !

— Pourquoi ? C'est un chemin excellent pour un évêque ! Il est aussi bon pour un diable, j'imagine ? Auriez-vous peur, mon ami ?

— Moi !... Ja... jamais de...

— Eh bien, continuons !

Et le voilà reparti de plus belle. Le malheureux diable soufflait comme une forge, étouffant à grand-peine des cris d'angoisse tant la marmite lui faisait mal aux épaules, tant la pente devenait glissante. Et pour finir Théodule arrive sur le verglas noir. Il y tient juste, grâce à son bâton et à ses bons souliers ferrés. Il monte. Le diable veut en faire autant. Patatras ! A peine a-t-il posé un pied sur cette glissière qu'il dérape, s'effondre, pousse un hurlement dont retentissent tous les échos du Matterhorn. Le poids du chaudron l'entraîne. Il culbute, la tête la première, bat l'air de ses griffes, cherche en vain à se rattraper sur la pente, et les voici, le chaudron et le diable, qui débaroulent de compagnie avec un fracas épouvantable, bondissent dans un premier à-pic, bing ! rebondissent dans un autre, bang ! et ainsi de suite jusqu'à une grande crevasse qui les gobe, griffes, cornes, chaudron de cuivre et le reste, sans en laisser une miette.

— Bon ! Bon ! Bon ! dit le grand Théodule en se frottant vigoureusement les mains, moitié satisfaction, moitié parce qu'il commençait à avoir l'onglée. Hum !... Pauvre diable, tout de même !

Il monta jusqu'à la crête pour admirer le paysage, puis descendit dans la vallée sans se presser, cueillant des cham-

pignons et sifflant des cantiques. Et les gens de Praborne lui firent une fête ! Vous pensez !

On prétend qu'après beaucoup d'années le glacier recracha du diable et du chaudron. Pour le diable, il n'en restait guère : un peu de peau verte, trois ou quatre griffes longues comme ça, et un morceau de queue tout déplumé. Pour le chaudron, il était fameusement cabossé mais il pouvait encore servir, à ce qu'il paraît. N'importe, je n'aurais pas aimé manger de la soupe cuite dans cette marmite-là.

Samivel

(Contes à Pic ; Arthaud)



LE DIMANCHE

Le dimanche, nous allons tous à la messe.

Maman se lève tôt ; elle tire de l'armoire les beaux vêtements de la famille. Pour papa, elle prépare la chemise blanche, une cravate. Mes sœurs mettront leurs jolies robes, les petits garçons, leurs culottes courtes.

Papa se rase, devant la glace ; le soleil monte au ciel ; ses rayons entrent par la fenêtre avec le chant des cloches.

Le monde est heureux, ce matin.

Les cloches sonnent depuis longtemps déjà.

Sur la table, le déjeuner fume.

— Dépêchez-vous, dit maman...

Tout le matin n'est plus qu'un chant de cloches. Les hommes arrivent sur la place, devant l'église ; ils fument leurs pipes. Quand la porte du sanctuaire s'ouvre, une bouffée de musique jaillit. Le curé monte à l'autel. L'âme a besoin de cette nourriture de prières et de beauté. Elle s'élève vers Dieu, elle se sent déjà, pour un instant, en paradis.

Toute la paroisse est maintenant agenouillée devant l'autel ; les cloches se taisent.



APRES-MIDI DU DIMANCHE

*C'est un dimanche d'été, après-midi ;
Il fait chaud ; les poules se taisent,
Coites dans l'ombre et la poussière,
Le coq n'a plus de voix,
Et le chien s'est brûlé la patte
Sur une pierre plate.*

*A l'écurie, le mulet somnole ;
Il a tant travaillé toute la semaine
Qu'il n'en peut plus.
Il rêve d'un paradis
Où il aurait beaucoup de jolis
[chardons à tondre
Et des enfants légers à porter.*

*Papa dort sur le bahut,
La main sous la nuque.
Sa pipe est tombée ; elle a répandu
Un peu de cendre sur le plancher.*

*Maman, un instant enfin, se repose ;
Ses mains sont immobiles sur ses
[genoux.*

*Elle pense à nous,
A nos culottes qui ont des trous,
A notre avenir, à tout,
Et sa tête s'incline...
Une mouche, contre la vitre,
[tambourine.*





LE CARILLON

La veille des fêtes, vers le milieu de l'après-midi, le sonneur monte au clocher.

De là-haut, toute la vallée se découvre. Au fond, la rivière s'étire comme une belle couleuvre. De part et d'autre de la rivière, les pentes se cabrent. Ce ne sont d'abord que ravines plantées de chétifs arbrisseaux. Puis, la côte fléchit ; les villages s'agrippent à la montagne, sous la forêt bleue au-dessus de laquelle les cimes tirent leur ligne dentelée.

C'est ce que le sonneur voit, au fur et à mesure qu'il gravit l'échelle du clocher. Le voici dans la cage des cloches. Elles sont quatre ; l'une est plus grosse que la chaudière dont se servent les pâtres pour fabriquer le fromage ; pour la mettre en branle, il faut s'appuyer de tout son poids sur une planchette qui l'oblige à basculer, peser, se reprendre, peser de nouveau. Les trois autres sont plus petites ; celle des angélus, un enfant la pourrait faire sonner.

Le sonneur tire sur la corde. Un premier coup tombe sur le village ; les gens lèvent les yeux ; un deuxième coup vient à la rencontre du premier, puis un troisième, puis un quatrième et maintenant les cloches parlent à tour de rôle, se répondent, se suivent, se complètent, organisent un véritable concert dans l'harmonie de leurs voix accordées. Le clocher ressemble à une gerbe en fleurs d'où se détachent des pétales sonores.

Carillon joyeux comme la lumière dans la vallée attentive ; promesse de bonheur et de repos.

MATIN

*Seigneur, soyez béni pour le soleil ! Soyez
Béni pour le matin qui rit dans les foins roses,
Pour les petits chemins sonores et mouillés,
Pour le bruit qui s'éveille autour des portes closes ;
Seigneur, soyez béni pour tout, par toutes choses.*

*L'aube a touché mes cils et je me suis levé ;
J'ai trempé mon cœur lourd dans la brume divine ;*



*J'ai bu dans les fontaines et je m'y suis lavé ;
J'ai parfumé mes doigts aux buissons d'aubépine...
Les longs troupeaux sonnants vont en file argentine.*

*Et dès la messe dite, au bois je m'en irai
Chercher Dieu pour qu'il sème en ce cœur sans ressources,
Et si j'ai les yeux purs, au bois je trouverai,
Gardant son Agneau blanc, attentive à mes courses,
Notre Dame Marie assise au bord des sources.*

Marie Noël.

LES ROIS MAGES

*Il était trois rois jadis
Qu'une étoile du Paradis
Un soir mena jusqu'au lieu dit
Où le Seigneur était petit.*

*Ils partirent pour voir l'Enfant,
Montés sur leurs trois éléphants.
Un nègre en pantalons bouffants*

*Jouait de la flûte devant.
Derrière allaient deux nains jumeaux
En balançant de grands plumeaux...
Ils traversèrent les hameaux,
Suivis de trente-trois chameaux.*

*Ils passèrent de bourg en bourg,
Précédés de quatre tambours,
S'interrogeant aux carrefours*

*De peur de marcher à rebours.
Mais à l'étable droits conduits,
Ils arrivèrent à minuit
Non sans faire quelque grand bruit...
Saint Joseph entrebâilla l'huis.*

*Ceints de pourpre qui resplendit
Ils entrèrent. La Vierge dit :
« Prenez garde, Sires hardis,
De faire peur à mon petit. »*

*Mais les trois Rois, très bas, très doux,
Baissant le front, ployant le cou,
Se prosternèrent tout d'un coup
Disant : « Ayez pitié de nous. »*



Marie Noël.

LA GALETTE DES ROIS

L'un des plus beaux de mes souvenirs d'enfant, si même il n'est point le plus beau de tous par la joie qu'il me donna, est celui d'un matin de janvier où je rapportai à la maison une galette des Rois.

Grand-mère m'avait envoyé à Cherville, le village tout près du nôtre. Le boulanger lui avait dit :

« La veille des Rois, faudra venir chercher la brioche. »

Jamais je n'avais pensé que grand-mère me chargerait de la commission.

« Tu vas y aller ! Mais ne sois pas longtemps parti ! »

J'avais douze ans, peut-être. La route ne comptait guère pour les jambes du garnement qui sautait les barrières, dévalait les enclos, filait à travers les haies où l'on se glissait à quatre pattes tout comme un lapin.

Grand-mère m'avait donné un panier d'osier léger, dont je revois la forme carrée et les couleurs dont il était peint : jaune, vert, bleu et rouge.

J'aimais l'odeur chaude de la boulangerie, le four mystérieusement fermé où, quand on prêtait l'oreille, on entendait les grillons chanter.

Ce jour-là, lorsque la boulangère prit des mains de son mari la galette des Rois pour la mettre au fond de mon panier, j'eus la sensation d'une découverte : je n'avais jamais encore éprouvé combien une brioche au beurre toute brûlante au sortir du four peut embaumer !

Ah ! la bonne odeur, la belle odeur !

Je revins par la grand-route... La matinée était douce, attiédie de soleil. Malgré soi, on était forcé de flâner. Mais je savais bien pourquoi je flânais. Mon panier au bras, sous mon capuchon, je sentais tourbillonner autour de moi, et me griser vraiment, l'odeur — Oh ! quelle tentation, mes amis ! — de la galette des Rois.

Ne confiez jamais de brioche à un enfant de douze ans, qui vient de courir en plein matin et dont la jeune faim est exactement celle du loup devant la petite chèvre de M. Seguin.

Il faut bien que je l'avoue...

Je posais mon panier sur une haie de la route, une haie faite exprès pour moi, toute basse, rase comme une table et que ses dernières feuilles couvraient d'une nappe rouge.

Les mains crispées à l'anse, le nez au vent, je humai longtemps ce parfum de niche chaude auquel se mêlaient toutes les senteurs du matin ensoleillé.

Un étrange bonheur m'envahissait. Je regardais loin devant moi, plus loin que le clos, plus loin que les pommiers, plus loin peut-être aussi que mon horizon d'enfant.

J'ai encore la sensation sur mes épaules de la bonne chaleur du soleil qui m'enveloppait, du frisson de vent, un peu âpre au fond, et qui sentait sa gelée de la nuit...

Je voyais des choses que je n'avais jamais vues : la couleur des feuilles aux bois roussis d'hiver, la forme de la route qui s'enfuyait là-bas, la splendeur du ciel marbré de bleu et la magnificence grave de ma campagne normande d'où venait le blé qui, devenu farine, avait fait si chaude et odorante la brioche d'Épiphanie.

J'avais douze ans...

Pourquoi croyez-vous qu'en y songeant je sois toujours ému et que, joignant les mains, je pense à ma grand-mère ?

C'est que, en lui apportant — intacte, car je n'y avais pas touché, la tentation s'en était allée toute seule — la galette au beurre, je me sentais plus heureux que les Rois que le poète a vus « chargés de nefes d'argent, de vermeil et d'émaux ».

J'apportais dans mes mains toute la poésie du monde !

J. Le Povremoyne. « Ma Grand-mère paysanne ».

Les Editions Provinces françaises.

PAQUES

L'hiver, enfin, s'est retiré ; la neige a quitté le village ; le long des ruisseaux, fleurissent les primevères.

Pâques consacre le retour du printemps. Fête de la résurrection du Christ, elle est aussi la fête de la résurrection de la lumière, de la chaleur et de la joie. Hier, nous étions plongés dans le sombre hiver ; nous voici au cœur du printemps triomphant.

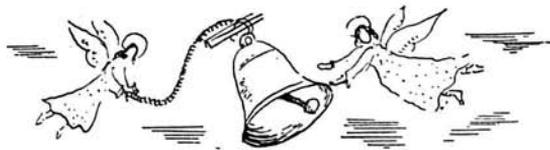
Pendant trois jours, les cloches se sont tues. On dit qu'elles étaient à Rome, en pèlerinage. Nous avons entendu l'aigre crécelle. Pendant trois jours, Jésus est resté couché dans la mort ; pendant trois nuits, la terre a paru morte sous la neige. Ce matin de Pâques, Jésus repoussa la pierre de son tombeau. Il paraît, radieux, dans sa victoire. Les cloches sonnent ; le soleil brille, clair, au milieu du firmament. Alleluïa !

Dépêchons-nous d'aller à l'église, ce matin de Pâques ; accueillons le Ressuscité dans un cœur bien pur et bien joyeux. Pâques sonne dans la vallée : Ecoutez les beaux carillons de Pâques !



LES CLOCHES DE PAQUES

*Les cloches de Pâques sonnent,
Oh ! le joyeux carillon !
La colline aux anémones,
La rivière sous le pont,
Les maisons et les personnes
Écoutent le carillon !*



*Les cloches de Pâques sonnent
Dans le ciel bleu de printemps ;
Aux rameaux, les fleurs bourgeonnent,
Et nos cœurs en font autant ;
Fini l'hiver monotone :
Saluons le beau printemps !*

*Les cloches de Pâques sonnent
D'allégresse et de bonheur.
La sève en secret bouillonne,
Le pardon est dans nos cœurs.
Les cloches de Pâques sonnent
D'allégresse et de bonheur.*

LES ROGATIONS

Ce matin, les villageois, deux à deux derrière le prêtre et les chantres, prient pour leurs récoltes.

Que cette maigre parcelle plantée de fèves et de pommes de terre donne aux hommes leur nourriture ;

Que la sécheresse implacable de juillet et d'août ne brûle ni nos champs ni nos prairies ;

Que le seigle croisse sur le coteau, qu'il devienne haut et robuste ;

Que l'épi s'alourdisse de bon grain, que la paille elle-même dont on fait de jolis chapeaux se dore à point ;

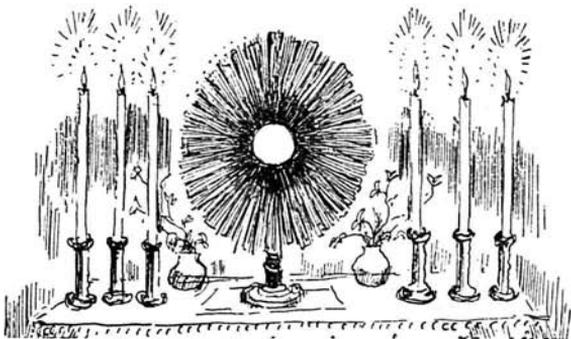
Que la prairie se couvre d'une abondante robe de fleurs et de tiges afin que nos troupeaux n'aient pas faim, l'hiver, et qu'ils nous donnent un bon lait moussieux ;

Que là-bas, sur le coteau qui s'abaisse jusqu'au Rhône, porté comme les champs de la montagne par de successives murailles, notre vigne prospère, qu'elle soit épargnée des maladies qui la guettent, que de nombreuses grappes mûrissent au soleil afin que les tonneaux soient pleins de bon vin pour les ouvriers ;

Que notre travail soit béni, nos efforts récompensés :

Voilà ce que nous demandons, Seigneur, en ce jour des Rogations, nous qui sommes les paysans, vos enfants fidèles.





LA FETE-DIEU

Aujourd'hui, Dieu se promène dans nos villages et dans nos villes, porté par la main de ses prêtres.

Il fait doux ; juin a mis sa belle robe de fleurs ; les scabieuses mauves, les esparcettes rouges, les renoncules émailées tapissent la prairie ; les pavots et les bluets mettent leurs taches joyeuses dans les champs.

Le matin, les cloches sonnent, comme un jour de Pâques. Nous allons à la messe ; les ruelles sont pavoisées ; des branches de mélèze piquées aux vieilles parois des maisons semblent les rajeunir.

Après la messe, le cortège sort de l'église et s'avance dans le village. En tête, marchent les porteurs des gonfanons, hommes et femmes sous l'étendard des confréries ; derrière eux, les chantres ; puis, sous le dais, voici Dieu dans la pleine lumière, Dieu qui rend visite à ses fidèles, soleil blanc dans le grand ostensor rayonnant.

Les autorités l'entourent, les soldats le suivent ; les cloches sonnent, le tambour bat, les fifres strident. Ce n'est pas trop de tout cet appareil et de toute cette musique pour accompagner Dieu en visite parmi les siens.

Derrière les soldats, la foule pieuse s'avance. Et l'on va de la sorte, d'un autel à l'autre, dans la joie et la lumière, la piété et le recueillement.



L'ASSOMPTION

A la mi-août, la Sainte Vierge monte au ciel dans le soleil triomphant de l'été.

Les fenaisons sont finies ; les moissons attendent au *racard* le fléau de l'hiver ; le temps n'est pas encore venu des récoltes de l'automne. Rien ne presse plus ; les raisins *tournent* mais avant un mois et demi ils ne seront pas mûrs. Nous avons donc le loisir de nous recueillir et d'accompagner en pensée la mère de Dieu sur le chemin glorieux du paradis.

Après la messe, la procession s'enroule autour de l'église ; les femmes et les jeunes filles ont mis leurs plus beaux tabliers, leurs rubans jaunes, bleus et rouges. Le soleil est au zénith ; demain, l'été commencera de décliner.

Après la messe, nous nous en allons vers l'alpage, en promenade ; nous cueillons les beaux edelweiss aux pétales de velours gris, l'arnica de vieil or, les asters et les dernières nivéoles. Là-haut, l'air est si pur qu'il ressemble aux pétales des petites gentianes.

Fête de la mi-été, fleurs de l'été sur l'alpage : bientôt, l'automne annoncera les vendanges ; bientôt, les noix tomberont dans le regain ; bientôt, la Toussaint portera le deuil des claires saisons envolées.

LA TOUSSAINT

Il fait gris ; des nuées traînent sur la terre ; des brouillards rôdent, montent, redescendent. La tristesse est sur le monde.

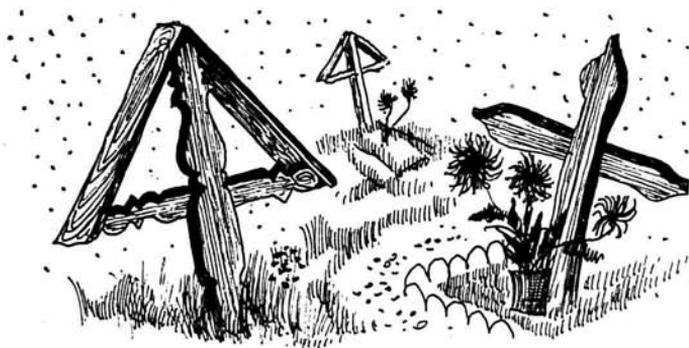
Pourtant, la Toussaint devrait être une fête joyeuse : elle rappelle le souvenir de ceux qui goûtent auprès de Dieu le bonheur du paradis. Nous n'arrivons pas à nous réjouir parce que nous pensons à nos morts et parce que nous pensons aussi à notre propre mort.

Si courte est la vie qu'elle nous échappera bientôt. Bientôt, Dieu nous rappellera ; notre corps sera séparé de notre âme ; il descendra dans la terre, il y redeviendra boue et poussière.

Notre âme se présentera devant Dieu pour être jugée.

Telles sont nos pensées, en ce jour de Toussaint. Dans la grisaille humide, il semble que la terre elle-même pleure le bel été perdu.

Après la messe, nous rentrons chez nous la tête basse. Dans l'après-midi, nous allons rendre visite à ceux qui dorment au cimetière.





L'AUTRE VILLAGE

Le cimetière tourne autour de l'église qu'il enveloppe d'une couronne de morts.

C'est un champ sur une muraille ; seulement, lui, c'est la mort qui le cultive.

Quand les hommes ont vécu longtemps sur la terre, qu'ils ont beaucoup travaillé, peiné, souffert sur la terre, ils descendent dans le village souterrain.

La cloche a sonné un coup, dans son haut clocher ; le fossoyeur a pris sa pelle et sa pioche ; il a creusé la fosse dans une allée ; dans cette étroite maison bien à la mesure d'un homme, on descend un cercueil ; ainsi s'achève la course visible d'une vie humaine. Tous nos ancêtres reposent là, les tout vieux à grandes barbes dont nous ne savons même plus les noms ; nos aïeux dont nous pouvons voir encore l'image jaunie dans la chambre familiale — et encore notre grand-père que nous avons peut-être connu.

L'autre village est beaucoup plus peuplé que le village de bois que nous habitons durant quelques années.

Un pays se compose de plus de morts que de vivants.

Recueillons-nous sur les tombes de ceux qui ne sont plus, devant les petites croix de bois nues. Ayons soin, aussi, de notre cimetière. Qu'il soit propre et fleuri ! Ceux qui ont tant travaillé, jadis, méritent bien que nous cultivions fidèlement leur souvenir.

NOEL

Le monde fait silence. La nuit précoce est montée de la rivière, par grandes bouffées de bise, bleue et noire, sous le ciel bouché. Des rafales de neige passent dans l'ombre. Nuit d'hiver. Mais celle-ci n'est pas comme les autres.

Voyez : de petites lumières se mettent en marche sur les chemins obstrués de neige. La nuit est encore silencieuse comme les autres nuits mais déjà les fidèles se hâtent vers l'église.

Dehors, le vent aiguise ses dents à l'angle des maisons. Voilà que le sonneur monte au clocher.

Et tout à coup, parce que le carillon sonne, on oublie la neige et le vent, le froid et les rafales. Les cloches sonnent, si douces dans la neige, comme lointaines et prévenantes ! Une étoile se pose sur une étable. Les cloches appellent tous les hommes à se rendre devant la crèche de Noël.

L'Enfant sourit dans la paille fraîche. L'église n'est que guirlandes de cierges et de feux. Des festons de flammes courent le long de l'autel. La Vierge et Joseph regardent l'Enfant.

Des anges montent et descendent, unissent la terre au ciel. La voûte s'entr'ouvre pour les laisser passer. Les flocons rusent dans le vent, comme des plumes d'ailes blanches. De la tribune, tombe le chant joyeux :

Il est né, le divin Enfant

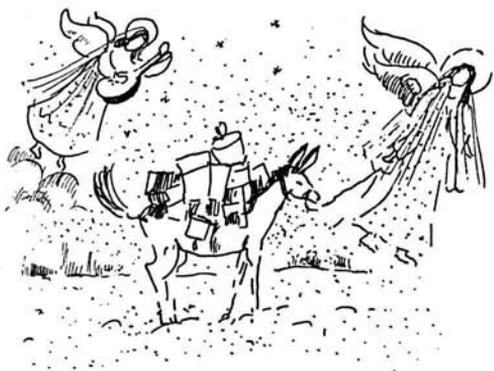
Sonnez clairs, résonnez musettes...

tandis que des bergers entrent dans l'étable en portant des agneaux sur les épaules.



NOEL

Au bout des faubourgs, là-bas,
Hors de ville est la chaumine
A tout le monde. Un bœuf las
Y dort — ou bien il rumine —
Entre là qui veut. Les fous,
Les rôdeurs, les riens qui vaille,
Les faiseurs de mauvais coups
Par terre ont usé la paille
Et laissé dedans leurs poux.
Le vent de la nuit déserte
Y pénètre tout transi.
La porte en est grande ouverte,
Les murs et le toit aussi.
Mais qui donc s'arrête ici,
Ce soir?... Une femme lasse,
Un vieux, un âne peureux...
Il ne reste pas de place
Sous les autres toits pour eux.



Pour loger à la froidure
Ils ne sont guère exigeants.
Ils n'ont pas belle figure,
Ils n'ont pas beaucoup d'argent ;
Ils n'ont pas grand-couverture.
Mais, ô ciel ! quelle aventure !
Voici qu'en ce pauvre lieu,
Ces pauvres gens sur la dure
A minuit ont couché Dieu.



Dieu, le Roi des Cieux, qui passe
Sa nuit sur la terre basse.

Marie Noël.

UN PETIT PAYSAN DEVIENT UN GRAND SAINT

... Il était une fois en France, dans la Province de Lyon, un petit paysan chrétien qui, dès son plus jeune âge, aima la solitude et le bon Dieu.

Comme ces Messieurs de Paris qui avaient fait la Révolution empêchaient les gens de prier, il allait avec ses parents entendre la messe au fond d'une grange.

Les prêtres se cachaient et quand on les prenait, on leur coupait la tête proprement.

C'est pourquoi Jean-Marie Vianney fit le rêve de devenir prêtre.

Mais s'il avait la prière, il n'avait pas la science. Il gardait les moutons, il labourait les champs. Il entra tard au séminaire et échoua à tous ses examens.

Les vocations se faisant rares, à la fin, on le prit quand même.

Il fut nommé à Ars et y resta jusqu'à sa mort.

Le dernier curé de France dans le dernier hameau de France.

Mais il y fut complètement curé, ce qui n'arrive qu'aux saints. Il le fut si complètement que le dernier hameau de France eut le premier curé de France et que la France tout entière fit le voyage pour le voir.

Or, il convertissait tous ceux qui venaient jusqu'à lui et s'il n'était pas mort, il aurait converti toute la France.

Il guérissait les âmes et les corps ; il lisait dans les cœurs comme dans un livre.

Et la Sainte Vierge lui rendait visite, et le démon le tirait par les pieds, mais ne parvenait pas à l'empêcher d'être un saint homme.

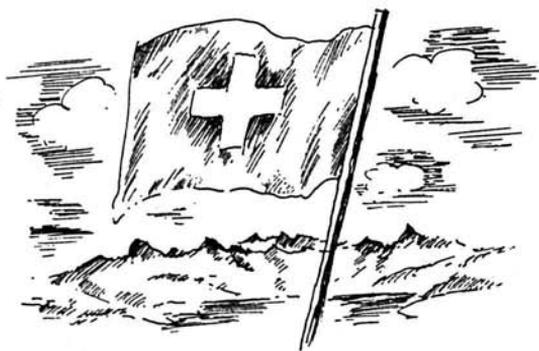
Il fut promu chanoine, chevalier de la Légion d'Honneur — puis bienheureux, puis saint.

Tant qu'il vécut, il ne comprit jamais pourquoi.

Et c'était la meilleure preuve qu'il avait mérité sa gloire.

Ghéon. « Le Curé d'Ars ».

LE CANTON



MA PATRIE

Ma patrie, c'est ma maison, d'abord, la maison où j'ai vu le jour ;

Ma patrie, c'est mon village, ses maisons, sa place, sa fontaine ;

Ma patrie, c'est ma petite commune, sa grande maison où se réunissent les hommes, de temps à autre, quand ils ont à décider des choses publiques ;

Ma patrie, ce sont les champs et les prairies qui entourent le village ;

La forêt bleue au-dessus de nous,

La rivière qui chante à nos pieds, descendant au Rhône, et, du Rhône, allant à la mer ;

Ma patrie, c'est le Valais.

La patrie, c'est aussi l'église et le cimetière, les vivants et les morts.

Quand je serai grand, je serai soldat afin de défendre ma patrie.

MON PAYS

*Chaque matin, à ma fenêtre,
Ouvrant les yeux sur mon pays,
Je rends hommage à notre maître
Qui me fit naître
Entre la grappe et les épis.*



*Le coteau, du Rhône, s'élève
Vers le village et le glacier ;
Sur la colline, un château rêve ;
La plaine en sève
Prépare le pain nourricier.*

*Plus haut que la plaine et la vigne,
La montagne au grand soleil luit ;
Du clocher bleu qui me fait signe,
Blanc comme un cygne,
Un angélus au ciel s'enfuit.*



1960
C. MENGE

Va, découvre ton pays



NOTRE DRAPEAU CANTONAL

Treize étoiles scintillent sur le fond rouge et blanc de notre drapeau ;

treize étoiles, les unes blanches, les autres rouges ; rouges sur fond blanc, blanches sur fond rouge ;

treize étoiles dont chacune représente l'un de nos districts.

Le district se compose de plusieurs communes ; il a son chef-lieu.

Jadis, nos districts s'appelaient *dizains*. Longtemps, ils furent au nombre de sept, formant une petite confédération d'états libres dans les montagnes.

Déjà, les étoiles brillaient sur les étendards, et quand nos aïeux mouraient sur les champs de bataille, leurs derniers regards caressaient cette image de ciel et de Noël.

Belles étoiles blanches, belles étoiles rouges, que notre cœur vous reste toujours fidèle !

LE VALAIS

Le Rhône a creusé son sillon entre les montagnes du Sud et les montagnes du Nord ; les Romains appelèrent ce pays : La Vallée, le Valais...

Notre canton possède une unité géographique remarquable. De la Furka au Léman, il se confond avec le bassin du Rhône.

Sur la vallée centrale qu'arrose le fleuve, débouchent les vallées latérales ; celles qui descendent de la chaîne bernoise sont courtes, étroites, parfois profondes ; celles qui entaillent la chaîne valaisanne s'enfoncent, au contraire, très loin vers le Sud. La plupart même se ramifient, derrière la gorge qui les sépare de la plaine ; et, jalouses, elles cachent, dans les replis, de beaux villages de pierre et de bois.

Tel est notre pays : Un fond plat où coule le Rhône ; puis, de part et d'autre du fleuve, un coteau ; des vallées enfin qui s'élèvent jusqu'aux cimes.

Le Valais : Une barque dont les rameurs plongent dans les montagnes leurs rames immobiles.



LE RHONE

Il naît du glacier, il jaillit du pressoir de la montagne comme le jus du raisin, à l'époque des vendanges.

Seulement, ici, les vendanges durent toute l'année, depuis des siècles et des millénaires.

Il jaillit du glacier, là-haut, à la Furka ; il n'est d'abord qu'un torrent parmi tant d'autres torrents qui prennent leur course vers la mer.

Mais lui est le torrent-Roi.

Il chante dans la vallée de Conches ; il bondit, roule, tombe et chante parce qu'il est heureux, comme un jeune taureau, d'être en liberté.

Il atteint la plaine. Sous les belles coupes de Brigue, il s'apaise et prend conscience de sa dignité de fleuve.

De droite et de gauche, les torrents et les rivières lui apportent leur tribut. Il les emporte, il grossit, il s'enfle, se gonfle. De la Viège presque aussi volumineuse que lui, il ne fait qu'une gorgée...

Il descend, berçant dans ses flots l'image des bourgs et des villes. Notre-Dame de Valère le bénit, du haut de son rocher.

Ainsi s'échappe-t-il enfin de ce pays de montagnes. Après Saint-Maurice, il s'étale et rit, puis, taureau fatigué, se couche. Longtemps, il va dormir dans la belle étable du Léman.

Mais au loin, la mer bleue l'appelle. Il se lève, reprend sa course, mugit. Personne ne pourra plus l'arrêter. Le voici qui trempe ses sabots jaunes dans l'eau transparente de la Méditerranée.



NOTRE RHONE

*Notre Rhône est comme un petit taureau
Attaché par le cou au glacier.
Mais il a tant dansé et tiré sur sa corde
Qu'il a réussi à la rompre.*

*Alors, il court, il court dans la vallée,
Du matin au soir et du soir au matin,
Il court depuis toujours,
Du glacier pour atteindre la mer.*

*Il souffle du brouillard par ses naseaux,
Il mugit quand il voit une petite rivière,
Il court vers elle et la pousse dans son lit
A grands coups de cornes.*

*Et il continue son chemin,
Le jeune taureau bondissant ;
Il court, il mugit, le jour et la nuit
Jusqu'au lac où il se repose.*



LA BERGÈRE

*Elle a un fouet et des mitaines,
elle a un gros fichu de laine,
un bonnet rouge sur la tête,
et ses joues sont sous le bonnet
encore plus rouges qu'il n'est.*

*Des petits garçons, qui gardent les vaches
dans le pré voisin, sont venus vers elle ;
on ne voit pas leurs mains qu'ils cachent
dans les poches
de leurs culottes
(des culottes en grosse milaine) ;
ils lui disent : « Est-ce qu'on fait un feu ? »*

*Elle ne répond rien, ils s'étonnent ;
ils lui disent : « Puisque tu as des pommes... »
On ne sait pas si elle veut.*

*« Nous on te donne des allumettes,
les allumettes et puis le bois.
Ça vaut bien ça... Tu ne veux pas ? »*

*Elle veut bien, c'est qu'il fait froid.
Elle leur a donné des pommes,
ils ont été chercher le bois.*

*Et il fait froid et c'est l'automne,
et ils l'ont mise au milieu d'eux,
et, eux, ils se serrent contre elle,
tout en tendant leurs mains au feu.*

C.-F. Ramuz.

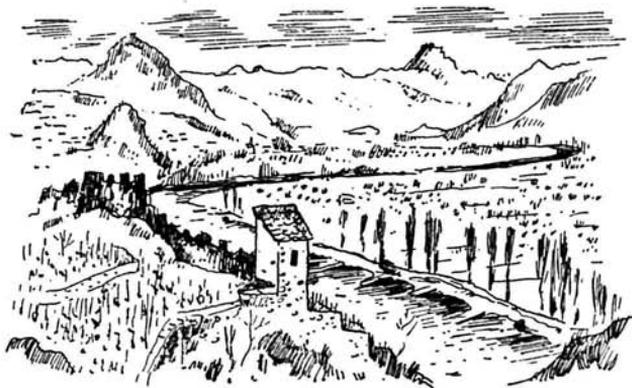
LA PLAINE

La plaine est formée des alluvions grasses du Rhône. Pendant des millions et des millions d'années, les eaux ont érodé les montagnes, entraînant avec elles la terre, les pierres et le sable. La plaine reçoit ainsi ce que les rivières et le fleuve lui apportent sans relâche.

Pendant des millions d'années, le fleuve erra librement dans la plaine. Entre les cônes d'alluvions des rivières, la plaine n'était que marécages coupés d'îles. Elle était malsaine et quasi improductive.

Il y a bientôt un siècle, les riverains du Rhône décidèrent de gagner à la culture les vastes étendues de marais qui n'attendaient que l'endiguement du fleuve pour offrir aux hommes leurs produits.

Pendant trois quarts de siècle, on construisit des digues ; le fleuve, enfermé dans son lit, n'inonde plus la plaine et la plaine valaisanne est devenue l'un des plus beaux vergers du monde.





LE COTEAU

Au-dessus de la plaine, sur la rive droite du Rhône, le coteau, de Fully à Loèche, est planté de vignes.

C'est une région très sèche, caillouteuse, peu propice à la culture. De hautes murailles brisent la pente trop rapide. Seuls, les ceps, qui ont des racines très profondes, peuvent tirer de ce sol leur nourriture.

C'est ainsi que la vigne est devenue l'une des principales ressources de notre pays.

Mais que d'efforts doit s'imposer le vigneron ! De mars à octobre, il pioche, taille, ébourgeonne, désherbe, attache, sulfate, arrose, sulfate de nouveau, désherbe de nouveau, pioche une fois encore et de nouveau arrose et sulfate. La vigne est exigeante et réclame sans cesse la présence de son maître.

Vers la fin de septembre, au début d'octobre, sonne enfin l'heure joyeuse des vendanges.

Le Valais produit les meilleurs vins de Suisse.

Sur la rive gauche, le coteau se prête mal à la culture de la vigne parce que son exposition au soleil est moins favorable.

Les fruits, en revanche, s'y sentent à l'aise. La région de Charrat, de Saxon, de Riddes, en particulier, produit de merveilleux abricots.

La réputation des produits de la terre valaisanne est grande. Nous pouvons encore l'améliorer en ne vendant que des fruits de première qualité.

LES VALLEES

Les vallées, vues de la plaine, celle de la rive gauche en particulier, paraissent inhospitalières.

Une gorge, presque toujours, en barre l'entrée. On se demande comment on peut y pénétrer.

Mais, bientôt, on voit un lacet de route qui monte, se glisse, revient sur lui-même après avoir décrit un audacieux tournant. Et brusquement, il s'enfonce dans la montagne.

Les pins, un moment, l'accompagnent. Puis les sapins et les mélèzes descendent à la rencontre du voyageur. La route se coule toujours entre des précipices.

Brusquement, la colline tourne : d'ici, la vallée ouverte se découvre.

Les montagnards ont tourné et retourné ce sol ; ils ont gagné sur le ravin des parcelles de champs où ils cultivent, sur des murailles, le seigle, la pomme de terre, les légumes.

Au-dessus des champs, superposés comme les marches d'un escalier, se trouve le village de pierre et de bois.

Au-dessus du village, il y a de jolies prairies en pente, séparées les unes des autres par des *bisses*.

Puis, la robe bleue de la forêt recouvre la terre jusqu'aux alpages qui confinent aux glaciers et aux cimes.

Les hommes vivent ici une existence difficile mais belle parce qu'ils demeurent encore à peu près libres de la plupart des contraintes qui pèsent sur les citadins.





LES GLACIERS ET LES CIMES

Jadis, l'homme avait peur de la montagne, de cette région haute qu'habitaient seuls les animaux sauvages.

Ils la croyaient peuplée de créatures mystérieuses, jalouses de l'inviolabilité de leur royaume.

Mille légendes nous rappellent la présence, au-dessus des alpages, de dragons, de ouivres, de géants, de rois barbares, de revenants, d'âmes en peine qu'il fallait bien se garder d'irriter.

Peu à peu, les chasseurs ont forcé le secret des solitudes. Puis sont venus les alpinistes.

Aujourd'hui, tous les glaciers ont été parcourus en tous sens ; les arêtes, les cimes les plus escarpées, les plus difficiles d'accès ont été vaincues par d'audacieux grimpeurs.

Beaucoup ont payé de leur vie la conquête de la montagne. Leur mort n'aura pas été vaine puisqu'elle aura ouvert à d'autres hommes le chemin d'une héroïque aventure.

Les alpinistes nous donnent souvent un bel exemple de courage.

Les villes altèrent de plus en plus le cours naturel de la vie humaine ; aussi, les hommes éprouvent-ils de plus en plus la nécessité de se retrouver dans la nature intacte et primitive.

Le développement de notre tourisme n'a pas de cause plus profonde.

Notre devoir est de défendre l'intégrité de notre nature contre les multiples menaces qui pèsent sur elle.

DE QUELQUES MOYENS DE DÉFENDRE SON PAYS

Les soldats défendent le pays à la frontière contre tout agresseur qui manifesterait l'intention d'entrer chez nous.

Il est beau d'être soldat quand on ne menace la paix de personne, que l'on se prépare seulement à défendre son pays.

Cependant, notre pays, il nous faut le défendre contre d'autres agresseurs que les agresseurs armés.

Tout ce qui porte atteinte à la beauté, à la tranquillité de notre pays, à son honnêteté, à sa simplicité, à son silence, fait du tort à la patrie.

Un panneau d'affichage peut masquer le plus beau des paysages.

Une maison laide, aux formes étrangères, peut rompre l'harmonie d'un village.

Une usine bruyante peut tuer le silence d'une vallée.

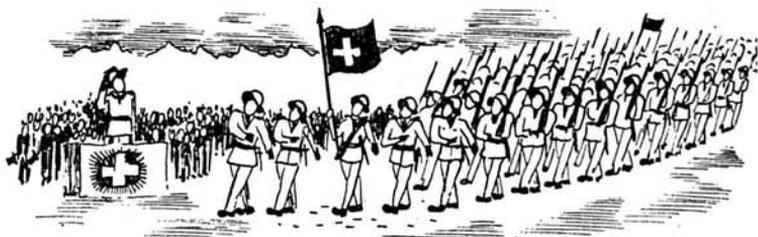
Un commerçant malhonnête suffit parfois à nuire à la bonne réputation de tout un pays.

L'abandon de nos costumes, de nos patois, de nos traditions nuit à notre renom de simplicité, d'originalité qui nous vaut la sympathie de tant de voyageurs.

Arracher les fleurs, détruire les arbres c'est aussi nuire à son pays.

Accepter de vivre dans des maisons sales c'est encore nuire à son pays.

Détruire les trésors du passé c'est encore et toujours nuire à son pays.



LE BARRAGE

Un jour, des ingénieurs sont montés dans la montagne. Ils ont mesuré le débit de la rivière, étudié la composition des roches, toisé, évalué, calculé. Puis ils sont repartis.

Presque aussitôt après, nous avons vu paraître les entrepreneurs. Ils ont construit une route, un téléphérique, une ligne électrique.

Déjà, les ouvriers éventraient la montagne. De puissantes machines arrachaient la terre ; la dynamite faisait sauter les rocs ; des tunnels s'ouvraient dans la montagne.

Enfin, les bétonneuses se sont mises au travail. D'un jour à l'autre, nous avons pu voir naître le barrage.

Déjà, derrière le barrage l'eau s'accumulait.

Déjà, dans la conduite souterraine, l'eau tombait sur des turbines ; en tournant, les dynamos engendraient de l'électricité.

Déjà, cette force invisible faisait marcher les locomotives, les machines dans les usines et les fabriques ; déjà, elle éclairait les villes et les maisons.

Le barrage continuait de monter vers le ciel au milieu d'une fourmilière d'ouvriers.

Maintenant, il est fini : Il y a, au fond de notre vallée, ce grand œil ouvert sur le ciel.

Les nuages s'y mirent au passage ; l'image des montagnes s'y renverse.

Le lac est beau derrière son mur infranchissable.

Parfois, le génie des hommes complète la beauté de la nature.





MATHIEU SCHINER

L'âme du Valais s'incarne dans Mathieu Schiner.

Il ne fut d'abord qu'un petit chevrier de village, le fils d'un paysan de Mühlebach, l'enfant pauvre d'une famille nombreuse.

Il apprit à lire et à écrire chez son oncle, le curé d'Ernen. Tôt, il comprit que pour faire de grandes choses, dans le monde, il devait s'instruire. Il étudia dans les écoles de Suisse et d'Italie.

Ordonné prêtre, il revint dans son pays, fut vicaire d'Ernen où ses sermons, son intelligence attirèrent sur lui l'attention de son évêque et d'un riche seigneur : Georges Supersaxo.

Bientôt, Mathieu Schiner devint Evêque de Sion. Il s'adonna à sa tâche avec un zèle dévorant, construisant des églises, visitant les paroisses, dirigeant le pays d'une main de fer.

Le Pape étant menacé par les armées françaises : Schiner se fit chef de guerre pour défendre la papauté.

Ses premières victoires lui valurent de devenir évêque de Novare et légat pontifical. Tous les fils de la politique européenne, en ce premier quart du XVI^e siècle, il les tient dans ses mains.

Vaincu à Marignan, il ne perdit pas courage ; on le trouve à la cour du roi d'Angleterre, à la cour de l'empereur d'Allemagne, à la Diète helvétique. Son but : Restaurer l'unité de l'Europe sous la tutelle du pape et de l'empereur.

Elu cardinal, il vécut les dernières années de son existence à Rome, faillit devenir pape et fut emporté par la peste en 1522. Il fut enseveli dans la Ville éternelle.

L'âme du Valaisan s'incarne dans Schiner. Le pauvre berger de Mühlebach possédait une volonté que rien ne pouvait fléchir ; il avait en lui la rudesse de ses montagnes, le courage de ces paysans qu'aucune épreuve ne décourage.

Homme de foi profonde, il lutta sa vie entière pour son Dieu et son Eglise.

Violent comme ceux de sa race, batailleur, il ne craignit pas la guerre et cet homme d'Eglise fut un chef lucide sur les champs de bataille ; intelligent, dur pour lui-même et pour les autres, il ne recula devant rien pour arriver à ses fins ; avide de gloire, besogneux d'argent comme les hommes d'un pays pauvre, il acquit gloire et fortune grâce à sa ténacité, à son travail, à son intelligence.

Orgueilleux, inflexible, rude mais vif, intelligent, courageux, il eut tous les défauts et toutes les qualités des Valaisans.



LA CITE

*Petite ville au pied du mont,
Entre le fleuve et la colline,
Que notre destin s'enracine
Dans ton roc et dans ton limon !*

*Tes vieux châteaux hissent au ciel
Leurs silhouettes de légendes ;
Les clochers tendent leurs guirlandes
Depuis le temps originel.*



*Cité de gloire au long passé
De sang, de courage et de larmes :
Mais le présent mêle ses charmes
Aux charmes des temps dispersés.*

*Le rossignol, dans tes jardins,
Chante l'amour aux heures lentes
Et les cigales irritantes,
Les jours d'été, sont au lutrin.*

*Les amandiers tissent leurs fleurs
Sur la colline aux anémones ;
Les pressoirs emplissent l'automne
De vins joyeux et de splendeur.*

VALAIS, PAYS DE CONTRASTES

Tel est mon pays, ce Valais de pierre et de glace, mais aussi de vergers, de vignes et de fraiseraies...

Pays pauvre et riche ; pauvre en sa montagne rocheuse ; riche des alluvions de son fleuve.

Pays brûlant l'été, pays de chaleurs méditerranéennes, pays de sécheresse ; mais pays aux longs hivers neigeux où les eaux, parfois, se fâchent et inondent leurs rivages.

Pays de plaine, pays de montagne ; pays de l'amandier et pays de l'arolle ; pays du bon vin et pays du fromage à raclette...

Valais, pays des contrastes, mon pays !





VALAIS, MON AMOUR

*C'est un pays que symbolisent
Treize étoiles d'argent ;
Peuplé de claires églises
Sous les sommets blancs.*

*Les hommes aux visages rudes
Tirent leurs aliments
D'un sol pierreux que dénudent
Le soleil et le vent.*

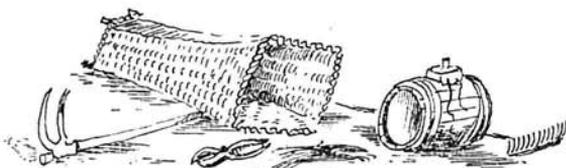
*Quand le fœhn noir presse vendange
Aux pressoirs des glaciers
Le Rhône enfle sa louange
Sous les abricotiers.*

*Plus haut que la plaine féconde,
Assise au mur, la vigne,
Fidèle à sa consigne
Couve la grappe blonde.*



Le monde du petit paysan

LES SAISONS ET LES TRAVAUX



LE REVEIL DE LA TERRE

La terre a dormi tout l'hiver sous sa couverture de laine blanche.

Blanche, la terre ; blancs, les toits de nos maisons ; blanches, la forêt et les montagnes : le pays tout entier semblait dormir sous une couverture de laine blanche...

Mais, un soir, le fœhn s'est levé. Rude, violent, il a roulé sur le col ; du col, il est descendu en rafales dans la vallée ; il a atteint la plaine, courbant les arbres, sifflant, hurlant, se réchauffant de sa propre colère ; et quand il est arrivé dans la plaine, la neige s'est mise à fondre.

La neige s'est mise à fondre ; nous avons vu la terre reparaître autour des ceps du coteau, la terre noire ou bouillonnent les sèves.

La vigne a paru se couvrir de roses noires...

Puis, il n'y a plus eu de neige du tout, sur le coteau, plus que cette grasse terre noire offerte aux travaux des hommes. Alors, ceux des villages sont descendus vers leurs vignes ; ils ont cueilli les premières fleurs d'amandiers.

LES AMANDIERS EN FLEURS

Sur les coteaux de la rive droite, en bordure des chemins et des vignes, dès le début de mars, fleurissent les amandiers.

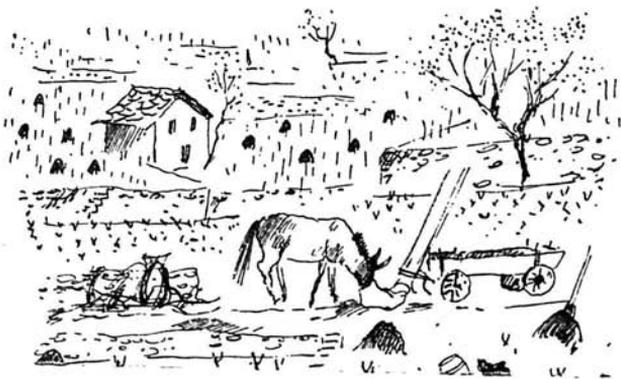
La plaine, encore, paraît morte ; la neige, sur le versant nord des montagnes, descend encore jusqu'au Rhône. Au-dessus de la ville, de gros bourgeons n'attendent plus qu'un signe pour déplier leurs pétales.

Les branches aiment à s'abriter le long d'une muraille ; les rayons y sont plus tièdes ; voici, dans le secret du matin, la première fleur.

Les pétales sont frais et doux, blancs et roses autour d'un cœur rose. Comme on les sait fragiles dans la tiédeur printanière ! Pourvu que la nuit ne les détruise pas, dont la fraîcheur tourne encore au gel !

Le printemps nous offre cette première image de sa joyeuse abondance. Bientôt, les pétales neigeront comme des flocons de Noël ; le chemin sera blanc sous nos pas. Alors, paraîtront les premières feuilles.

Aujourd'hui, les amandiers en fleurs sont vivants comme des ruches. Les abeilles, ivres de bonheur retrouvé, plongent, en bourdonnant, leurs têtes dans les pistils puis s'en vont, titubantes. Le printemps leur appartient.



LE GRILLON ET LE PAPILLON

*Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.*

*L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.*

*« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame Nature*

Pour lui fit tout, et pour moi rien.

*Je n'ai point de talents, encore moins de figure.
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas. »*

Comme il parlait, dans la prairie

Arrive une troupe d'enfants.

Aussitôt les voilà courant

Après ce papillon, dont ils ont tous envie.

Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper ;

L'insecte vainement cherche à leur échapper.

Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;

Un troisième survient et le prend par la tête.

Il ne fallait pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.

« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;

Il en coûte trop cher pour briller dans le monde ;

Combien je vais aimer ma retraite profonde !

Pour vivre heureux, vivons caché. »

Florian.



LES VIGNERONS

Les vigneronns s'impatientsient.

Ils avaient bien défoncé quelques parcelles, durant l'hiver, mais en se soufflant dans les mains. Aujourd'hui, ils reprennent la pioche et la pelle ; la joie du bon travail leur est rendue.

Ils entrent dans la vigne ; la terre molle se marque de l'empreinte de leurs pas ; elle semble les reconnaître, elle les accueille, elle leur dit : « Dépêchez-vous !... »

Il faut porter le fumier, du chemin où l'amena le camion, à la parcelle, l'étendre, puis couper les sarments, les lier en fagots, les éloigner de la vigne, aérer cette terre si longtemps contrainte par l'hiver, piocher toute la journée, piocher sans relâche jusqu'à l'heure de midi.

Quand sonne l'angélus du milieu du jour, la mère arrive ; elle apporte le repas ; ils s'asseyent en rond autour d'un feu que le vent incline en vous chassant de la fumée dans les yeux.

Le soleil joue avec les nuages ; il paraît, disparaît, revient ; il fait tiède, tout à coup, puis le vent chasse devant lui une pincée de froid. Une épaisse nuée lâche quelques gouttes de pluie ; mais voici la lumière ; le coteau se dore ; les ouvriers enlèvent leur veste.

Temps des caprices, premier printemps de la vigne ; là-haut, les villages de la montagne sont encore ensevelis dans la neige.





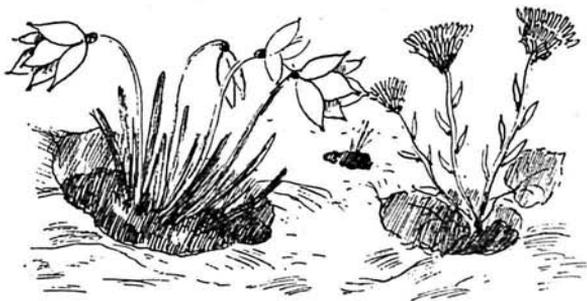
SOIR AU VILLAGE

*J'aime ce silence au-dessus des toits,
j'aime la fontaine et son bruit de voix.
Elle parle à la nuit qui l'écoute
et la voix s'en va le long de la route.*

*Il y a un bruit sous les buissons,
c'est la hérissonne et le hérisson
qui sortent
et remuent avec leur museau pointu
dans les feuilles mortes.*

*Il fait sommeil, le vent s'est tu.
Et la douce lune se penche
comme un visage entre les branches.*

C.-F. Ramuz.



LE PREMIER PRINTEMPS AU VILLAGE

Au village, là-haut, rien, encore, n'a profondément tressailli. Aux toits, pendent de longues chandelles de cristal. Vers midi, dans le jeune soleil, la stillation commence. Les gouttes creusent de petits cratères noirs dans la neige. Les villageois, impatients, vont jeter des cendres sur les champs pour hâter le départ de l'hiver.

Les nuits demeurent très fraîches. Le gel craquant, chaque matin, recouvre la terre. Long, long hiver, sur nos montagnes ! Il n'y aura bientôt plus de foin dans la grange et pas une tige encore n'a pu reverdir.

Il faut attendre le mois d'avril. Alors, quand même, un trou se fait dans la couverture de laine blanche. On voit paraître la bonne terre reposée. Un trou, deux trous : ils vont à la rencontre l'un de l'autre et bientôt, la prairie se découvre tout entière.

De merveilleuses petites fleurs naissent, en bordure de la neige, les crocus, les perce-neige, les tussillages, le long des ruisseaux. Cette fois, le printemps nous appartient, à nous aussi. On ne pourra pas nous le reprendre.



LE PECHER EN FLEURS

A peine le vent arrache-t-il les pétales des amandiers que le pêcher fleurit.

De tout l'hiver, on n'avait pas pris garde à son existence : nu, frileux, collé à la muraille, il tenait si peu de place dans le monde qu'on ne le voyait pas.

Tout à coup, il allume une ronde flamme rose au milieu des vignes et nous n'avons plus d'yeux que pour lui.

Où prend-il tant de force et tant de lumière, cet arbuste délicat ? Il brille comme un feu doux, dans la vigne noire et grise. D'en bas, on découvre cette tache rose, presque irréelle, en bordure des talus.

Pêcher en fleurs ! On ne voit plus que lui, plus que cette poussière rose suspendue, ces taches de bonheur. L'arbuste n'a plus de dessin précis. C'est une note de l'air, une nuance du ciel dans le vent aigret de mars. La couleur hésite entre le rose et le vermillon. Elle semble flotter dans l'espace, sous les longues bandes de pierres grises que sont les murailles.

L'été, nous irons cueillir les pêches de vigne, douces, chaudes, veloutées.

LES TRAVAUX DU PRINTEMPS

Le vent arrache aux abricotiers des poignées de fruits chétifs ! Il y a toujours un peu de vent, dans la plaine. Le matin, il accompagne le fleuve ; dès midi, il remonte du lac vers la fournaise de la vallée. Car il fait chaud, déjà. A peine, chez nous, crie-t-on au printemps que voici des chaleurs estivales.

Les paysans ne connaissent plus un instant de répit ! Quels efforts exige cette terre pour produire des corbeilles de fruits ! Ils se lèvent à l'aube, gagnent la parcelle plantée d'asperges, la fraiseraie, le verger ; le vigneron monte à sa vigne. Gratter le sol, tailler, piocher, désherber, sulfater, sulfater les arbres, planter, repiquer, bêcher, fumer... Les femmes, les enfants même sont au travail, pliés en deux sur la terre, lui arrachant de force ce dont nous avons besoin.

Le dos leur fait mal : Courage ! Il faut. Demain, il serait trop tard. La plaine, au soleil, grouille d'hommes, aux torses nus, cuivrés, presque noirs, de jeunes filles en salopette. Les pompes battent le rythme du travail. Les tracteurs, les camions, les jeeps roulent sur les routes et les chemins. Il faut se dépêcher.

Bientôt, les fraises rougiront ; les cageots clairs luiront dans la fraiseraie ; on les verra dans toutes les villes, sur les bancs de tous les marchés. Les belles fraises du Valais feront la joie des enfants de la Suisse entière.

Mais pour qu'elles soient belles, pour qu'elles soient bonnes, nous devons nous dépêcher !



MAINTENANT LA PLAINE...

Maintenant, la plaine est éveillée. Après le passage du premier foehn, elle avait replié le bras sous la tête et s'était rendormie. Le coteau se couvrait de fleurs délicates qu'elle dormait encore. Tout à coup, elle s'est éveillée. Déjà ! a-t-elle semblé dire, en regardant les pêcheurs en fleurs. Il est temps.

Rejetant les derniers lambeaux de ses couvertures, elle s'est dépêchée. Les peupliers, le long du Rhône, sont tout à coup devenus blonds, au haut de leurs flèches flexibles. Ils verdiron demain. La forêt des abricotiers s'anime. Dépêchez-vous, dépêchez-vous, crient les pêcheurs. C'est si bon d'être en fleurs ! Des milliers de radicules quêtent dans le sol les sèves douces. Des milliers de rameaux boivent du soleil dans l'espace. La vie monte, de cellule en cellule. A l'extrême pointe de l'arbre, se pose la couronne de la première fleur.

Maintenant, c'est comme si un voile rosé était tendu sur la plaine. Il a neigé peut-être des pétales, cette nuit. Pourvu que le gel ne vienne pas tout anéantir !

Les hommes placent les chaufferettes sous les arbres. Ils lutteront de toutes leurs forces, au besoin, contre le froid des nuits d'avril.

Ils consultent tout le temps le thermomètre. Les jours passent. Les pommiers fleurissent et déjà, grattant le terre de limon, le doigt découvre la baguette blanche d'une asperge.



LA VALLEE EN FLEURS

Déjà fondent les flocons sur les abricotiers de la plaine ; les cerisiers font une poussée de fièvre. Ils se sont oubliés, sans doute ! Ne doivent-ils pas, les premiers, sur la table des hommes, apporter des fruits mûrs ? Où prendront-ils le temps de les mûrir ?

Vite, ils s'habillent de mousseline, comme les communiants de Pâques. Comme ils sont purs ; comme ils sont blancs ! Un rien les froisse ; ils attendent, ils s'impatientent, ils comptent les jours. A fin mai, comme les enfants, ils se mettront en guise de boucles d'oreilles, de belles cerises rouges.

Mais la plaine tout entière n'est plus qu'un verger fleuri.

Montons sur la colline ; asseyons-nous sur un mur du co-teau. La lumière tombe en nappes égales ; elle coule sur les pentes où se prolonge l'hiver, tombe sur la plaine. La neige proche donne plus de grâce à la présence des fleurs. Là-haut, la nuit coud encore des dentelles de glace à la frange des torrents. Nous ne voyons plus, dans la plaine, que des fleurs.

Des fleurs, des fleurs, à perte de vue, le long du Rhône, des fleurs blanches, des fleurs roses, des fleurs roses et blanches. Entre les pommiers ronds, s'élèvent les vagues courtes des poiriers. Un prunier n'est plus qu'une torche de givre ; la plaine entière n'est plus que neige, givre, mousseline, écume. De vague en vague, de creux en bosse, le regard flotte sur une mer de fleurs.



HOMMAGE A CEUX QUI ONT ASSAINI LA PLAINE

Autrefois, le Rhône vagabondait librement dans la plaine. Il y maintenait d'immenses marécages. Les roseaux frissonnaient seuls au-dessus des flaques où pullulaient des nuées de moustiques.

Les fièvres paludéennes sévissaient dans les villages.

Ça et là, sur des îlots protégés, s'élevaient des touffes d'aulnes et de bouleaux. Quelques pinèdes s'allongeaient sur un cône d'alluvions. La route évitait la plaine, suivant le bas du coteau. La plaine était à peu près improductive.

Il devait être un peu fou celui qui, le premier, osa disputer au Rhône les marécages de la plaine. Mais enfin, il osa. Alors, commença la longue bataille. Il fallut emprisonner le fleuve, lui tracer un chemin entre des digues. Pendant un demi-siècle, les hommes, retroussant leurs manches et leur pantalon, descendirent dans les boues du Rhône, creusèrent, entassèrent pierre sur pierre, élevèrent des murs, sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, exhaussant les berges, commandant aux eaux d'être sages.

Les eaux riaient, laissaient faire. Sans doute, pensaient-elles : — Nous verrons bien ! Quand ils auront fini, nous démolirons leurs jouets en moins de temps qu'il n'en faut pour charger une brouette. Dépêchez-vous, pauvres insectes prétentieux !

Un jour, ce fut fini. Le Rhône coula dans son lit endigué. Il souffla, gronda, se fâcha, cogna, enfla ses bouillons en tumulte : La digue ne céda pas. Le Rhône était prisonnier.

Alors, on se mit à défricher la plaine. Il fallut raser les taillis, tourner, retourner ce sol trop lourd, l'aérer, le rendre meuble. Des années et des années encore à l'arroser de sueurs, à le pétrir comme une pâte. Années de peines, années de doute, années de craintes. Il suffirait que le Rhône de nouveau, commande, pour que ce long effort des hommes soit anéanti.

Aujourd'hui, une forêt féconde balance au-dessus des herbages sa chevelure au vent.



LES EFFEUILLAISONS

Déjà, voyez la vigne : Les sarments s'enchevêtrent comme les broussailles d'un taillis. Ils poussent, de tous les côtés à la fois, leurs vrilles blondes, leurs feuilles découpées comme des péninsules. Les grappes dessinent leurs grains plats... Il est temps de mettre de l'ordre dans cet emmêlement touffu...

Les effeuilleuses descendent par bandes des villages. Beaucoup d'entre elles sont encore des enfants à peine échappées de l'école. Elles sont toutes menues, dans la forêt désordonnée de la vigne. A peine voit-on paraître la tache claire de leur foulard.

Mais leurs mains ont appris les gestes essentiels ; prestes, elles dépouillent le sarment de ses entrejets puis nouent la touffe, à l'aide d'un fil de raphia, autour du cep. Les effeuillaisons n'ont pas d'autre mystère.

Quand sonne l'angélus de midi, on voit les filles se redresser sur la muraille. Elles sont vêtues de leurs fourreaux bleus, rouges, jaunes ; les foulards sont rouges ou blancs, noués sur la nuque ou sous le menton. Elles vont prendre leur sac, suspendu à la branche du pêcher. Elles mangent en silence dans l'ombre mince de l'arbre.

Que les journées sont longues dans l'implacable chaleur ! De nouveau toutes petites entre les ceps, pliées en deux pour désherber, puis, de nouveau, debout, elles se hâtent. Bientôt viendra la Fête-Dieu. Avec l'argent qu'elles auront gagné, elles pourront s'acheter de jolis souliers neufs.

JOURNÉES

Notre horloge, maintenant, c'est le cadran du ciel ; nous nous levons à l'aube et, quand la nuit tombe, nous sommes si fatigués que nous allons dormir.

L'aube est humaine et douce ; il fait bon travailler aux premières heures de la journée ; on voit dans la fraiserie de petites formes rondes ; la cueillette a déjà commencé.

Dans la vigne, le moment est venu des grands sulfatages. Les effeuilleuses sont reparties et déjà les grappes, maintenant nouées, tendent la peau de leurs graines. Le vigneron, plus que jamais, doit être attentif.

On voit s'iriser dans le soleil levant des nuages de liquides bleus qui flottent autour des ceps. L'homme pompe, pesant sur la poignée, tenant la lance de l'autre main. Il porte un large chapeau de paille. Il est bleu lui-même comme cette marchandise qu'il délaie dans le bassin. Il pompe. Il est lui-même semblable à une machine, apparemment insensible à la chaleur, à la fatigue, à la soif, à la longueur de la journée.

La journée s'avance : Elle n'épargne plus personne. On se plaindrait du soleil si l'on ne savait pas que rien ne nous est plus nécessaire que ses dons. Déjà, les abricots s'alourdissent au bout des branches ployées : *Encore, encore*, demandent-ils, au lieu de gémir. Encore, pour qu'ils deviennent beaux dans l'éclat de leurs couleurs. Encore, pour que mûrisse la grappe du coteau ; encore, pour que mollisse la chair des pommes ! Jamais nous n'aurons trop de cette bonne chaleur indispensable. C'est elle, la mère des fruits et des nourritures ; elle les enfante à la maturité.

A midi, la plaine un instant déserte dort sous le poids du jour. Le soleil est immobile à l'extrême pointe du peuplier. L'ombre de l'arbre est si courte qu'elle abrite à peine le sommeil du paysan.



L'ÉTÉ

Nul ne l'entendit venir. Il s'est trouvé là tout à coup, au milieu des arbres, au milieu des ceps, dans le silence d'un monde surpris.

A peine avons-nous un printemps. Nous ne connaissons pas la douce chaleur mesurée. Notre pays est un pays excessif et nous allons sans transition des menaces du gel à la chaleur intense.

Dans la plaine, mai brûle quand la montagne demeure enveloppée de neige. Le calendrier ment.

On monte et chaque pas vous fait reculer dans le temps tandis qu'il vous porte en avant dans l'espace...

Dans la plaine, dès la mi-mai, nous nous trouvons en plein été.

L'été, maintenant, a gagné la montagne. Il est monté par vagues lourdes, chauffant les pierres, au passage, aiguisant la lame du chiendent, le long des talus, peignant en jaune les seigles, sur les parcelles.

L'été chauffe sa forge. L'air brasille et tremble ; les chemins sont recouverts d'une épaisse poussière et quand le car passe sur la route, il soulève comme un tourbillon de fumée.

L'absinthe argentée sent très fort. Le bisse chante jour et nuit. Le ciel est si bleu qu'il ressemble à une immense gentiane.

CHALEUR

Tant de rigueur accable la plaine que tous ceux qui le peuvent reprennent le vieux chemin de la montagne.

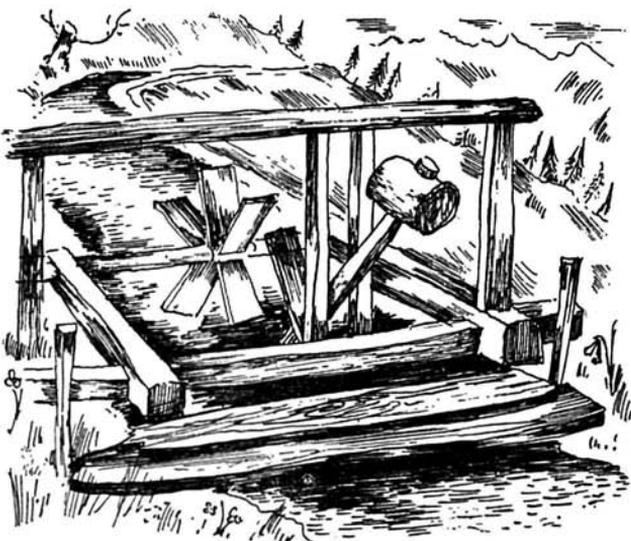
Trente, trente-cinq degrés à l'ombre, marque la veine bleue du thermomètre. Le vigneron est à sa vigne ; le fonctionnaire sue, assis à son bureau. Les enfants et les femmes gagnent le petit chalet, au bord de la forêt de mélèzes.

Des camions ronflent au milieu d'un nuage de poussière. Les objets les plus hétéroclites s'entassent sur le pont. On monte : Déjà, un filet de fraîcheur descend de la montagne.

Là-bas, les villes, les bourgs dorment dans la torpeur inhumaine. L'intolérable chaleur accable les marronniers dont les feuilles pendent comme des mains coupées. Pas une fenêtre ouverte, pas un contrevent. Les rues sont désertes et la ville ressemble à une nécropole.

Là-haut, le vent du glacier roule sur la cime des arbres ; il chante le long du bisse où l'eau des arrosages bouillonne.

Cependant, les hommes peinent sur les prés trop secs. On les voit qui, d'un revers de poignet, s'essuient le front avant d'aiguiser la faux et de recommencer l'andain.



LA CIGALE ET LA FOURMI

*La cigale ayant chanté
Tout l'été*

*Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau :
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :*

*— Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août foi d'animal,
Intérêt et principal.*

*La fourmi n'est point prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :*

*— Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.*

*— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.*

*— Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.*



LES FENAISSONS

Ils ont tondu la croupe des collines, ils ont rasé le creux tendre du mont.

Dès l'aube, ils arrivent sur la prairie ; ils cherchent l'emplacement de la borne qui limite la parcelle et tracent, traînant le talon, la ligne droite que la lame va suivre. A chacun le sien.

Maintenant, ils fauchent. L'herbe humide du matin chante doucement sous la lame. Les enfants éparpillent les andains avec des fourches de bois. Les hommes vont de haut en bas, sans s'arrêter. L'andain terminé, ils affûtent la lame. La petite meule trempe dans l'eau du coffre, suspendu à la ceinture.

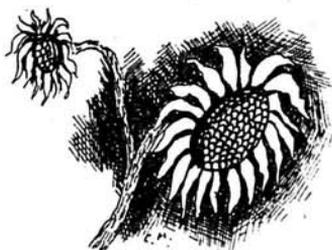
Quand ils ont fauché la parcelle entière, ils vont boire à la régalaude au petit baril de genièvre. Pour les femmes et les enfants, il y a du café au lait dans un seau.

Ayant repris souffle, ils gagnent une autre parcelle. Ils en possèdent tous un grand nombre et perdent beaucoup de temps sur les chemins. En marchant, les hommes allument leur pipe ; les jeunes filles rajustent leur foulard. Maintenant, le soleil est levé.

Le foin sèche au soleil. L'après-midi, les femmes prennent le râteau, étendent la serpillière, l'emplissent de tiges craquantes. — Une, deux... le fardeau est hissé sur le mulet. La charge, que le père retient d'une main sûre, brimballe sur la bête que les taons harcèlent. Ainsi, jusqu'à la grange.

Les enfants sautent sur la meule. Une fois, du moins, on leur permet de s'ébattre jusqu'aux limites de leur plaisir. Ils montent le long de la paroi, jusqu'au chas, se laissent tomber, crient de joie : Jeux utiles car ainsi se tasse le foin comme le tabac dans un paquet.





LA SECHERESSE

Depuis quand la pluie nous boude-t-elle ? De temps à autre, des nuages se bourrent le long des montagnes. Le vent semble rouler des outres pleines. Enfin, ! Non. L'orage se déverse au fond de la vallée. Chez nous, il est tombé trois grosses gouttes chaudes...

La côte est comme du cuivre. Les foins étaient maigres : Nous n'aurons pas de regain.

Heureusement, au printemps, ils ont levé le bisse. Grâce à l'eau qu'il amène, ils peuvent, dans une certaine mesure, combattre la sécheresse.

La serfouette sur l'épaule, ils vont, jour et nuit, du torrent à leurs prairies. La nuit, on voit des feux qui errent dans la campagne : petits falots des hommes traqués par la sécheresse. Il n'y a pas de fatigue qui compte. Le jour, la nuit, ils conduisent l'eau du bisse sur le pré.

Chacun reçoit sa juste part qu'il ne faut point laisser perdre. L'eau déborde, se répand, pénètre dans le gazon de cuivre : Demain il reverdira.

Ils avaient fauché tout le jour ; quand se reposent-ils ? Ils se reposeront l'hiver. Maintenant, le travail presse, la sécheresse les talonne.

LES MOISSONS

A peine ont-ils entassé leur foin dans la grange qu'ils doivent penser à leur seigle. Depuis quelque temps déjà, nous admirions ce bel escalier d'or qui montait par degrés réguliers jusqu'au village. Jamais la vallée n'est aussi belle que dans cette robe de paille jaune. La pauvreté disparaît dans l'éclat des moissons mûres.

Les yeux s'attardent à contempler le spectacle des champs magnifiques. Qu'ils se dépêchent, car l'heure des moissons est venue ; demain, les parcelles seront nues et le chaume craquera sous les semelles des glaneuses.

Le père porte sa faux sur l'épaule, comme les autres jours. Mais la mère et les enfants ont pris une faucille.

La lame chante haut dans les fétus épais et secs. Le seigle se couche ; la faucille le ramasse en gerbe que, d'une main preste, les moissonneuses lient avec une poignée de paille.

Il ne reste plus qu'à étendre les gerbes les unes sur les autres. Il ne faut pas que les épis touchent le sol car ils ne tarderaient pas à germer. Si le ciel menace, on dresse les gerbes en moiettes.

Que la main soit délicate en ces travaux paysans !

Le seigle, serré dans la serpillière, prend le chemin du *racard*. L'hiver, on le battra sur l'aire lisse ; le grain vanné sera conduit au moulin ; le meunier rendra de la farine et le boulanger pourra cuire notre pain.





CRÉPUSCULE

*Les ouvriers des champs rentrent de faucher,
il fait frais, les murs sont tièdes,
les poules viennent de se coucher.*

*Le jour lutte dans les arbres
avec la nuit ;
un bruit d'ailes, un bruit de voix :
le ciel est rose à l'occident.*

*La nuit est presque déjà là,
mais la lune s'est levée ;
les arbres s'agitent, l'étang est ridé,
la forêt est toute noire
comme une chaîne de montagnes.*

*Et les chauves-souris commencent à tourner
autour de la maison
comme des objets mécaniques
faits avec du vieux cuir et des ressorts d'acier.*

C.-F. Ramuz.

LE MONDE D'UN PETIT PAYSAN

Il y avait, au-dessus du village, la plus belle colline qu'on puisse rêver, toute ronde, touffue de bruyères et hérissée d'ajoncs, piquée à mi-pente d'un bouleau frissonnant, encerclée d'un sentier à bordure de serpolet. Souvent, en revenant du travail des champs, j'en faisais le tour pour embrasser du regard, de chaque point du cercle, l'immensité du monde connu.

Monde des champs familiers, des chemins serviables, des récoltes, des bêtes, des travaux et des jeux. Voici luire là-bas, entre les vernes des prés, le ruisseau où l'on épie, à plat ventre, les écrevisses descendant de leurs glauques cavernes. Voici, au bord du chemin, la mare où courent les araignées d'eau, suspendues sur leurs pattes anguleuses dont chacune fait sur la surface lisse un petit rond étoilé. Je sais le buisson où s'enroule le chèvrefeuille, le mur de pierres sèches où mûrissent les premières baies de ronces. Je connais le pré des jacinthes et celui des coucous. Je sais le lieu et le temps des champignons : les vénénéux qu'on fait sauter d'un coup de talon, bolets de Satan qui verdissent à la cassure, oronges au bonnet rouge étoilé de blanc qui dansent leurs rondes sous les bouleaux ; les exquis aussi et les rares : le cèpe qui trône solitaire au rebord des talus, les girolles qui égrènent leurs chapelets d'or dans l'ombre des châtaigneraies, la délicieuse « nonne », ou « coulemelle », jolie comme son nom, beige parasol porté sur un long pied, qu'on cuit posée sur le gril comme une coupe et remplit de crème jusqu'au bord.

Je sais les oiseaux : la pie aux airs de dame, qui fait trois courbettes pour prendre l'élan vers son gros nid rond ; le merle qui pique du bec dans le gazon et gagne du recul pour voir sortir le ver visqueux ; le geai qui pousse ses cris hargneux au fond des bois et perd sur les gazons ses petites plumes d'un bleu céleste. Je sais ceux qui aiment les maisons : le roitelet qui furette comme une souris sous les toits des hangars, et, tout à

coup, redresse tête et queue pour chanter un trille triomphal ; la mésange qui s'agrippe tête en bas aux ramilles des pommiers ; le pinson qui de sa chanson ne sait qu'une phrase, déclenchée de minute en minute comme une ritournelle de boîte à musique ; le chardonneret qui ressemble à une image colorée et épiluche les têtes velues des chardons sans interrompre son gazouillis aérien ; le rouge-gorge qui vous regarde venir de son petit œil rond, piqué comme une épingle à tête noire, et, quand vous passez, vous fait l'hommage de sa brève chanson. Et les farouches : le pivert qui harcèle de coups de bec l'écorce d'un arbre, et, soudain, tourne autour comme pour voir si le tronc est percé, puis s'échappe d'un vol ondulé en appelant la pluie : « pieu-pieu-pieu » ; les douces tourterelles qui s'envolent par couples en étalant leur traîne frangée de clair ; le coucou puéril et mécanique qu'on entend de partout et qu'on ne voit jamais, à moins qu'on ne sache reconnaître dans la rapide traversée entre deux taillis son vol triangulaire ; la grive qui au sommet des grands arbres imite le coq du clocher ; le loriot tout d'or qui attache son nid au bout d'une branche avec les brins de laine volés aux bergères ; la caille grassouillette qui chante « Paie tes dettes » dans les blés mûrs ; le bouvreuil qui attriste les soirs d'automne de son unique note plaintive, tombant, tombant comme une goutte sonore dans un cristal...

J. Marouzeau. Une enfance. Denoël.





VOICI QUE LA SAISON DÉCLINE...

*Voici que la saison décline,
L'ombre grandit, l'azur décroît ;
Le vent fraîchit sur la colline,
L'oiseau frissonne, l'herbe a froid.*

*Août contre septembre lutte ;
L'océan n'a plus d'alcyon ;
Chaque jour perd une minute,
Chaque aurore pleure un rayon.*

*La mouche, comme prise au piège,
Est immobile à mon plafond ;
Et comme un blanc flocon de neige,
Petit à petit, l'été fond.*

V. Hugo, *Cris dans l'ombre*. A. Michel.

L'AUTOMNE

Un peu de neige saupoudre la cime des montagnes. Il faisait chaud : Un peu de pluie est tombée, cette nuit. Le matin, nous avons compris que tout était changé.

Qu'est-ce qui est changé ? Le soleil est plus bas à l'horizon. La vie se retire des montagnes. Les troupeaux descendent des alpages. Pourtant, le ciel reste pur et les journées sont plus douces qu'elles ne l'ont jamais été.

Il semble que l'année, avant de nous jeter au visage ses neiges et ses glaces, nous veuille combler. La grâce est partout, dans la lumière, dans les lignes adoucies du paysage, dans la forme des choses dont l'imprécision incline au rêve, dans les couleurs fondues où se dissipent nos contrastes.

La plaine, sous le coteau où les grappes achèvent de mûrir, ressemble à une forêt aux arborescences d'or. Quelques peupliers fusent seuls comme de grands cierges allumés. L'ardoise bleue vibre doucement dans le soleil.

L'animation a quitté la campagne ; elle règne à l'intérieur des villages qui, morts, l'été, grouillent de gestes, d'allées et venues. Devant toutes les portes, on lave à grande eau les seilles, les brantes, les fustes. Des caves, s'échappent des bouffées d'odeurs soufrées. Le marteau fait retentir les douves. On ajuste les cercles de fer autour des tonneaux vides. Demain, commenceront les vendanges.



VENDANGES

Il a tourné, retourné la grappe dans sa main après avoir savouré les graines, une à une ; puis, clignant de l'œil dans le soleil, le vigneron a dit :

— Demain...

Alors, elles sont redescendues, les effeuilleuses de mai, sous leurs foulards blancs, rouges, bleus. Elles ne portent plus le raphia à la ceinture mais le seau à la main, et le sécateur. Il fait frais, à l'aube. Elles se soufflent sur les doigts, au-dessus de la plaine enveloppée de brume, et elles commencent.

Les grappes sont pareilles à des tresses serrées. Le sécateur, d'un coup sec, tranche le pédoncule. Qu'elles sont douces, les graines dorées du fendant, cuivrées du muscat, bleues de la dôle ! Les vendangeuses picorent, sans se redresser, jetant





ensuite dans le seau, jetant. Déjà leurs mains sont poissées de sucre et noires. Le sécateur colle à la peau. Il tranche ; elles jettent, faisant le tour du cep, écartant les feuilles afin de ne rien oublier.

Maintenant, le soleil réchauffe la côte. Il a dissipé les brumes qui flottaient le long du Rhône ; les grappes sont belles dans la lumière transparente d'octobre.

Les hommes portent la brante ou les caissettes ; on les voit descendre par ces petits escaliers, faits de pierres plates fichées à même la muraille. Ils versent le contenu de la brante dans la fuste et remontent à la vigne.

Quand la fuste est pleine, le char roule vers le pressoir.

Le pressoir gémit dans la cave. Le moût bouillonne ; un parfum très doux emplit le village :

le doux parfum des vendanges.

L'AUTOMNE REMPLIT CAVES ET GRENIERS

De tous les chemins qui convergent vers les maisons, arrivent, l'automne, les produits de la terre.

De la vigne descend la vendange sur le char grinçant ; les fromages affluent de l'alpage ; les jardins nous envoient leurs choux, leurs pommes de terre, leurs poireaux et leurs carottes ; les vergers, leurs pommes rouges et les grosses poires qui semblent en bronze.

Le village ressemble à une ruche qui fait ses provisions pour l'hiver. Il faut amasser du bois afin que la flamme nous réchauffe ; les courges rondes, les betteraves nourriront le porc. La grange est pleine, plein le *racard*. L'hiver peut venir.

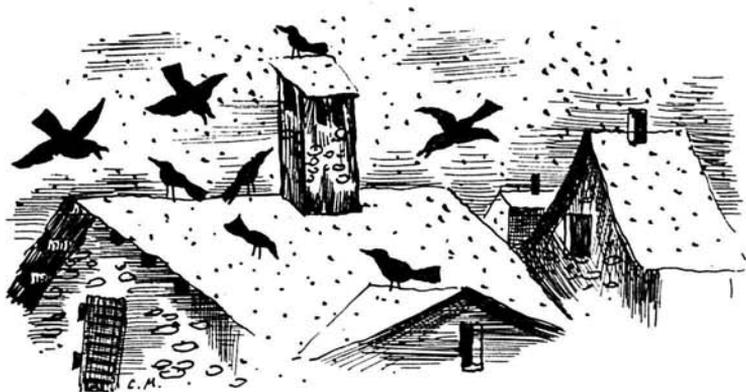
La terre éventrée, pillée, retournée, a livré, avec une générosité maternelle, tout ce qu'elle possède. Le village s'est bourré de ses richesses ; le hameau maigre a la panse pleine.

Mais l'hiver est long ; le tas de bois va baisser de jour en jour, devant la maison ; la réserve des pommes de terre s'épuisera, livrant chaque jour le repas de la famille. Déjà, il n'y a plus de grain dans la huche et il faut acheter le pain. Long, long hiver qui ronge tout ce qu'il trouve, comme un rat affamé.

Oui, le village est une ruche qui tout au long de trois saisons fait son miel.

L'hiver, il le mange.





L'HIVER

Les heures, les jours, les semaines semblent arrêtés au-dessus du monde. Il fait froid ; la bise souffle. Voici l'hiver.

Il n'a pas encore neigé, mais le givre couvre les arbres, les prés et les champs. Certains jours, traînent sur les toits des lambeaux de brouillard.

Ce n'est pas encore le bel hiver d'après Noël, l'hiver de la neige haute sous le soleil. Les jours sont gris, tous pareils ; les heures, froides, hargneuses ; le temps boude.

L'almanach suspendu à la paroi, entre une image de la Vierge et une photographie, nous promet la neige pour bientôt. Qu'elle vienne, oh ! qu'elle vienne ! Qu'elle nous délivre de cette grisaille !

Nous, les écoliers, nous sommes de nouveau à l'école. La chambre, heureusement, est bien chauffée. Nous répétons, depuis la Toussaint, ce que nous avons appris l'an passé ! Que nous avons oublié de noms, de dates, de règles durant ces trop longues vacances !

IL NEIGE

Enfin, il neige. Il n'y eut, d'abord, dans le ciel gris, que de rares flocons, si légers qu'on ne fit guère attention à leur présence. Ils tombaient mais ne laissaient nulle trace sur les chemins. Un peu de vent, d'ailleurs, les chassait, les roulait en des lieux invisibles.

Le vent est tombé. Alors, le ciel s'est mis à trembler. Tout vacilla, les arbres, les maisons, le clocher. Une joie profonde descendit du ciel avec des milliers et des milliers de flocons.

La terre, peu à peu, blanchit. Les collines, les montagnes s'estompèrent derrière des flocons si drus qu'on ne voyait même plus les cheminées. Il semblait neiger du mystère.

Déjà, des oiseaux solitaires, harcelés par la faim, se hâsardent sur le bord des fenêtres. Quelle pâture découvriraient-ils dans la vallée ensevelie ? Peut-être, une vieille dame charitable a-t-elle mis quelques miettes dans le nichoir. Le peuple des moineaux piaille sous l'auvent. Les mésanges, la tête sous l'aile, dans l'abri précaire d'un buisson d'épine-vinette, prient pour que Dieu leur permette de revoir le printemps. Quand le froid les pénètre, elles rament dans l'océan des flocons dont la mollesse cède à chaque coup d'ailes. Une cloche tinte, lointaine, à peine perceptible.

Sonne-t-elle la mort de la petite mésange ?

Il neige, sur le sommeil de la terre, sur les feuilles mortes, sur le blé qui pointait, sur les toits des maisons et sur les petites croix du cimetière !

Silence de l'hiver, silence de la mort. Il neige.



PREMIÈRE NEIGE

*Il neige, il neige lentement ;
Du ciel gris, les flocons tombent
Drus, peureux, légers, tremblants
Et blancs
Comme des ailes de colombes.*



*Gris le temps, gris le firmament,
Gris le clocher de l'église ;
Tout se tait intensément ;
Le temps
A mis sa grande robe grise.*

*Pauvres vieillards, dans quel tourment
S'accomplit votre vieillesse !
Quand il neige lentement
Je sens
Croître en vous la longue tristesse.*



JOURNEE D'HIVER

Il a fini de neiger ; la neige nous a roulés dans son silence ; les nuits glacées sont si longues, si profondes, que la lumière, chaque matin, hésite à revenir.

Plus un souffle, plus une fleur, plus un parfum : la mort règne. La fontaine disparaît dans les glaçons. L'hiver porte des verges de bouleaux pour les enfants paresseux. Tel du moins le représente notre vieil almanach.

Les vitres, à l'aube, son recouvertes de palmes de fougères. — Encore un tout petit moment... demande l'écolier à sa maman qui lui ordonne de se lever. Mais la cloche de l'école tinte. Il faut se dépêcher.

Que l'eau est froide ! Que les chemins sont mauvais !

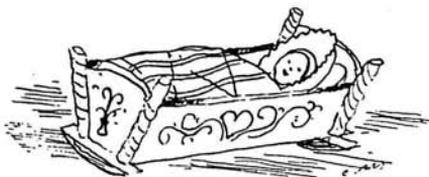
Le père est parti avant le jour, soigner les bêtes. Rentré de l'étable, il prendra la luge, ira chercher du bois à la forêt. Il porte un béret de laine qui lui recouvre une grande partie du visage, et des moufles chauds.

Un lien fragile relie encore les villages de la montagne à la plaine : Le car bleu, qui descend chaque matin, remonte, le soir. Mais, parfois, la route est coupée par une coulée de neige.

Les avalanches, certaines nuits, fondent dans le couloir. Elles nous font encore plus peur que l'orage. Pourtant, notre village est bien placé sur sa colline. Et Dieu le protège.

BERCEUSE

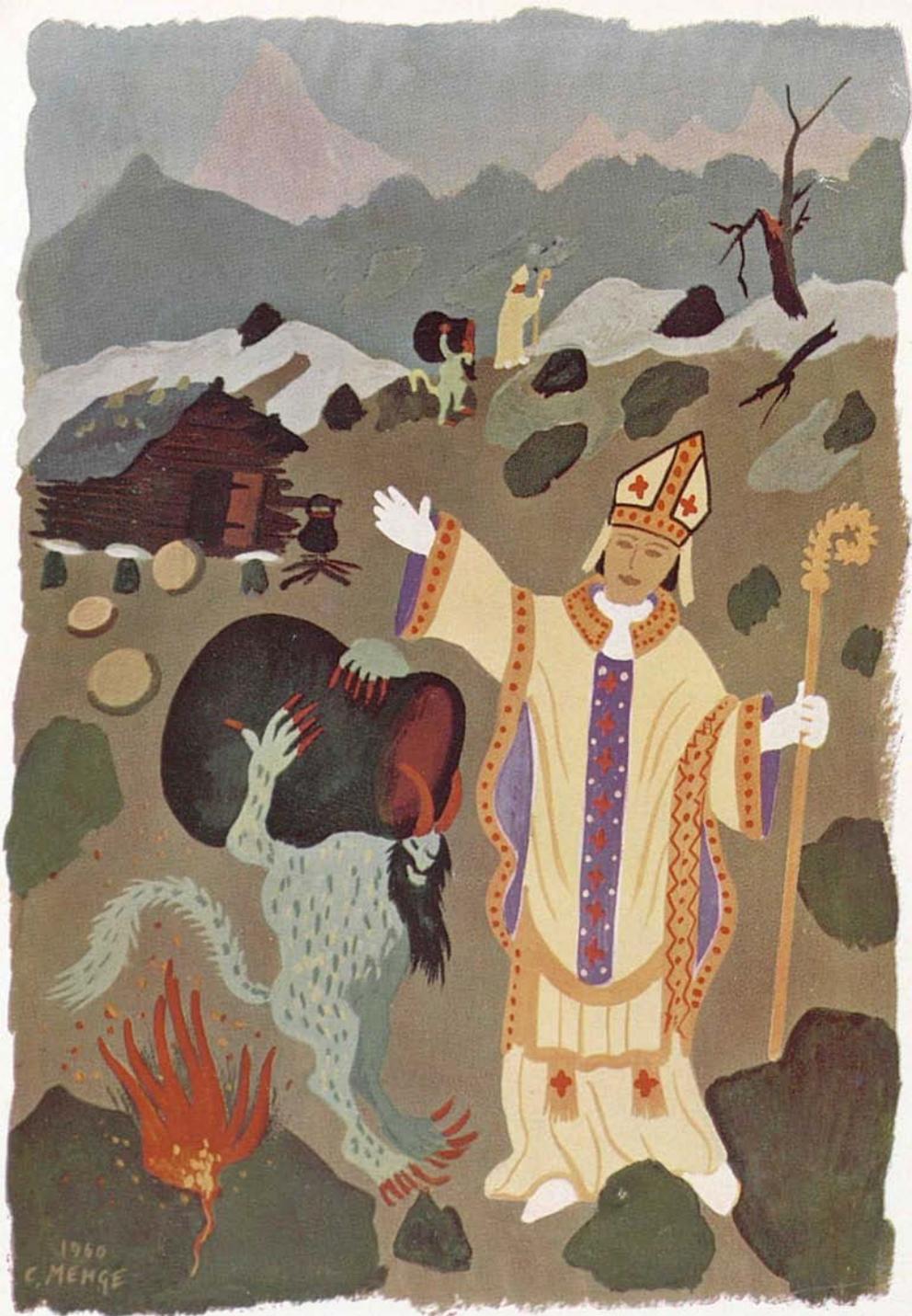
*Au fond des bois, couleur de faine,
La feuille choit
Si doucement
Que c'est à peine si on l'entend.*



*A la fontaine, le merle boit
Si doucement
Que c'est à peine si on l'entend.*

*A demi-voix, si doucement
Que c'est à peine si on l'entend,
Une maman
Berce la peine de son enfant.*

Maurice Carême.



Le diable de St-Théodule



CHAPITRE SEPTIÈME

LES ANIMAUX

LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Les premiers hommes ignorèrent sans doute que les animaux pouvaient leur rendre service. Ils se contentaient de tuer les bêtes qu'ils pouvaient atteindre ou prendre dans des pièges, et de les manger. Ils ne surent pas que le chien, un jour, garderait leur maison, que le cheval porterait son maître sur le dos, que la vache donnerait son lait aux enfants et aux grandes personnes.

Peu à peu, néanmoins, l'homme s'aperçut que son voisin de la forêt pouvait être doux et agréable ; certains animaux aimèrent à s'approcher de la caverne où ils se sentirent plus en sécurité que dans leur jungle. Le chien, le premier, peut-être, vint lécher la main d'un enfant.

De ce jour, l'amitié s'établit entre l'homme et l'animal.

Les animaux domestiques sont ceux qui vivent dans une maison que l'homme a construite : le chien partage la demeure même de son maître, de même que le chat ; le lapin a son clapier ; la poule, le poulailler ; le cheval, son écurie et la vache, son étable.

L'homme nourrit et protège ses serviteurs sans paroles ; il les soigne quand ils sont malades. Mais il retire des services que les animaux lui rendent d'incomparables avantages.

LE CHIEN

De tous les animaux, celui qui vit dans la plus grande intimité de l'homme est sans doute le chien.

Par son intelligence, sa fidélité, il mérite bien les égards que les humains lui témoignent.

Intelligent, le chien semble souvent comprendre tout ce que son maître lui dit ; il obéit à un geste, à une parole. Beaucoup d'enfants pourraient à cet égard prendre exemple sur lui.

Fidèle, il garde la maison, surveille la propriété de son maître, aboie dès qu'un danger menace celui qu'il est chargé de défendre. Au besoin, il mord.

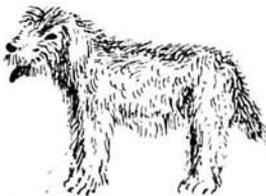
Il existe de nombreuses races de chiens. Le chien courant est le plus connu dans nos campagnes. De taille moyenne, il chasse le lièvre et le renard ; son flair est remarquable.

Le chevrier, le berger possèdent un chien-berger qui excelle à ramener dans le pâturage les chèvres, les moutons, les vaches qui s'égarerent. Vif, tenace, agressif, ce chien de taille plutôt petite est un bon serviteur de nos paysans.

Dans les maisons éloignées, il est utile d'avoir un chien-loup. Chien de garde redoutable, il éloigne les rôdeurs par sa seule présence. Vieux, il lui arrive de devenir méchant. Enfant, ne vous approchez pas de lui.

L'épagneul, en revanche, est très docile ; c'est un chien à long poil et à oreilles pendantes ; les chasseurs le dressent pour la chasse à l'arrêt.

Dans les appartements, on trouve des caniches, des lou-lous et d'affectueux petits bouledogues.





LE CHAT

Le chat, comme le chien, vit dans l'intimité de la vie familiale.

Regardez-le : couché sur le fauteuil, somnolent, les yeux fermés, n'est-il pas chez lui en cette maison qu'il protège des rongeurs ?

Le maître rentre : le chat ouvre les yeux, paresseusement s'étire et, d'un bond, gagne le plancher. La queue haute, miaulant, il se frotte à la jambe de l'homme avec une tendre confiance.

On le dit faux, hypocrite, indifférent aux peines et aux joies de son maître : rien n'est plus erroné. Jeune, le chat domestique est gai, caressant, affectueux. Il aime la présence de l'homme, ronronne de plaisir dès qu'une main le caresse.

Il est des chats qui suivent leur maître comme le chien.

Vieillissant, le chat se fait taciturne, il est vrai. Il préfère au bruit le silence d'un coin chaud, près de l'âtre ou de la cheminée, dans le voisinage du poêle. Là, il n'aime pas trop à être dérangé.

Mais une souris s'aventure-t-elle dans la demeure de l'homme : l'oreille du chat palpite, se dresse ; il est aux aguets. Sa marche, alors, est silencieuse ; il sait se tapir, attendre, faire semblant de dormir. Et tout à coup, il se détend. Alors, cruel, il lui arrive de jouer avec sa proie avant de la manger.

LA VACHE

On la dit peu intelligente.

On prétend que son regard est vide, sans expression. Quand elle contemple un train qui passe, il est vrai qu'elle ne semble pas avoir des idées très claires sur l'utilité de la traction électrique.

Mais, les Hindous en ont fait un animal sacré.

Dans les Indes, attenter à la vie d'une vache est un sacrilège.

Parce que la vache est presque la seconde mère de l'humanité.

Qu'auriez-vous bu, enfants, si la vache ne vous avait pas nourris de son lait ?

Que buvez-vous chaque matin, à votre déjeuner ?

Le fromage que votre maman place sur la table, d'où vient-il ?

La viande qui cuit dans la marmite ?

Les souliers qui protègent votre marche ?

Bonne vache, généreuse vache ! Et vous lui donneriez des coups de bâton ?

Si la vache regarde ainsi les choses avec l'air de ne pas comprendre c'est qu'elle souffre de l'ingratitude des hommes.

Elle leur donne tout ce qu'elle a, son lait, sa peau qui, tannée, devient du cuir, sa chair.

Son étable est sale, mal aérée. Et les hommes, injustes, souvent, la maltraitent. Ils la frappent.

Et, suprême injure, ils l'appellent : la vache !



LE MULET

En voilà un qui travaille !

Il dort debout afin d'être prêt au premier signe... L'homme arrive, tend la main vers la longe : « Hue ! » Les voilà partis.

Le chemin se cabre contre la pente ; l'homme se prélassant sur le bât, d'un coup de talon pousse la bête. La journée commence bien.

Le mulet n'a pas déjeuné ; il voudrait bien tondre un petit bout de talus, enlever sur son passage une tête de chardon, sa gourmandise. Mais l'homme tire sur la corde ; les anneaux se serrent sur le nez du quadrupède qui, de douleur, esquisse un petit trot.

Là-haut, la charge est prête. Une, deux... La voici sur le mulet. Il se hâte, redescend, remonte, charge à l'aller, charge au retour. L'été, les mouches le harcèlent, le dévorent.

— Hue !

Une nouvelle charge, une nouvelle course. Il monte, descend, sue. Jusqu'à la nuit. Enfin, il souffle, enfin, il va pouvoir se reposer. Trois coups à la porte : C'est Luc, le voisin :

— Vous ne pourriez pas me prêter le mulet ? Je n'ai pas fini de rentrer mon foin...

— Bien sûr...

Le mulet, soumis, repart. Luc somnole sur le bât. Un falot tremble. — Une, deux ! Un nouveau fardeau...

— Et hue !

Que feraient les paysans des vallées sans cet incomparable serviteur ? Il ne se repose jamais, ne refuse jamais ses services, va partout, ne craint rien, monte, descend, de son petit pas nerveux.

Au paradis des bêtes, le mulet occupera sans doute l'une des premières places.

LE PETIT LIÈVRE

*Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper d'un buisson.
Ni mouche, ni pinson ;
Ni pâtre avec sa chèvre,
La chanson
Sur sa lèvre.
Tremblant au moindre accroc,
La barbe hérissée
Et l'oreille dressée,*



*Le timide levraut
Part et se risque au trot,
Car l'aube nuancée
N'est pas trop
Avancée.
N'entend-il pas quelqu'un ?
Non ! Ce n'est que la brise
Qui caresse et qui grise
Son petit corps à jeun.
Et dans le taillis brun
Le fou s'aromatise
Au parfum
Du cytise.
Dans le matin pâlot,
Leste et troussant sa queue,
Il fait plus d'une lieue
D'un seul trait au galop.
Il s'arrête au solo
D'un joli hoche-queue,
Près de l'eau
Verte et bleue.*

Maurice Rollinat. « Poésies choisies ».
Editions de la Nouvelle France.



LES BERGERS

Tandis que ceux des villages, pressés par la sécheresse, courent d'un champ à l'autre, ceux de l'alpage trouvent le temps long.

Le troupeau rumine à l'ombre des derniers arolles ; il s'est repu d'herbe tendre, tout le matin ; l'heure n'est pas encore venue de la traite. Les bergers regardent vers la vallée. L'un d'eux saisit le cor et joue un air mélancolique qui tombe comme un appel jusqu'aux hameaux.

Il est vrai que ceux de l'alpage aussi se lèvent tôt, à la pointe du jour. La traite est pénible ; souvent, là-haut, il fait froid... Puis ils mangent du pain et du fromage, boivent le lait frais ; les bergers conduisent alors les troupeaux au pâturage ; le fromager pousse la chaudière sur le feu.

Une seconde traite a lieu à la fin de l'après-midi. Les bergers portent, fixée par une ceinture au bas de leur dos, une chaise à pied unique ; ils s'accroupissent : la chaise est à la bonne place. Ils n'ont pas à s'en occuper.

La nuit vient ; groupés autour du feu, ils jouent à la *mourra*, rient, plaisantent. Mais, souvent, le temps leur semble long.

Ils ont le teint frais des bébés qui se nourrissent de lait, la barbe longue ; ils portent de grosses chaussures crottées. On aimerait à leur dire, parfois, de se laver plus souvent...



LES CHÈVRES DE PRAZ-DE-FORT

Combien elles sont jolies, les chèvres de Praz-de-Fort, lorsque la mamelle allégée, elles partent le matin pour leur pèlerinage de chaque jour ! Arrivées à cinq minutes du village, sur les glariers du torrent, elles s'arrêtent, s'éparpillent et font un premier déjeuner ; puis, à l'entrée de la forêt, la colonne se reforme, et tout le troupeau chemine diligemment, montant à l'ombre des grands sapins. Bientôt les premières débouchent en face du glacier de Saleinaz et passent le torrent sur un mauvais pont où elles sont obligées de défiler l'une après l'autre ; elles laissent le glacier à droite et s'engagent sur les pentes qui le dominant.

Ce ne sont pas des chèvres de plaine, casanières, paresseuses, sentant l'écurie, avec le pis traînant à terre ; ce sont des chèvres de montagne, propres, au poil soyeux, aux hanches bien fournies, au pied léger, à la tête droite et fine, à l'œil vif et portant cornes sur le front... On dirait qu'elles ont le sens du pittoresque. Elles savent qu'elles sont jolies, et on les surprend sans cesse en flagrant délit de coquetterie, étudiant la pose qui leur sied le mieux. Elles ont le génie du groupe et des tableaux vivants... La chèvre grimpe pour le plaisir de grimper. Il faut qu'elle connaisse tous les passages accessibles de chaque corniche, toutes les cheminées, toutes les vires, tous les casse-cou du pâturage. Ce que le chamois n'a pas besoin d'apprendre parce qu'il a dans le sang le génie de la montagne, la chèvre en fait son étude tous les jours. Elle n'est pas née comme lui dans quelque grotte sauvage ; elle n'a ni son souffle, ni ses jarrets, mais elle est plus curieuse, elle a le goût de l'inconnu et la passion des entreprises. Entre deux passages elle choisit le plus mauvais, entre deux touffes d'herbe, la plus difficile à atteindre ; et de tous les animaux que l'homme a pliés à son service, il n'en est aucun qui ait conservé l'humeur plus libre et dont une demi-indépendance développe davantage l'esprit aventureux.

E. Rambert.

« Le Chevrier de Praz-de-Fort ».



LES MOUTONS

— Dis-moi, mon enfant, que fais-tu quand il fait froid ?

— Je mets mes habits de laine.

— Dis-moi, mon enfant, que fais-tu quand tes pieds sont de glace ?

— Je mets des bas ou des chaussettes de laine.

— Dis-moi, mon enfant, quand le vent siffle dans la vallée, qu'est-ce qui protège ta tête ?

— Un gros béret de laine...

— Bien, mon enfant. Et sais-tu d'où vient la laine ?

— Maman l'achète au magasin.

— Maman l'achète au magasin ; le magasin la reçoit de la fabrique. La fabrique l'a filée, teintée, vendue. Mais ne l'a pas fabriquée. La vraie fabrique de laine, la connais-tu ? C'est ce joli mouton...

Le père-mouton est un bélier ;

La mère, une brebis.

Chaque année, la famille s'accroît de deux ou plusieurs agneaux.

Le mouton est doux et paisible ; il aime la vie en société ; la solitude lui pèse. Il n'aime pas à réfléchir et fait ce qu'il voit faire.

Peu exigeant de nature, il vit de mauvaise herbe et d'eau. Tout est toujours assez bon pour lui. La chèvre ne broute que la fine pointe des plantes et, encore, la choisit-elle. Lui passe : on dirait une tondeuse ; il broute tout, à ras du gazon.

Deux fois l'an, il faut le tondre.

Oh ! la belle laine !...

Tu auras des chaussettes chaudes, mon enfant, un béret, des habits pour l'hiver parce que le mouton a travaillé pour toi.

LE COQ ET LES POULES

- Coqueriko !
- Laisse-moi dormir.
- Coqueriko !

Le coq est sur la fumière. Il appelle le soleil et le jour. Dressé sur ses ergots, il n'aura donc jamais sommeil.

Il est vrai qu'il se couche à l'heure des poules...

Sa crête se hérissé à la pâle lumière de l'aube. Sur la fumière voisine, un autre coq a répondu.

— Je voudrais bien voir qui commande ici ! Coqueriko.

— Coqueriko !

Le village n'est plus qu'un concert de chants de coqs.

Cependant, les poules sortent du poulailler. Elles caquettent, grattent, d'une patte leste, lèvent la tête, l'inclinent ; leur œil rond comme une tête d'épingle surveille le monde. Rien. Du bec, elles trient la terre sale, fouillent, happent. Qu'ont-elles trouvé ? Une graine, un ver, une chenille : tout leur est bon.

Surprises, elles volent lourdement ; l'air n'est plus fait pour elles. Déjà, elles retombent. En revanche, elles courent vite, sur leurs deux pattes jaunâtres, écailleuses.

Quand elles réfléchissent, l'une des pattes se met au chômage.

Elles pondent ; elles sont si fière de savoir faire des œufs qu'elles annoncent l'événement aux quatre points cardinaux.

Et elles croient toujours que leur œuf est le plus beau.

Il est vrai qu'elles s'appliquent ; l'œuf a une forme ovale, d'un contour très régulier. D'une jolie couleur blanche, il est lisse comme le crâne chauve de grand-papa.

Au printemps, les poules pondent des œufs de Pâques.



L'ANESSE DE JÉSUS

*L'ânesse du Roi Jésus
Chemine à travers la ville,
Chemine d'un pas tranquille.
Jésus est monté dessus.*

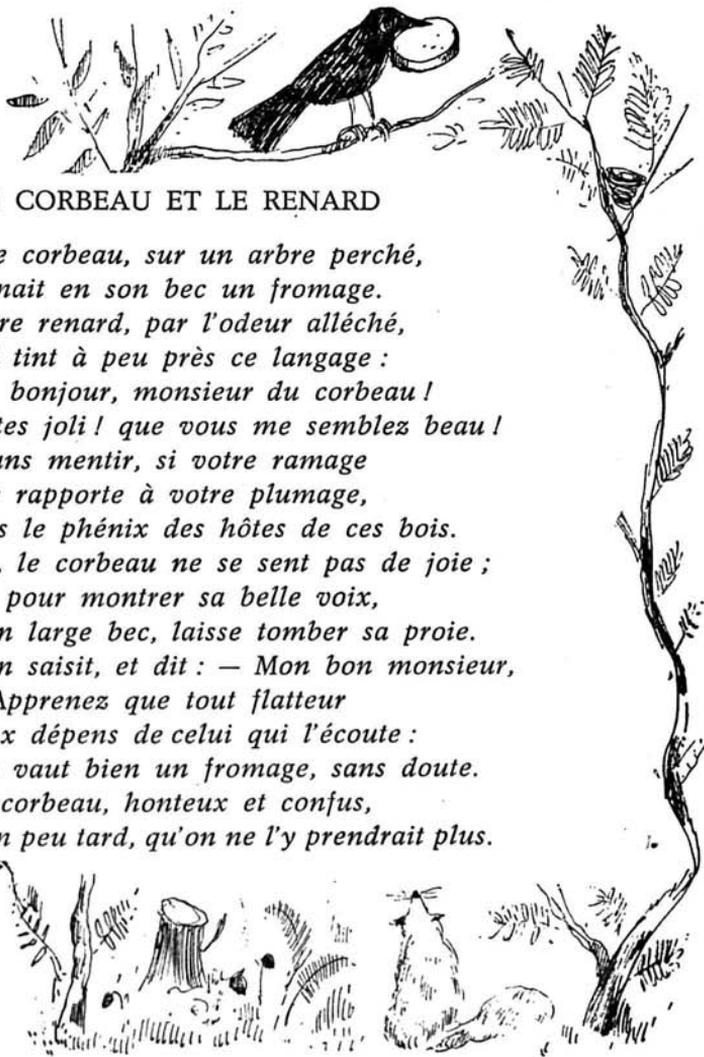
*Son petit ânon la suit
A regret, baissant la tête,
A travers la ville en fête.
Il tremble, il a peur du bruit.*



*Sous les pas du Roi Jésus,
Les enfants jettent des palmes,
Des rameaux, et lente, calme,
L'ânesse marche dessus.*

*Mais l'un au hasard lancé
Vient de tomber sur la route
De l'ânon... Il tremble, il doute,
Il n'ose plus avancer.*

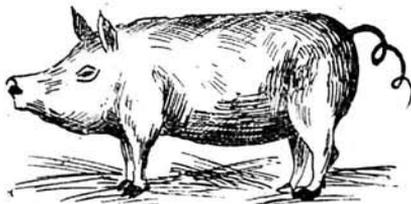
Marie Noël.



LE CORBEAU ET LE RENARD

*Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
— Eh ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : — Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*

La Fontaine.



LE COCHON

Il grogne.

Content ou mécontent, il grogne.

Grogner, chez lui, est une vocation.

Il est vrai que son destin n'est guère enviable.

On se gêne même de l'appeler par son nom. On dit le porc ; mais un porc n'est jamais qu'un cochon.

L'homme paie ainsi d'ingratitude un animal domestique entre tous précieux.

Toutes les parties de son corps, ses entrailles elles-mêmes, sont comestibles.

Sa chair se conserve dans la saumure. Sa graisse, adhérente à la peau, se nomme lard.

Le cochon n'est donc cochon qu'en apparence. Dans la réalité, il se comporte en ami dévoué de l'homme.

Le poil rude est utilisé dans la fabrication des brosses.

Il mange tous les restes, exige peu de place, se contente de tout ce qu'on apporte dans son auge. S'il grogne, c'est par habitude.

Sa vie est courte ; après une année, il a si bien profité des soins de la ménagère qu'il se trouve gras... comme un cochon.

Déjà, son temps est fini sur la terre.

On appelle le boucher.

Le cochon grogne, bien sûr ; il grogne même à voix haute. Puis c'est fini...

On lui enlève de charmantes petits bottines dont on fait des jouets.

LE LAPIN

— Le connaissez-vous, celui qui a toujours faim ?

— Oui, Monsieur ; c'est le lapin.

Regardez-le dans le clapier : il mange.

Son mets préféré : une feuille de chou.

Mais il ronge tout ce qu'il trouve.

Les longues oreilles à plats sur son échine, il s'applique.

On pourrait croire que ses yeux sont plus gros que son ventre ; non, il ne laisse jamais rien dans son assiette.

Il mange.

En attendant d'être mangé...

Le lapin est l'un des plus prolifiques de nos amis les animaux. Après quelques semaines de vie commune, le couple est entouré d'enfants. Les petits ne sont pas plus gros que des souris. Sûrement qu'ils vont mourir : non, ils grandissent ; leur peau se couvre de poils ; déjà, ils savent courir ; déjà, ils savent manger.

Ils ne perdent pas de temps.

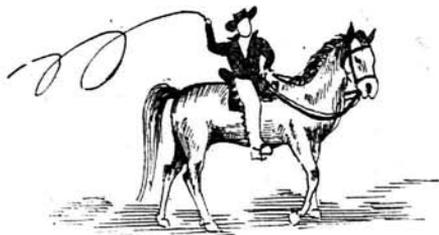
— Le connaissez-vous celui qui a toujours faim ?

— Oui, Monsieur ; c'est le lapin.

Quand on ouvre la porte du clapier, il saute, court, joue au lièvre ou au lapin de garenne. Pauvre maladroit ! Le chien, en trois bonds, l'a rejoint. Tapi contre un mur, notre héros n'ose plus bouger. Il croit sa dernière heure venue. Il faut le prendre par les deux oreilles, le ramener comme on fait avec les enfants méchants.

— Là ! N'essaie plus de sortir ! La liberté serait ta mort.





LE CHEVAL

Autrefois, le cheval était le roi des animaux domestiques.

Sellé, il portait son maître.

Attelé, il tirait carrosses et chariots.

A la guerre, il plastronnait en première ligne, se cabrait, galopait sous la mitraille.

Au-dessus des places publiques, immobile dans sa raideur de marbre, il portait les rois et les conquérants.

Son poitrail symbolisait la force.

Pauvre cheval !

Sa royauté a été renversée par le moteur.

Moins rapide que l'auto, moins fort que le tracteur, moins audacieux que la jeep, il ne sait plus que faire en notre ère mécanisée.

S'il avait des bras, il les croiserait sur son poitrail...

A la guerre même, on trouve sa présence ridicule. Que pourrait-il faire contre les chars d'assaut ?

Malheureux cheval !

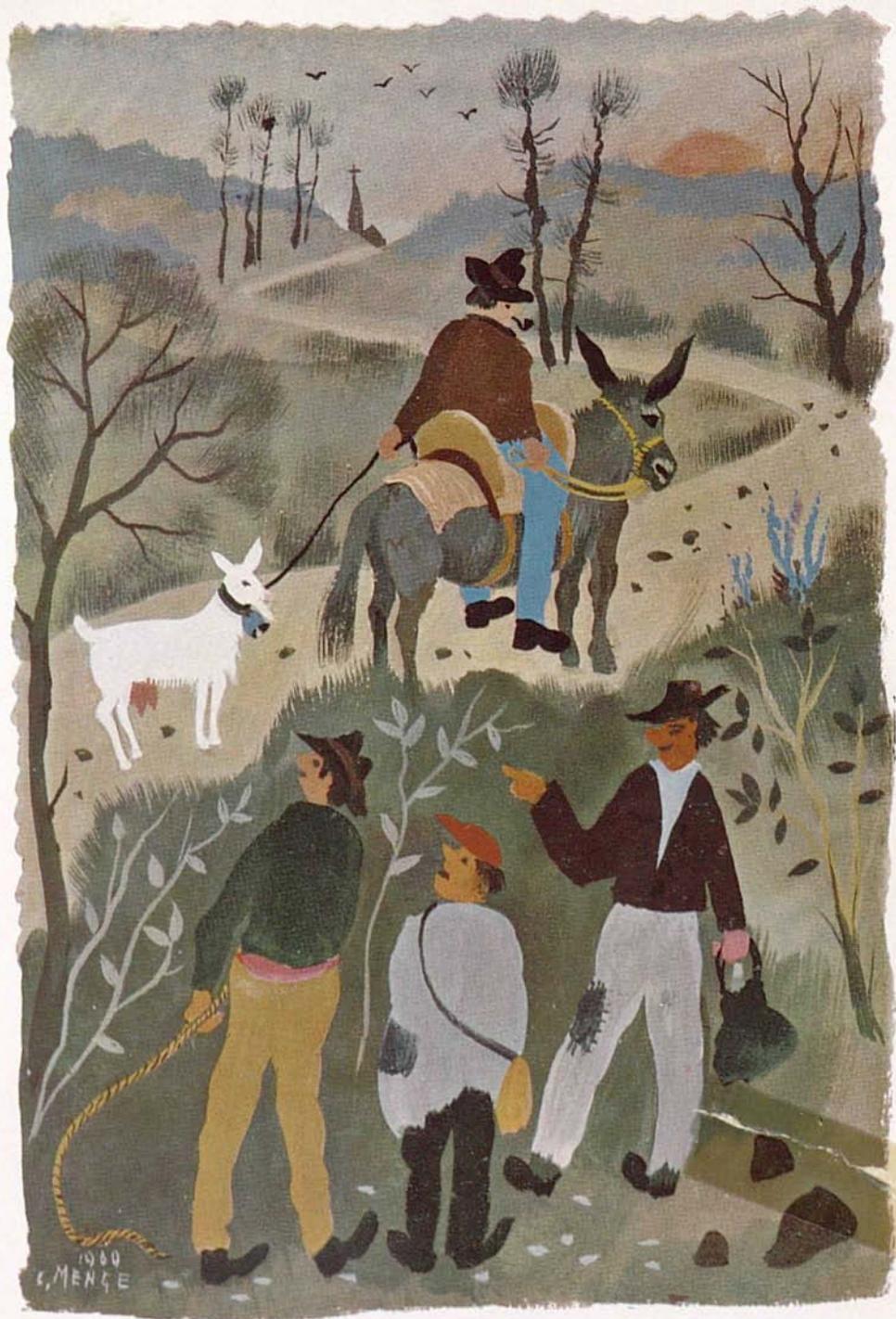
On le rencontre encore en quelque ferme modeste. De temps à autre, un cavalier traverse la plaine.

Là-haut, sur les pentes de la montagne, le mulet, qui a le pied plus sûr, fait mieux l'affaire. Le cheval songe au jour prochain où personne n'aura plus besoin de lui.

Lui, la plus noble conquête de l'homme...

Son avenir, vraiment, lui donne beaucoup de souci.

Il en perdrait l'appétit si, justement, il n'avait pas un estomac de cheval.



1930
C. MENCE

Les trois voleurs



CONTE DES TROIS VOLEURS

Il y avait une fois derrière le buisson trois voleurs associés de la veille. Ils attendaient leur heure, regardant passer les gens qui allaient à la foire.

Passa un bonhomme sur son âne, d'un air d'importance ; il menait une chèvre blanche. Cette chèvre suivait à la corde, un ou deux pas derrière, en faisant tinter sa clochette.

— C'est trop attendre, dit l'un : moi, je gage d'enlever cette bique.

— Eh bien, moi, dit l'autre, je lui enlèverai l'âne sur lequel il est monté.

— Bon, ce n'est rien, dit le troisième : moi, je veux lui enlever ses habits, oui, le laisser tout nu.

Le premier, souplement, plus souplement qu'un chat, va derrière l'âne, rejoint la chèvre, détache de son cou la clochette, l'attache à la queue de l'âne. Puis, cela fait et bien fait, il se retire, mais c'est avec la chèvre.

Quelque cent pas plus loin, comme on traversait un village, le second voleur rejoint le bonhomme. Et comme cet homme le voit se retourner pour regarder par-dessus l'épaule, d'un air de surprise, la queue de l'âne, il se retourne aussi.

— Ma chèvre blanche ! on m'a volé ma chèvre !

— Ah ! fait l'autre, une chèvre blanche. Je viens de voir un garçon qui en emmenait une et semblait se défilier.

— Où ça ? Dites-moi où.

— Il ne saurait être loin. Là, par cette venelle, entre ces haies de coudriers. Mais..., et il se démançait pour regarder.

— Je crois bien qu'on le voit encore !

— Souplaît ! tenez mon âne, une minute. Je vais revenir.

En grande hâte, le bonhomme a mis pied à terre. Il jette le bridon à cet autre. Et lui, enfilant la venelle, sur ses grosses jambes pataudes, il se met à la course. Il trotte et s'époumone, pousse de-çà, de-là, s'enquiert, à l'un, à l'autre...

Pour finir, il lui faut revenir comme il l'avait promis, sans sa chèvre.

Et de l'âne et du complaisant qui le tenait par le bridon, plus de nouvelles.

Il ameute les gens, et il entre en fureur.

Mais les deux voleurs savaient leur métier. Ils étaient aux champs, ils couraient toujours : l'âne et la chèvre y étaient avec eux.

Tout ce qu'on put pour le volé, ce fut de lui conseiller de suivre le chemin de la ville et d'aller faire sa plainte au juge.

Il se remet sur ce chemin, dépitant et grondant.

Un peu après la sortie du village, un homme était assis sur la margelle d'un puits qu'ombrageaient de grands saules.

A peine si lui le voit d'abord, tant son vol d'âne et de chèvre le dépite.

Il remarque que cet autre se dépite aussi, se lève, fait trois pas, revient s'asseoir, pousse des plaintes ; puis repart, s'arrachant les poils de la barbe. Tous deux s'arrêtent, s'envi-sagent.

— Qu'avez-vous, demande le gros homme, à tant vous lamenter ?

— Moi, si je le fais, c'est sûrement à meilleur droit que vous. Je menais vendre en foire mon âne, aussi ma chèvre : c'est tout mon avoir. Je comptais, de l'argent que j'en aurais tiré, m'établir marchand d'almanachs. Sûrement j'aurais fait fortune. On m'a volé la chèvre et l'âne et maintenant tout est par terre. Je n'ai plus rien.

— Vous avez encore vos habits ! Les miens ne sont même plus à moi, et c'est de ma peau que je paierai ma dette. Le comte, le seigneur du château, m'avait chargé de venir en foire acheter des mulets pour remonter son équipage. Il m'avait remis une bourse de quatre-vingts pièces d'or...

— Quatre-vingts pièces d'or ! Et alors, cette bourse ?

— Alors, cette bourse était lourde, et une blessure que j'ai à la jambe s'est réveillée. Je me suis assis sur la margelle, j'ai

tiré mon mouchoir pour m'éponger le front. En le tirant, j'ai fait sortir la bourse : elle a chu dans le puits. Plonger ? Je me noierai, à cause de ma jambe... Appeler les gens du village ? Je les connais, ils ne valent rien. Dès qu'ils auront la bourse, ils me jetteront à l'eau. Rentrer dire au seigneur ? Il dira que j'ai caché l'argent sous quelque pierre, et il me fera pendre...

Il passe pour n'être pas commode.

— Je ne sais que résoudre... Peut-être... Ecoutez, camarade, vous avez l'air d'un honnête homme, d'un autre bois que ceux de ce village. Je ne suis pas surpris qu'ils aient volé votre âne et votre chèvre... Et bien, descendez dans le puits, allez chercher la bourse. Je vous donne vingt pièces d'or.

— Vingt pièces d'or ?

— Les mulets que j'achèterai des soixante restant, je dirai au seigneur que je les ai payés quatre-vingts. S'il y a péché, vous en êtes de moitié, camarade. Est-ce entendu ?

— Eh bien, c'est entendu.

Le gros homme se dépouille, croyant déjà tenir cet or — et il ne s'embarassait guère que ce fût celui du seigneur —, descend dans le puits.

Au premier coup qu'il plonge, il croit voir cette bourse.

Au deuxième coup qu'il plonge, il ne peut la trouver.

Au troisième coup qu'il plonge, il manque d'y rester.

Quand il est remonté, toussant, crachant, à moitié aveuglé et aux trois quarts noyé, il s'est trouvé sur l'herbe du pré comme Adam au sortir du jardin du paradis.

Ses habits mêmes avaient rejoint la chèvre et l'âne.

Henri Pourrat, « Trésor des Contes ». Gallimard.



UTILITE DES ANIMAUX DOMESTIQUES

Merci, bon chien, de garder notre maison ; tu es un brave serviteur ; quand tu me regardes d'un œil si tendre, il me semble qu'il ne te manque que la parole pour ressembler à un enfant sage !

Chat, frère mystérieux des grands félins de la jungle, policier exemplaire de ce petit monde qui nous menace, j'aime ta démarche souple de bielle, ta légèreté et ta grâce ; sans toi, le monde serait la proie de ses ennemis.

Vache aux mamelles généreuses, chèvre tout en caprices, mouton bon enfant, citoyen d'une république où le chef pense pour tous les autres ;

et toi, malheureux cochon dont le sang rougit dans le jardin les premières neiges de décembre ;

mulet, laborieux et sobre sur les chemins de la montagne, cheval pensif devant un destin hier glorieux ; bons serviteurs, bons compagnons de l'homme, immolés à ses besoins, nous devons être bons pour vous,

ne pas vous frapper,

ne pas vous laisser dans la faim et la soif,

ne pas négliger les soins que réclame votre santé ;

nous devons vous traiter d'un cœur tendre,

vous, nos frères inférieurs, si souvent meilleurs que nous !

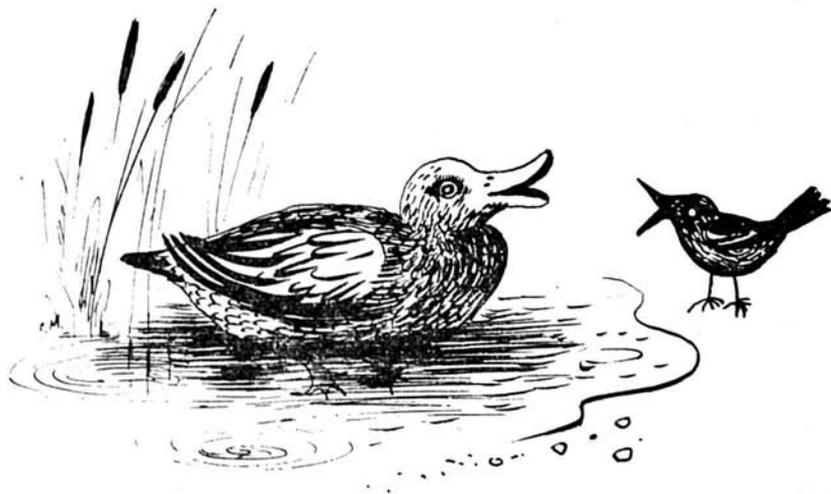


COMMENT LES OISEAUX S'ENTENDENT ENTRE EUX

... Vous avez remarqué, mes enfants, que les canards, comme les oies, comme les cygnes et comme beaucoup d'autres oiseaux, ont les pattes palmées ! Cela signifie qu'entre leurs doigts de pied, ils ont des peaux très solides et très souples, en sorte que leurs pattes ressemblent à de larges rames et qu'ils peuvent nager sur l'eau ou dans la profondeur des eaux, ce qu'ils ne pourraient pas faire avec des pattes comme celles du merle ou de la fauvette.

Le canard se prit donc à nager et il y trouvait beaucoup de plaisir, quand il comprit que quelqu'un lui adressait la parole. La plupart des oiseaux n'ont pas d'oreilles apparentes, sauf chez certains oiseaux de nuit, que vous pourrez voir au jardin zoologique, et qui portent de petites touffes de plumes, de chaque côté de la tête. Mais je vous assure que les oiseaux entendent très bien, qu'ils ont de très bonnes petites oreilles et qu'ils s'envolent au moindre bruit, à l'approche de l'adversaire.

Le petit canard tourna la tête et aperçut le merle qui sautait au bord de l'étang. Les oiseaux marchent parfois, pas à pas, comme les hommes : le plus souvent ils préfèrent se déplacer



en sautant, en bondissant. Ainsi faisait le merle. Et pendant ce temps, il ne cessait de babiller et de se moquer du canard.

— On t'a fait l'honneur, disait-il, de te ranger au nombre des oiseaux. Tu ne mérites pas cet honneur : un oiseau digne de ce nom doit savoir voler. Toi, tu sais tout juste marcher, et encore tu marches comme si tu avais fait ta grande commission dans ta culotte. Ce n'est pas sérieux. S'il y avait une justice, on devrait te ranger parmi les tortues et les crocodiles. Là, tu serais à ta place.

— Mon cher, répondit le petit canard sans se laisser troubler, nous savons faire, chacun, des choses dont l'autre est incapable.

— Vraiment, et lesquelles ?

— Tiens, fit le canard. Regarde, pour commencer !

Soudain, le canard bascula, tête en bas, comme s'il avait fait un simple exercice à la barre fixe. On ne voyait plus que son derrière qui frétillait doucement, dressé vers le ciel.

Au bout d'une minute, le canard reprit sa position normale et commença d'apostropher à son tour le merle.

— Si tu étais un véritable oiseau, tu saurais non seulement voler, mais encore faire ce que je vais faire. Là-dessus, le canard disparut sous l'eau. Boum ! une grande minute passa. Puis le canard reparut quelques mètres plus loin.

— Voilà, dit-il, un oiseau complet. En ce qui concerne le vol, je n'ai pas dit mon dernier mot. Mon grand-père, à moi, m'a conté qu'il vivait autrefois sur un grand lac avec une bande de canards. De temps en temps, ils s'envolaient tous ensemble et ils changeaient de pays. On les voyait passer très haut, parmi les nuages ; leur troupe formait un V et mon grand-père volait à la pointe du V. Moi aussi, mon cher, je pourrais voler si la mare était plus grande, si j'avais assez de place pour « décoller », comme disent les hommes quand ils parlent de leurs hydravions. Maintenant je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Laisse-moi nager tranquillement, au lieu de te moquer de moi.

G. Duhamel. « Pierre et le Loup ».

LE LION ET LE RAT

*Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi :*

Tant la chose en preuve abonde.

Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts

Le lion fut pris dans les rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

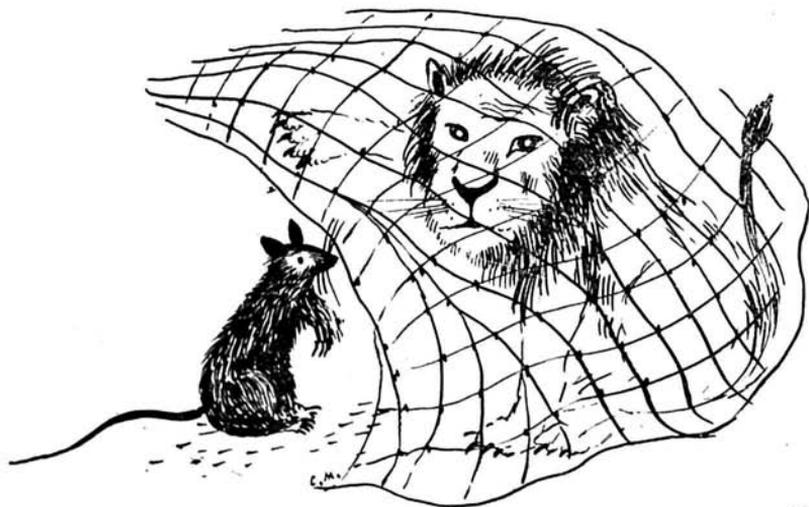
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

La Fontaine.





LE LION, LE LOUP ET LE RENARD
(Fable)

*Un lion peu bénin, un loup des plus voraces
Et un renard enfin, étant partis en chasse,
Il ne vint sous leur dent, ridicule butin
Pour ces émules de Diane,
Qu'un lièvre, une chèvre et un âne.*

« A toi de partager entre nous les festins,
Déclare Son Altesse
(Entendez le lion), se tournant vers le loup.

— Seigneur, bien que cet âne ait péri sous nos coups,
C'est à vous qu'il revient par le droit de noblesse.
Pour moi, que la nature a fait très peu glouton,
Si vous le permettez, je mangerai la chèvre,
Et le renard aura le lièvre. »

Ayant ainsi parlé, le nouveau Salomon
Déjà se préparait à dévorer sa proie,
Mais l'autre d'un regard terrible le foudroie.
« Je n'ai jamais aimé, dit-il, les avocats ! »
Et d'un coup de griffe, il l'abat.

Quand la mort de ce juste eut apaisé sa bile,
Levant sur le renard sa patte de velours :
« Ami, commanda-t-il, fais les parts à ton tour.

— Seigneur, dit le renard, la tâche m'est facile.
Les hasards de la chasse ont tout bien apprêté :
L'âne est pour le dîner de votre Majesté ;
La chèvre, à son souper, fera bonne figure,
Et le lièvre à son déjeuner.

— Bravo ! dit le lion en son for étonné...
Voilà qui est jugé avec poids et mesure !
Mais qui, dans nos forêts, t'enseigne ce bel art ?
— Ce loup », fit le renard.

J. et J. Tharaud, « Vers d'almanach ». Plon.

COQS DE PAQUES

*Pour Pâques, le coq s'est fait beau.
Il a remplacé sa crête
Par un gros coquelicot.
Il a mis une pâquerette
A la pointe de chaque ergot.*

*Au bout de chaque plume bleue
De sa très magnifique queue,
Ainsi qu'un tout petit grelot,
Il a mis une violette.
Le ciel se mire en son jabot.
Pour Pâques, le coq s'est fait beau.*

*Au milieu des prés il se plante
En relevant son tibia.
Pâques ! la nature est contente.
Le coq d'or du clocher, en haut,
Chante d'une voix éclatante :
« Alléluia ! Alléluia ! »
Mais le coq de plumes, lui chante
Pour célébrer le temps nouveau :
« Cocorico ! Cocorico ! »*



*Lucie Delarue-Mardrus.
Poèmes Mignons.*

LES ABEILLES

... Chaque jour, dès la première heure du soleil, dès la rentrée des exploratrices de l'aurore, la ruche qui s'éveille apprend les bonnes nouvelles de la terre : « Aujourd'hui fleurissent les tilleuls qui bordent le canal, » — « le mélilot et la sauge des prés vont s'ouvrir, » — « le trèfle blanc éclaire l'herbe des routes, » — « les lys, les résédas ruissellent de pollen ». Vite, il faut s'organiser, prendre des mesures, répartir la besogne. Cinq mille des plus robustes iront jusqu'aux tilleuls, trois mille des plus jeunes animeront le trèfle blanc. Celles-ci aspiraient hier le nectar des corolles, aujourd'hui pour reposer leur langue et les glandes de leur jabot, elles iront recueillir le pollen rouge du réséda, celles-là le pollen jaune des grands lys, car vous ne verrez jamais une abeille récolter ou mêler des pollens de couleur ou d'espèce différentes ; et l'assortiment méthodique dans les greniers, suivant les nuances et l'origine de la belle farine parfumée est une des grandes préoccupations de la ruche. Ainsi, sont distribués les ordres par le génie caché. Aussitôt les travailleuses sortent en longues files et chacune d'elles vole droit à sa tâche.

*M. Maeterlinck. « La vie des abeilles ».
Fasquelle.*



LES PAPILLONS

Mes enfants, vous avez déjà observé, sans doute, autour d'une tige d'herbe, une légère bague faite de petits points noirs : Ce sont des œufs de papillons.

Mais oui, ces merveilleux papillons qui vont de fleur en fleur, jaunes, orange, bleus ou roses, furent d'abord ces minuscules têtes d'épingle groupées sur une feuille, dans le pré.

La maman papillon pond plusieurs centaines de ces petits œufs qu'elle abandonne à leur destin.

L'œuf évolue rapidement : après une dizaine de jours, de cette coque mince, se dégage une chenille tout juste bien visible à l'œil nu, mais déjà elle se met à manger la feuille qui l'a portée.

La chenille grandit vite ; elle a un appétit vorace ; vous connaissez tous ces feuilles d'aunes, de saules, de bouleaux rongées jusqu'à la nervure par des bouches invisibles : c'est le dîner des chenilles.

Vous n'aimez pas les chenilles ? Regardez-les mieux. Elles ont souvent de belles couleurs, vertes, brunes ; elles se déplacent sur des pattes qui sont de véritables ventouses : couvertes de poil, il est vrai qu'elles font un peu peur : C'est d'elles, pourtant, que vont naître les papillons.

Certaines de ces chenilles vivent en société ; elles secrètent des fils de soie dont elles font des nids, dans les arbres ; elles s'y réfugient par milliers et se déplacent en colonie. Vous avez tous vu ces cortèges de chenilles processionnaires en train de déménager. Ne les écrasez pas, ne coupez pas le fil qu'elles suivent toutes ; prenez plutôt votre plaisir à observer ces merveilles de la nature.

Il est vrai que certaines chenilles ont un aiguillon à l'allure agressive : ces armes sont parfaitement inoffensives.

La chenille *mue* plusieurs fois, rejetant l'habit qu'elle porte, s'habillant de neuf. Puis, tout à coup, elle semble s'arrêter de

vivre. Elle s'enveloppe dans une ceinture de soie qu'elle a secrétée, se suspend à une tige, s'enroule dans une feuille et fait la morte...

N'avez-vous jamais trouvé ces jolis cocons qui ressemblent à de petites barques ? C'est le berceau d'un papillon.

Ainsi commence la *métamorphose*. La chenille s'est rétrécie, est devenue toute petite. Une dernière mue fait apparaître une *nymphé* délicate, blanchâtre, molle. A la surface de cet être transparent, se dessinent bientôt les antennes, les ailes, les pattes. Les couleurs se devinent, se précisent sur les ailes. Vivant des réserves accumulées par la chenille, le papillon prend forme.

Ces transformations sont très lentes ; chez certaines espèces, elles durent trois ou quatre ans.

Enfin, le papillon se dégage de son enveloppe : il rejette le cocon qui lui servit de berceau, ouvre ses ailes. Dans la prairie en fleurs, on dirait, justement, qu'une fleur s'est mise à voler.

Les papillons vivent, normalement, une dizaine de mois.

Les papillons se nourrissent uniquement de liquides sucrés qu'ils aspirent au moyen d'une trompe dans le calice des fleurs.

Le papillon possède deux antennes qui lui permettent de se diriger, une trompe, deux yeux à facettes.

Le thorax porte trois paires de pattes et deux paires d'ailes. Les pattes sont grêles et se détachent facilement. Ne jouez pas avec les papillons : Vous ne pourriez que les faire souffrir.

Les ailes sont recouvertes de très minces écailles colorées.

La grâce du papillon lui vient de ces ailes qui ressemblent à des pétales de fleurs.



L'ÉCUREUIL

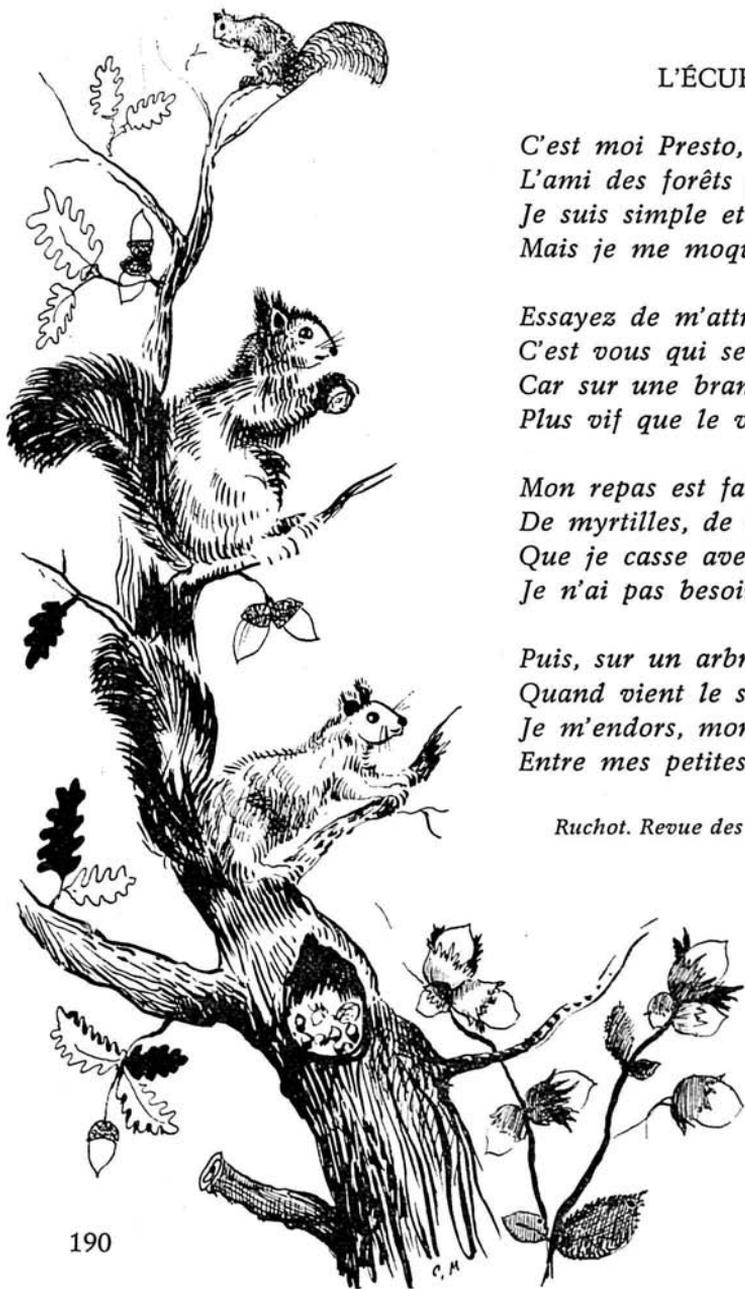
*C'est moi Presto, l'écureuil,
L'ami des forêts profondes.
Je suis simple et sans orgueil,
Mais je me moque du monde :*

*Essayez de m'attraper,
C'est vous qui serez dupé,
Car sur une branche haute,
Plus vif que le vent, je saute...*

*Mon repas est fait de glands,
De myrtilles, de noisettes
Que je casse avec mes dents...
Je n'ai pas besoin d'assiette...*

*Puis, sur un arbre fourchu,
Quand vient le soir écarlate,
Je m'endors, mon nez pointu
Entre mes petites pattes...*

Ruchot. Revue des Poètes 15 mars 1931.





NOS AMIS LES OISEAUX

Tout ce monde ailé, ce monde léger de l'air qui, souvent, presque, nous frôle, comme nous le connaissons mal !

Savons-nous distinguer le pinson de la fauvette, l'alouette de la grive, la chouette de l'effraie ? Reconnaissons-nous le chant du merle entre tous les chants du printemps ? Ne fermons-nous pas les oreilles à la musique fidèle des oiseaux ?

Hôtes de nos avant-toits, de nos jardins, de nos taillis et de nos forêts, les oiseaux accompagnent toutes nos saisons et tous nos travaux. Ils sont toujours les premiers levés ; quand le paysan, l'été, arrive, à l'aube, sur la prairie, sa présence est saluée par la bergeronnette. Non, le paysan n'est jamais seul ; du matin au soir, de la rivière à l'alpe, les oiseaux l'accompagnent.

Ils font davantage ; ils l'aident dans sa lutte contre les vers et les insectes nuisibles. Eux aussi sont sans cesse à la tâche, aidant les arbres à fleurir, visitant les écorces afin de les nettoyer des présences indésirables, gobant mouches et mouches-rons.

Enfin, pour que la vie des hommes soit plus gaie, les oiseaux chantent.

Où, les oiseaux sont vraiment nos amis.

LES NIDS

En avril et en mai, quand les petits bergers vont garder les chèvres et les génisses, dans les taillis, ils découvrent souvent, à ras du gazon, à la fourche d'un arbre ou dans la fente d'une écorce, quelques nids d'oiseaux remplis de leur trésor.

Ces berceaux légers sont presque toujours des merveilles de finesse, d'ingéniosité et de patience.

On reste confondu d'admiration devant l'habileté du merle et du pinson, de la grive et du roitelet, de tant d'autres hôtes de nos campagnes qui construisent pour leurs nichées ces chefs-d'œuvre.

Que divers sont les matériaux employés ! La laine que le mouton laisse aux buissons, les crins abandonnés par la queue du mulet, les poils arrachés à la vache par l'étrille, les fétus d'herbe sèche, les feuilles, les brindilles, les plumes, la soie des araignées, la mousse, la boue, tout, entre les pattes fines de l'oiseau et son bec, devient poutres, planches, ciment, laine, ouate et douceur... La maison ne tarde pas à attendre la couvée.

Regardez, sans vous montrer, travailler les oiseaux. Ils se hâtent en chantant, ils se dépêchent avec entrain, entre-croisant les crins et les brindilles, tissant un plancher ample et serré, arrangeant avec amour la chambre douillette où, bientôt, éclore les petits œufs verts, bleus, gris, tachetés, ou bruns.

Dès que l'enfant paraît, à peine revêtu d'un duvet soyeux, le couple ne connaît plus un instant de repos. Il faut sans cesse répondre à la voracité des nouveaux-nés, remplir ces becs affamés, toujours ouverts, toujours piaillants. Ils vont, viennent, sans relâche, heureux, gobant à qui mieux mieux tout ce qui s'offre sur leur passage.

Enfants, avez-vous pensé à la cruauté de ces enfants qui dénichent les couvées ? Ils détruisent une maison qui a coûté beaucoup de peine et demandé beaucoup d'amour. Ils anéantissent la vie d'un foyer, font saigner le cœur d'une mère. Ils privent aussi la campagne de ses meilleurs défenseurs.

O VIOLETTES DE MON ENFANCE...

Je revois une enfant silencieuse que le printemps enchantait déjà d'un bonheur sauvage, d'une triste et mystérieuse joie... Une enfant prisonnière, le jour, dans une école, et qui échangeait des jouets, des images, contre les premiers bouquets de violettes de bois noués d'un fil de coton rouge, rapportés par les petites bergères des fermes environnantes... Violettes à courte tige, violettes blanches et violettes bleues, et violettes d'un blanc-bleu veiné de nacre mauve — violettes de coucou anémiques et larges, qui haussent sur de longues tiges leurs pâles corolles inodores... Violettes de février, fleuries sous la neige, déchiquetées, roussies de gel, laideronnes, pauvresses parfumées... O violettes de mon enfance ! Vous montez devant moi, toutes, vous treillagez le ciel laiteux d'avril, et la palpitation de vos petits visages innombrables m'enivre...

Colette.

« Les orilles de la vigne ». (Ferenczi).



LE CONTE DU CERISIER, DU POIRIER ET DU POMMIER

Les arbres nouveaux devisaient sous le hangar, à mi-voix, en attendant d'être plantés.



— Moi, disait un jeune cerisier, je fleuris toujours de bonne heure. Ce n'est pas pour me distinguer. Non, je vous assure : je suis la modestie même. Je fleuris de bonne heure parce que c'est la tradition dans ma belle famille. A vrai dire, je fleuris de façon merveilleuse : un manchon neigeux qui va jusqu'à l'extrémité de mes branches. Et quel parfum ! Et quand

vient la défloraison, quel tapis sur le sol, à mes pieds ! Vous verrez, c'est un poème. Les fruits que nous donnons dans la famille sont renommés de tout l'univers. Pensez : le bigarreau. Nous faisons le bigarreau blanc. Et vous, Monsieur mon voisin ?

— Moi, répondit le voisin d'un ton revêché, moi, c'est la poire.

— Vraiment la poire ? C'est très intéressant. Vous n'avez pas de noyau, paraît-il ?

— Dieu merci, non ! Mais des pépins et plus que je n'en voudrais. De la poire, j'en donne, au besoin, à condition, bien entendu, qu'on ne me tourmente pas. S'ils me laissent tranquille, ici, je ferai peut-être une ou deux poires. S'ils me taillent, me tripotent, alors, bernique. Je suis décidé fermement à ne rien faire.

— Ah ! oui. C'est très intéressant. Et vous, le petit, là-bas ?

— Plaît-il ?

— Oui, vous ! Qu'est-ce que vous faites ?

L'arbre ainsi mis sur la sellette était un petit pommier tout rabougri, tout chétif.

— Oh ! répondit-il, à voix basse, moi, je fais ce que je peux.

Les arbres furent plantés en terre. Dès la première année, le cerisier montra ses belles fleurs et donna quatre ou cinq cerises. Le poirier ne donna rien. Le pommier, qu'on avait planté dans un coin transi d'ombre et de courants d'air, nous offrit un boisseau de pommes.

Il y a dix ans de cela. Le petit pommier dévoué continue de nous confondre par sa générosité. Le poirier tient parole : il n'a jamais donné de fruits. Le cerisier, à chaque retour d'avril, dit à qui veut l'entendre : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! »

Et son beau feu d'artifice, régulièrement, se termine par un déjeuner de moineau.

G. Duhamel.

LE LIEVRE ET LA TORTUE

*Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
— Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?*

*Répartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, et tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.*

*Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire :
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.*

*Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue :
Elle se hâte avec lenteur.*

*Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la tortue arriva la première.*

*— Hé bien ; lui cria-t-elle, avais-je raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce ?
Si vous portiez une maison ?*

La Fontaine.

DIVERS

L'ÉCUREUIL ET LES DEUX MECHANTS GARÇONS

Il y avait une fois, dans une forêt, un gentil petit écureuil qui s'appelait *Craintif*. Sa lèvre fendue laissait voir deux dents plus blanches que de la neige ; ses yeux ronds brillaient comme des têtes d'épingles noires ; deux touffes de poils prolongeaient ses oreilles ; il portait une bavette claire pour ne pas salir sa belle robe rousse et, quand il faisait trop chaud, il se mettait à l'ombre de sa queue épanouie en parasol au-dessus de son corps.

Craintif avait construit sa maison au haut d'un mélèze, à quelques bonds d'un chalet. Le chalet appartenait à une famille de bûcherons composée du père, de la mère et de deux garçons, deux fameux garnements de dix et douze ans, Emile et François. François était l'aîné ; il avait des cheveux rouges ; ses oreilles très écartées ressemblaient à des oreilles de chauve-souris. Emile était noir comme un rat, maigre et mal peigné. Craintif vivait dans la crainte de leurs méfaits.

Le père bûcheron passait ses journées au fond des bois ; la mère bûcheronne préparait les repas, faisait les lessives, balayait la chambre et la cuisine. C'étaient de braves gens et l'écureuil les aimait beaucoup. Quand la femme sortait sur le seuil et qu'elle appelait : « Craintif, vient vite chercher ta noisette... » il accourait, descendait de son arbre dans un grincement d'écorce. Tant que la femme était là, il n'avait rien à redouter des méchants garçons. Il acceptait même de prendre dans la paume blanche ce qu'on lui offrait. Il grignotait quelques miettes, assis sur son petit derrière, les deux pattes antérieures jointes devant sa bouche. Qu'il était char-

mant dans cette attitude presque humaine ! Emile et François, malgré leurs mauvaises habitudes, ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

Leur mauvaise habitude c'était de tuer tout ce qui passait à leur portée. Vers onze heures, la mère leur disait : « Voilà le repas pour votre père : apportez-le-lui ; dépêchez-vous ! » Ils n'en demandaient pas davantage. Jamais ils n'étaient plus heureux que dans la forêt. Là, tout ce qui bouge, les vers qui rampent, les serpents et les lézards ; tout ce qui trotte, les lièvres, les renards et les blaireaux ; tout ce qui grimpe, les écureuils et les fouines ; tout ce qui vole, le peuple innombrable des oiseaux devenaient leurs ennemis. Un bâton à la main, une fronde en chaque poche, des cailloux dans leurs bérêts, ils tuaient. Ils tuaient pour le plaisir, ils tuaient par habitude, ils tuaient aussi bien les petits animaux utiles que ceux qui leur donnaient quelque prétexte à vengeance. L'innocente nichée printanière même ne trouvait pas grâce à leurs yeux : D'un coup, ils faisaient craquer la branche, puis s'amusaient du chagrin maternel. Ils rapportaient à la maison des trophées sanglants.

— Vous êtes de méchants garçons, leur disait la mère...

Mais ils ne l'écoutaient guère et, le lendemain, recommençaient.

Craintif se méfiait d'eux bien qu'il eût, jusqu'ici, échappé à leurs coups ; il ne descendait de son mélèze que lorsqu'il était assuré de la présence des parents.

Il se disait que son tour viendrait sans doute. Aussi, quand il mangeait quelques miettes, devant le chalet, jetait-il sur les méchants garçons des regards obliques qui en disaient long sur ses sentiments à leur égard.

Cette année-là, Craintif avait reçu quatre enfants, guère plus gros que des souris. Qu'ils étaient jolis, serrés les uns contre les autres, dans leur nid de branchages tapissé de crins et de laine ! Jolis mais affamés. L'écureuil courait

sans cesse à la recherche de l'indispensable nourriture. Il fallait aussi préparer des nids de rechange car les puces envahissaient l'aérienne maison, la rendaient inhabitable. Chaque cinq ou six jours, Craintif déménageait. Et ce n'était pas rien de bâtir à quinze mètres du sol puis de transporter d'un arbre à l'autre toute une nichée. Craintif en avait maigri.

Emile et François, en revanche, lui donnaient moins d'inquiétude parce qu'ils s'occupaient, eux aussi, à construire une maison. C'était un très joli chalet, à l'image de la maison paternelle. Déjà, un toit le coiffait, couvert de bardeaux et de mousse. Les deux garçons étaient moins malfaisants depuis que ce travail les accaparait.

L'été était très orageux. Souvent, Craintif tremblait pour lui-même et pour les siens. Les éclairs sillonnaient le ciel ; l'eau ruisselait dans les grondements du tonnerre et la terre, alors, tremblait.

Justement, en cette journée d'août, l'orage menaçait. Le malheur semblait dans l'air. Craintif se coucha sur ses enfants pour les protéger. Soudain, un choc rude ébranla le mélèze. L'écureuil mit son oreille à la fenêtre : Emile et François venaient de prendre son nid pour cible.

Ainsi, ce qu'il avait redouté si longtemps se produisait. Comment les détourner de leur cruel destin ? Les cailloux se rapprochaient du but. Les petits allaient être tués.

D'un bond, Craintif se jucha à l'extrémité de la branche. Un caillou le frôla. Un autre frappait le nid, le démolissait en partie. Au même moment, la foudre déchira le ciel. Un coup de tonnerre fit sursauter la forêt. Les deux garçons demeurèrent pétrifiés, leurs cailloux à la main.

— Au secours, au secours !

C'était la voix de la mère. Ils coururent. Déjà, une flamme montait devant le bois. Un chalet devait avoir pris feu. Craintif sauta d'arbre en arbre : La maison des deux méchants garçons brûlait.

Ils crièrent, de colère, de regret, mais en vain ; le bois était si sec qu'il n'en resta que des cendres. Alors, effondrés devant les ruines du joli chalet, Emile et François sanglotèrent si fort que le père bûcheron accourut.

— On m'a dit qu'aujourd'hui même vous aviez détruit la maison de Craintif, dit-il. Vous n'avez que ce que vous méritez.

— Il ne faut pas faire aux autres ce que l'on ne veut pas que l'on vous fasse, ajouta la mère.

Emile et François comprirent la leçon. Ils aidèrent Craintif à bâtir une maison nouvelle puis y transportèrent les quatre petits qu'ils n'avaient pas eu le temps de détruire. Depuis ce jour-là, ils devinrent les amis de toutes les bêtes vivantes de la forêt.



L'ANE ET LE PETIT CHIEN

*Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.*

*Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agrèer infus avec la vie.*

*C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.*

*— Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame ;
Et j'aurai des coups de bâton !*

*Que fait-il ? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé ;*

*S'il faut en faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.*

*Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.*

*— Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.*

La Fontaine.

« TOUT CE QUE JE FAIS EST BIEN, A SON AVIS... »

Un beau jour, la femme de Gudbrand l'envoya au marché vendre une vache. Il partit en sifflant gaiement et en poussant la vache devant lui. Mais au coucher du soleil, Gudbrand revint, fatigué. Cependant il sifflait tout en marchant, car la maison et le dîner n'étaient pas loin. Comme il approchait de chez lui, il rencontra un ami qui lui demanda : « Eh bien, Gudbrand, comment ça a-t-il marché, aujourd'hui ? »

— Couci-couça, répondit Gudbrand ; je ne rapporte ni marchandise ni argent ! Et il retourna ses poches vides.

— Hoû-ouï ! dit l'autre, que Dieu vous aide quand votre femme l'apprendra ! Je ne voudrais pas être à votre place pour un empire.

— Non, camarade, vous vous trompez, répliqua Gudbrand. Ma femme est si gentille qu'elle ne dit jamais une parole désobligeante. Tout ce que je fais est bien, à son avis.

— Peut-être, répliqua l'autre ; mais il n'en sera pas de même cette fois !

— Eh bien, je parie cent dollars qu'elle ne grognera pas et ne me dira pas un seul mot désagréable.

— Entendu ! s'écria l'autre avec empressement, sûr déjà d'empocher ses cent dollars. Et ils continuèrent leur chemin de compagnie.

Quand ils furent arrivés à la maison, Gudbrand ouvrit la porte, tandis que son camarade se cachait sous la fenêtre.

— C'est vous, mon ami, dit la brave femme. Et combien avez-vous vendu la vache ?

— Personne n'a voulu l'acheter, aussi l'ai-je échangée contre un cheval.

— Voilà une excellente idée. Je serai ravie d'aller à l'église en voiture, le dimanche.

— Mais je n'amène pas le cheval, je l'ai échangé contre un cochon.

— Bravo ! dit la femme ; c'est exactement ce que j'aurais fait moi-même. Que ferions-nous d'un cheval ? Les gens diraient aussitôt que je suis trop fière pour aller à pied à l'église. A présent, nous aurons du jambon à offrir à la maison.

— Mais je n'ai pas non plus amené le cochon, dit Gudbrand, car je l'ai échangé contre une chèvre.

— A la bonne heure ! Comme vous vous y prenez bien ! Si nous avons un cochon, il serait bientôt mangé ; mais à présent, nous aurons du lait, du fromage et la chèvre par-dessus le marché.

— Non, car je n'ai pas non plus amené la chèvre, je l'ai échangée contre un beau mouton.

— Vraiment ! répliqua la femme. Vous faites exactement tout pour me faire plaisir. Si j'avais une chèvre, je perdrais mon temps à grimper sur les collines pour aller la chercher. Mais avec un mouton, nous aurons à la fois de la laine et de l'étoffe.

— Mais je n'ai pas amené le mouton, je l'ai échangé contre une oie.

— Merci, merci de tout cœur ! Qu'ai-je besoin d'un mouton ! Je n'ai ni métier à tisser ni peigne à carder, et même si je les avais, pourquoi me fatiguer à tailler et à coudre les vêtements ? Maintenant, j'aurai l'oie rôtie que je désire depuis si longtemps, et d'autre part, du duvet pour bourrer mon oreiller.

— Hélas ! soupira Gudbrand, je n'ai pas non plus l'oie, je l'ai échangée contre un coq.

— Ah ! s'écria la brave créature, comme vous pensez à tout ! un coq ! quelle bonne idée ! C'est aussi utile qu'un réveil ; tous les matins le coq chantera à quatre heures et nous fera lever à temps. Qu'aurais-je fait d'une oie ? Je ne sais pas comment la faire cuire, et quant à mon oreiller, je puis le bourrer avec du foin.

— Mais en fin de compte, je n'ai pas le coq, expliqua Gudbrand, car à mon retour, je me suis senti aussi affamé qu'un

chasseur et j'ai dû vendre le coq pour ne pas mourir de faim.

— Dieu soit loué, s'écria la femme. Quoi que vous fassiez, c'est toujours justement ce que je désire. Que ferais-je d'un coq ?

— Nous sommes nos maîtres, n'est-ce pas vrai ? et nous pourrons rester au lit le matin aussi tard qu'il nous plaira. Vous arrangez si bien les choses que je ne regrette ni le coq, ni l'oie, ni le cochon, ni le bétail. Béni soit Dieu que vous soyez revenu sain et sauf !

Alors Gudbrand rejoignit son camarade et s'écria : « Eh bien, qu'en pensez-vous ? Ai-je gagné mes cent dollars ? »

Et le voisin fut bien obligé de reconnaître que oui.

D'après un conte norvégien.



VOYAGES

Je voudrais tant voyager et aller au jardin merveilleux où l'on cueille encore des pommes d'or, vers les îles aux perroquets, ancrées dans la mer, sous d'autres cieux. Là quelque Robinson solitaire construit son radeau sous l'œil sévère d'une chèvre et d'un oiseau.

Je voudrais aller vers les îles du soleil, à l'est, qui s'étendent sur des kilomètres avec leurs mosquées et leurs minarets, parmi les jardins d'Aladin. Dans ces marchés où l'on peut acheter les bonnes choses du monde entier. Je voudrais voir la grande muraille qui fait le tour de la Chine, alentour c'est le désert, mais j'aimerais écouter la rumeur des cités qui monte de l'intérieur : bruits de voix, de tambour, de clochettes argentines.

Je voudrais voir aussi des forêts torrides, plus vastes que mon pays, plus élevées que mon clocher, pleines de singes et de cocotiers, les huttes des chasseurs ; le crocodile dur à cuire qui cligne de l'œil dans le Nil et le flamant rose qui guette l'ablette ou autre chose ; les jungles, où rôde le tigre, mangeur d'homme qui se tapit aux aguets. Qui sait, si la chasse se rapprochait, ou si quelque prince passait balancé dans son palanquin ? Et les cités abandonnées dans les sables du désert, et leurs enfants adorables, depuis longtemps tombés dans l'oubli. Ecoutez ! On n'entend plus le moindre bruit dans la rue, pas même de souris qui va trotinant. Quand la nuit tombe doucement sur la ville, pas une lumière ne brille.

Je m'y rendrai en caravane, à dos de chameau ou d'âne, plus tard, quand je serai grand. J'allumerai un feu de joie dans quelque chambre à manger, je verrai, peints sur les murs, les héros et leurs aventures, des batailles et des réceptions. Et je vous le donne en million, dans un coin oublié et magique les jouets d'un enfant de la vieille Egypte.

« Poèmes ». R.-L. Stevenson.

LES CHAPARDEURS

Les Européens ont introduit également ici l'usage de mettre des œufs de faïence dans les nids, pour que les poules ne s'aperçoivent pas que ceux qu'elles ont pondus sont enlevés au fur et à mesure. Mais ici, il arrive que non seulement les poules, qui sont directement visées, soient trompées par cette supercherie, mais aussi d'autres êtres qui s'intéressent aux œufs.

Un missionnaire de Lambaréné partit en tournée avant le lever du jour. Afin d'emporter les œufs que les poules auraient déjà pu pondre, il ouvrit le portillon découpé dans le bas de la porte du poulailler et, à l'aveuglette, avança la main vers le nid. A sa grande surprise, elle rencontra un objet lisse et froid qui pendait au-dessus du nid et oscillait quand il le toucha.

En hâte, on chercha une lanterne et la clef de la porte. Quand il ouvrit et laissa pénétrer la lumière dans la pièce, il vit qu'il s'agissait d'un serpent de deux mètres de long, portant dans sa bouche l'œuf de faïence. Il s'était introduit par un trou dans le toit couvert de feuilles de raphia et était resté suspendu au-dessus du nid. Les œufs de poule avaient passé facilement par son gosier. L'œuf artificiel, par contre, ne s'était pas laissé écraser comme les autres, mais s'était arrêté au fond de la gorge, de sorte qu'il ne put ni l'avalier ni s'en débarrasser. Victime de la supercherie des Blancs, le serpent dut subir sans résistance le coup mortel.

Plus tard, dans le même poulailler, ma femme posait l'œuf de faïence dans le nid de ces braves volatiles. Nos petits boys, qui étaient aussi amateurs d'œufs, attendaient assez souvent au contenu des nids. Une fois, ils nettoyèrent à fond, si bien que tous les œufs y compris l'artificiel, avaient disparu. Par cette méprise, leur larcin fut découvert. Naturellement, ils jurèrent leurs grands dieux qu'ils n'avaient absolument rien enlevé, mais qu'il s'agissait d'une paresse de la part des poules.

Le lendemain, ils arrivèrent en courant et tout joyeux pour annoncer que les poules s'étaient remises à pondre. Ils prétendaient avoir vu la grande poule grise, originaire d'Europe, quittant son nid en y laissant un gros œuf. C'était l'œuf de faïence que les coupables avaient rapporté. D'après leur logique, l'œuf à coquille dure qu'on ne pouvait ni ouvrir ni faire cuire devait provenir de la poule européenne, et les Blancs seulement savaient comment le préparer.

Upsé aussi, le singe, pourtant bien malin, qui volait continuellement des œufs sans se laisser prendre sur le fait, tomba dans le piège à son tour. Un beau matin, je le trouvais assis sur un poteau de la clôture du poulailler, la mine hagarde, et tenant un œuf à la main. Il ne s'enfuit pas, mais resta assis, comme s'il voulait me prendre à témoin de cette chose incompréhensible avec laquelle il se trouvait aux prises. Il heurta l'œuf contre le poteau, mais ne put le casser. Il le roula entre ses mains, mais ne put l'écraser. Rien ne lui servit de le heurter encore plus violemment, de le presser encore plus fort entre les mains, même d'y mettre la dent.

Un moment, il s'arrêta pour reprendre des forces et me regarda comme s'il voulait me demander si j'y comprenais quelque chose. Je ne pus m'empêcher de rire, quoiqu'il faille éviter de le faire devant un singe agacé, parce qu'il s'en excite encore plus et risque de devenir agressif.

Alors, il commença à comprendre que son malheur avait une fois de plus l'infamie des Blancs pour cause.

Il manifesta son indignation par de méchantes grimaces et des cris rauques. Après avoir exercé sa rage pendant quelque temps encore sur cet œuf de malheur, il le lança dans l'enclos, poussa un dernier grognement dans ma direction et s'enfuit. Pendant plusieurs jours, j'eus l'impression qu'il m'évitait parce que j'avais été témoin de sa malchance...

Docteur A. Schweitzer, « Histoires de la Forêt Vierge ».
Payot, Paris.

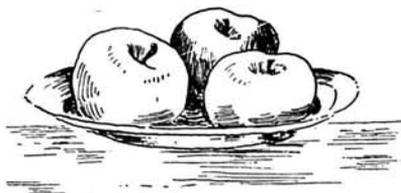
UNE CHASSE AUX POMMES

Un souvenir qui me fait frémir et rire tout à la fois est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une pièce qui, par une jalousie élevée, recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison je montai sur la huche à pain pour regarder ce précieux fruit dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle pourrait y atteindre. Elle était trop courte. J'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier ; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin, je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très doucement ; déjà la pomme touchait à la jalousie, j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme était trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps, je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre ; mais à peine furent-elles séparées qu'elles tombèrent toutes deux dans la salle. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction.

Je ne perdis point courage. Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'allonge la broche, je l'ajuste ; j'étais prêt à piquer... Malheureusement le patron ne dormait pas ; tout à coup la porte de la dépense s'ouvre, mon maître en sort, croise les bras, me regarde et me dit :

— Honte à toi, petit voleur !...

Rousseau. « *Les Confessions* ».





Le sous-préfet aux champs

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne ; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

— C'est un artiste ! dit la fauvette.

— Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

— Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est : c'est un sous-préfet !

Et tout le bois va chuchotant :

— C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet !

A. Daudet.

« Lettres de mon Moulin ».





OUVRONS LES YEUX SUR LA BEAUTE DU MONDE

Mes enfants, avez-vous ouvert les yeux sur les beautés qui nous entourent ? Des étrangers viennent de loin pour admirer notre pays qu'ils trouvent l'un des plus merveilleux de la terre. Mais nous, est-ce que nous le regardons seulement ?

Notre plaine est un verger de paradis ; les fleurs, au printemps, la recouvrent d'un bouquet immense ; les fruits qu'elle nous offre à pleins paniers nous rappellent la terre de Chanaan.

Notre coteau, hérissé de ceps, porté de parcelle en parcelle par les murailles, conduit nos pas aux premiers villages. Sous les noyers, la vie a la simplicité tranquille des temps anciens.

Entrons dans nos vallées : Dans le repos des pentes, les village dorent au soleil leurs chalets de bois, autour de la rose blanche de l'église. Au-dessus d'eux, la montagne dresse à la frange du ciel ses glaciers, ses cimes, ses arêtes.

Regardon mieux le monde qui nous entoure : descendons dans nos jardins, entrons dans le pré, dans le champ ; regardons vivre les plantes ; respirons le parfum des fleurs ; apprenons à connaître le mystère du taillis ; admirons les grands arbres merveilleux. La nature est riche de tant de trésors que la vie entière ne suffit pas à les compter.

LA NATURE

LE RUCHER

Notre voisin possède un rucher sous ses fenêtres ; c'est un joli petit village nain, fait de maisonnettes colorées qu'habitent les abeilles.

L'hiver, le village paraît désert ; les essaims dorment dans le silence de la neige. Dès que le soleil de mars réchauffe les parois, la colonie se réveille. Les ouvrières se hasardent dans la tiédeur revenue. Engourdies, elles volent pesamment autour de la ruche, dans un bourdonnement de tambour. Puis elles s'éloignent : Peut-être, une fleur déjà sourit-elle dans le creux abrité d'une muraille.

Dès que les crocus, dès que les perce-neige et l'hépatique bleue fleurissent, les abeilles sont à l'ouvrage. Elles visitent aussi les premières fleurs des amandiers.

Quelle fête, bientôt, dans le taillis où les noisetiers, les saules, les ormes et le peuplier-tremble offrent leur pollen aux laborieuses faiseuses de miel !

En avril, les pêchers, les anémones, les ancolies les accueillent ; puis on les voit butiner sur le soleil jaune des pissenlits. Déjà, les marronniers, les érables, les tilleuls et les sureaux ont pour elles table mise.

En mai, la campagne entière les appelle ; elles ne savent plus où donner des antennes... Elles se gorgent, rentrent chargées de butin, repartent, reviennent. Leurs petites armoires, dans l'ombre, se remplissent de provisions.

En juin, elles montent vers les alpages ; des essaims entiers se posent sur les fleurs des rhododendrons.

LES PREMIERES FLEURS DU PRINTEMPS

C'est le noisetier qui, le premier, nous fait signe. Dès le début de février, il entr'ouvre ses chatons jaune-soufre, promesses d'un printemps qui ne tardera plus.

Cherchons bien, maintenant, sur le bord des ruisseaux, sous les feuilles mortes de l'automne, la primevère jaune comme du citron ; le gel punit parfois son impatience. Mais comme nous sommes heureux que sa hardiesse nous fasse oublier le long temps de l'hiver !

Regardez, regardez ! Déjà, dans le creux de la colline, luit la pâquerette. Bientôt, les cloches de Pâques éparpilleront au ciel leurs carillons.

Puis, voici les véroniques, si humbles dans le gazon ou la vigne, et les tussilages d'un beau jaune d'or triomphant.

Mars nous offre les scilles et les violettes sauvages, puis, sur les collines et dans les sous-bois, la belle anémone pulsatile, à la tige veloutée qui est la plus riche fleur de notre printemps.

Mais tous les arbustes, maintenant, se hâtent ; des chatons pendent à chaque rameau que les abeilles visitent et dont elles emportent le pollen dans leurs pattes. Elles vont ainsi d'une fleur à l'autre et favorisent le mystère des fécondations.

Les petits bergers aiment l'hépatique bleue qu'ils trouvent sous les taillis en cherchant des coquillages.

Maintenant, il y a des fleurs partout, des potentilles jaunes, des pervenches bleues, des crocus à la frange des neiges.

Maman va couper des feuilles de dent-de-lion dans le pré et nous goûtons nos premières salades...





LE PRINTEMPS DANS LES HAIES

Le long du chemin qui nous conduit à l'école, il y a des buissons d'épine noire que les gens savants appellent la prunelle. Les rameaux s'étoilent d'une myriade de boutons blancs et toute la haie semblent ainsi remplie de soleil.

C'est que le printemps est maintenant bien assuré.

Ces fleurs deviendront des fruits d'un joli bleu que nous croquerons, l'automne, en faisant la grimace. La prunelle est acide et tout juste bonne pour les merles quand ils n'ont plus autre chose à manger. Pourtant, un peu flétrie, après les premiers gels, nous faisons semblant de l'aimer. Nous l'appelons *la belosse*.

Dans des pays très pauvres où il n'y a pas de vigne, les gens tirent un vin aigre de la prunelle bleue.

Quel plaisir de muser dans la haie, au printemps ! Mille nids déjà s'y préparent ; des milliers d'oiseaux y vivent, y chantent et s'y aiment, au-dessus des fleurs qui embaument. L'épinevinette, maintenant, fleurit et sa fleur répand une odeur très douce. On entend, au loin, chanter le coucou.

La haie abrite tout un petit monde d'insectes, de papillons, d'oiseaux et de fleurs. Une fraîcheur délicieuse erre sous les branches, même aux jours les plus chauds de l'été. Les lézards s'y réfugient et les belles couleuvres jaunes. Les haies qui bordent nos chemins de campagne doivent être conservées parce qu'elles protègent les fleurs et les oiseaux.

IL FAUT AIMER LES ARBRES

Comme nos campagnes seraient tristes si les grands arbres ne les embellissaient pas de leur présence !

L'arbre est la prière vivante que la terre élève vers le ciel ; il nous oblige sans cesse à regarder plus haut que cette ligne basse d'horizon où s'effectuent nos travaux.

Innombrables sont à notre égard les bienfaits des arbres. Ils nous donnent, l'été, l'ombre et la fraîcheur ; ils font provision d'humidité et nous aident à supporter la sécheresse ; les uns nous nourrissent de leurs fruits ; tous, après leur mort, nous donnent leur chaleur ; tous, offrant asile aux oiseaux, sont un bienfait pour les campagnes.

Les arbres calment la furie des vents ; ils assainissent l'atmosphère, retiennent les poussières, empêchent, sur les pentes de nos montagnes, la terre de s'ébouler.

Un bel arbre frémissant dans la lumière évoque la splendeur de Dieu.

Qu'y a-t-il de plus beau dans un verger que la frondaison ronde d'un noyer centenaire ?

Comme une allée citadine devient majestueuse quand l'ombrent deux rangées de platanes ou de marronniers !

Les peupliers d'Italie qui longeaient nos routes et notre fleuve donnaient à notre plaine une grâce qu'elle est en train de perdre depuis qu'on abat sans pitié ces arbres à l'élégance souveraine.

Qu'est-ce qui est plus gracieux qu'une touffe de bouleaux à l'écorce blanche penchés sur un canal ?

Quelles forêts sont plus belles que nos forêts d'aériens mélèzes ? Mais toutes les forêts sont belles quand elles sont faites de hauts arbres bien vivants.





LA FORET

Les dimanches d'été, j'aime à me promener dans la forêt. D'innombrables pistes s'ouvrent devant mes pas. Un monde secret et merveilleux m'invite. Il suffit de se laisser conduire.

Ici, un sentier de chèvres grimpe brusquement ; je m'es-souffle à le suivre.

Plus j'avance, plus s'effacent les bruits du monde. Maintenant, je n'entends plus que la rumeur des insectes et le chant des oiseaux.

Au-dessus de moi, des sapins bleus, dans la brise légère, respirent. Si épaisses sont leurs frondaisons que ma vue se perd dans les branches touffues. A leur pied, la mousse verte offre aux chanterelles l'humidité propice à leur rapide croissance.

Mais voici que j'entre dans une zone plantée de mélèzes. Ces arbres sont plus hauts, plus élégants, plus lumineux. Les branches moins touffues laissent pénétrer le soleil jusqu'à l'écorce du fût, une belle écorce dorée comme celle du pain.

Je m'enfonce encore dans l'épaisseur de la forêt, je monte toujours vers la montagne et voici que je rencontre les premiers arolles. Ce conifère des hautes altitudes n'aime que les lisières élevées. La foudre souvent l'y maltraite : de vieux arolles échelonnés dressent au ciel des moignons mal cicatrisés.

Les écureuils sont friands du pin d'arolle ; les enfants aiment aussi la petite amande qu'ils obtiennent en décortiquant le fruit poisseux du dernier arbre de nos montagnes.





LES PETITS FRUITS DE LA FORET

On pourrait demeurer des semaines, des mois, dans une forêt sans jamais s'ennuyer. A chaque pas, elle offre un nouveau spectacle ; à chaque heure, elle révèle un nouveau secret ; on passe d'une clairière dans un fourré et tout change, la végétation, les couleurs, la lumière. Du fourré, on entre de plain-pied dans un espace subitement nu. C'est un champ de fraises.

Les petites fraises des bois ont une saveur extraordinaire. Fort sucrées, parfumées, elles ne ressemblent guère que par la forme et la couleur aux grosses fraises des jardins.

A peine a-t-on cueilli les fraises que se découvre un champ immense de myrtilles. Ce petit fruit bleu est délicieux et sain. Si frais, si rond, il tache comme de l'encre. Dès que les enfants ont écrasé trois myrtilles sur la langue, ils ont le visage et les mains tout barbouillés. Ils n'ont plus besoin de se coller à la lèvre, pour ressembler à des hommes, les longues moustaches de lichen ; de loin, ils ressemblent à de petits vieux.

La confiture de myrtilles est excellente mais je lui préfère la gelée d'airelles. Cette petite baie rouge, un peu acidulée, croquée fraîche, agace les dents.

Ce ne sont point là toutes les surprises que nous réserve la forêt. Elle nous offre ses innombrables champignons. La plupart sont comestibles, tels les chanterelles, les cèpes, les russules... Mais attention : il en est de vénéneux. La merveilleuse fausse orange, au chapeau rouge taché de blanc, est une poison redoutable.

LES FLEURS

Comme le monde serait triste sans les oiseaux et sans les fleurs !

Avez-vous jamais réfléchi, enfants, à la beauté d'un jardin ou d'une prairie en fleurs ? Vous êtes-vous penchés, longuement, une fois, sur une fleur pour l'admirer dans toute sa grâce et toute sa beauté ?

Dieu, au Jardin d'Eden, avait semé d'innombrables fleurs. Elles embaumaient, elles bordaient les allées et tout n'était que bonheur dans leur contemplation.

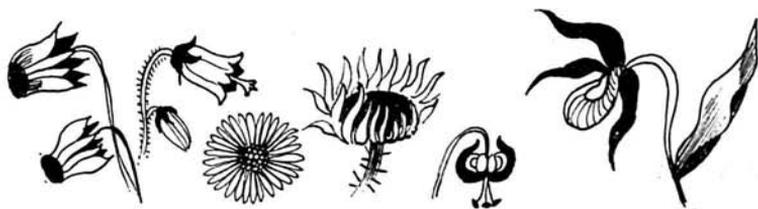
L'homme n'a pas tout à fait oublié le jardin primitif. Il garde le besoin d'entourer sa vie de ces présences colorées qui réjouissent la terre comme les étoiles réjouissent le ciel.

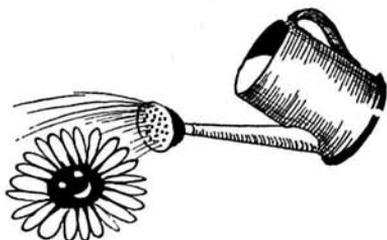
De très humbles femmes, très pauvres, dans un taudis de ville, connaissent tout de même un peu de bonheur parce que, dans leur solitude, elles cultivent une plante qui, de temps en temps, fleurit.

Or, la nature est un grand jardin ; chaque printemps, les anges y sèment des fleurs nouvelles.

Les fleurs sont partout, le long des chemins, dans les haies, dans le taillis, dans la forêt, dans le pré, sur le champ, sur la rive du ruisseau ; les fleurs se contentent d'une pincée de terre sur un rocher : elles fleurissent même dans l'eau.

Partout, les fleurs nous rappellent qu'il ne faut pas vivre seulement pour gagner de l'argent ; elles nous disent qu'il faut savoir ouvrir les yeux sur ce qui est beau ; elles nous invitent à lever le regard vers Dieu qui est toute beauté, toute fraîcheur et toute pureté.





CE QU'IL FAUT POUR FAIRE UNE FLEUR

Presque toutes les plantes portent leur fleur à l'extrémité d'une tige. Ainsi les voit-on mieux ; ainsi les fleurs sont-elles moins menacées par la boue et la poussière.

Le long de la tige, croissent les feuilles ; tantôt alternées, tantôt opposées ou tournant en spirales, les feuilles annoncent la présence incomparable de la fleur.

La fleur elle-même se compose de plusieurs parties. Les sépales en forment le calice ; ils protègent la maison délicate où les abeilles viennent chercher leur miel.

Les pétales, séparés ou unis à la base, constituent la corolle ; la corolle donne à la plante son éclat, ses couleurs vives ou nuancées. C'est par elle, surtout, que l'on reconnaît les fleurs.

Les étamines et le pistil se trouvent à l'intérieur du calice. A l'extrémité de l'étamine, dans une partie renflée qui s'appelle l'anthere, le pollen attend d'être emporté par la brise ou cueilli par les insectes. Il s'en ira sur d'autres fleurs pour les féconder.

La fleur la plus simple de nos champs est une merveille qu'aucun homme n'a jamais su fabriquer. Revenant la graine d'une autre fleur, bientôt, elle se noue. Le fruit, lentement, se forme. Autour du pistil et de la graine, la chair s'enfle à la lumière du soleil. Bientôt, nous pourrions mordre à belles dents dans une pêche juteuse, dans une poire qui fut, au printemps, une petite fleur blanche, dans une pomme dont nous avons admiré la corolle rose au mois de mai.

LES COULEURS DES FLEURS

Dans ce jardin de Dieu que l'on appelle la nature, les fleurs sont si nombreuses que personne encore n'aura pu les compter toutes.

Si nombreuses mais aussi tellement différentes que l'homme ne sait même pas toujours donner un nom aux couleurs infiniment variées de leurs pétales.

Le bleu d'une gentiane est plus bleu que le plus bel azur ; qu'y a-t-il de plus blanc qu'un lis ?

L'anémone de Pâques, sur nos collines, est d'un violet si pur que rien n'approche la finesse de ses nuances.

Le lychnis de nos campagnes mêle avec une délicatesse souveraine les roses, les rouges sombres et les couleurs lie de vin.

L'or de l'arnica est plus éclatant que l'or métallique ; le rose violet de l'aster est inimitable.

Qu'y a-t-il de plus jaune que le jaune de la renoncule, qu'y a-t-il de plus rose que l'églantine des alpes ?

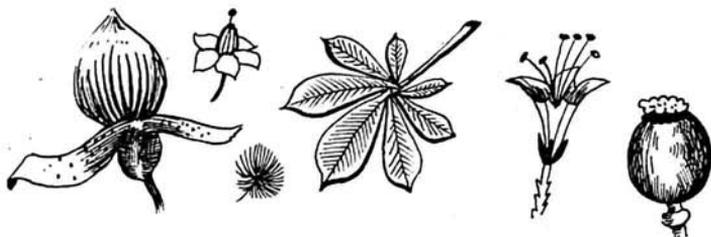
La fleur des joubarbes luit, sourdement, comme un soleil ; la grappe du saxifrage ressemble à des flocons de neige.

L'épervière est d'un jaune éblouissant ; la primevère a des teintes de soufre.

La pourpre des empereurs était moins pourpre que la robe de certaines gentianes ; le lis martagon saigne comme le flanc d'un martyr.

L'inépuisable variété des couleurs fait de la nature le plus beau des tableaux. Les plus éclatantes de toutes sont les fleurs de montagne.





LA FORME DES FLEURS

Qui d'entre nous n'a pas cueilli un édelweiss ? N'est-ce pas une merveilleuse petite étoile tombée sur le flanc d'un rocher ?

Le bouton d'or a la forme d'un grelot ; sans doute, tinte-t-il, la nuit, quand les anges le heurtent de leurs ailes.

L'ancolie des Alpes fait penser à une cloche qui aurait des ailes.

L'aconit protège sa fleur d'un petit casque romain. Le pétale des pensées ressemble à un cœur ; la fleur entière a souvent les formes d'un papillon.

L'œillet ouvre son étoile de cinq cœurs sanglants. Nos plus vieux bahuts décorent leurs panneaux d'un profil de fleur de géranium.

L'églantine fait penser à une jolie assiette d'enfant.

Le bel épilobe noue sur les moraines ses petits nœuds de papillon. La capsule du pavot ressemble à une bourse d'avare.

Pour garder son merveilleux trésor, le chardon hérissé autour de sa fleur des lances d'argent.

Une couronne de flammes bleues protège la braise de la centaurée.

La raiponce ferme ses griffes de chat autour d'une proie invisible.

Toutes les campanules sonnent leurs carillons au passage du vent.

La primevère ouvre à la curiosité des abeilles ses entonnoirs d'or.

LES FLEURS DE PLAINE ET LES FLEURS DE MONTAGNE

Dans la plaine, dans nos vallées, les plantes, abondamment nourries, bien arrosées, sont en général hautes sur tige; leurs feuilles sont larges, longues, bien développées; leurs branches se ramifient; leurs fleurs, en revanche, sont souvent plus petites que les feuilles; leurs couleurs ne sont jamais très violentes.

Sur la montagne, tout change. Souvent, une couche très mince de terre recouvre les rochers; les racines ne trouvent qu'une sève peu abondante. Les vents secs, d'autre part, dessèchent les feuilles; le froid nocturne succède à des journées brûlantes. Il faut donc que les plantes s'adaptent à ces circonstances particulières.

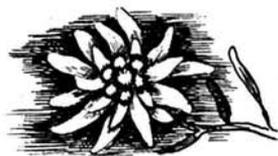
C'est pour cette raison que les tiges des fleurs de montagne sont, pour la plupart, courtes; les feuilles, peu développées. En revanche, les corolles, comparativement, y sont immenses. Leur éclat est extrêmement vif.

Pour lutter contre le froid, beaucoup de plantes de montagne se recouvrent d'une sorte de velours. Ainsi, l'édelweiss, le génépi se défendent des nuits glacées.

D'autres plantes font des réserves d'humidité dans des tiges épaisses et grasses. C'est le cas des saxifrages.

Le soleil agit plus vivement en montagne qu'en plaine. Vous vous en apercevez le jour où, faisant une promenade jusqu'à l'arête qui domine votre village, vous rentrez avec le nez, le front, les joues rouges.

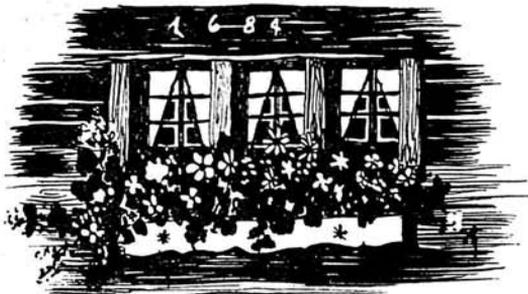
C'est pour cette raison que les fleurs de l'alpe sont presque toutes éclatantes.



Est-ce pour se défendre que la plupart des plantes de la montagne vivent en colonie ? Les crocus se serrent les uns contre les autres, au premier printemps ; les soldanelles se rencontrent par touffes ; les gentianes printanières forment de véritables tapis ; les rhododendrons recouvrent des pentes entières ; la silène acaule ne vous laisse même plus la place de vous asseoir.

Ne parcourez pas la nature les yeux fermés ; regardez ; contemplez ; tâchez de comprendre les beautés que vous découvrirez à chaque pas devant vous.





NOUS DEVONS FLEURIR NOS MAISONS

Que dans chaque chambre, que sur chaque table, sourie un bouquet de fleurs !

Non, ne dévastez pas votre jardin. N'arrachez surtout jamais la racine des plantes rares de la montagne. Au contraire, aimez et protégez les fleurs. Mais cueillez-en pour fleurir la maison que vous habitez.

Une rose, dans un joli vase, met de la lumière et du bonheur autour de vous.

Il ne faut pas priver les autres hommes des fleurs qui agrémentent le chemin ; il est toujours permis de prendre dans la prairie où elles abondent quelques grappes d'esparcettes ; le mauve des scabieuses en fera mieux ressortir le carmin.

Ne permettez pas à vos compagnons de promenades de se bourrer les poches d'édelweiss. Fripées, ces malheureuses fleurs magiques seront jetées aux balayures. En revanche, quelques rhododendrons, soigneusement coupés, apporteront dans votre chambre le printemps de la montagne.

Fleurissez vos maisons ; qu'une frange rouge et blanche de géraniums ourle le bord austère de vos fenêtres !

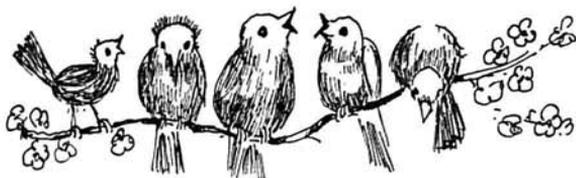
Que le village de bois est aimable quand, sur les parois brunes, éclate le vermillon de grappes épanouies !

Aimez les fleurs, toutes les fleurs ; aimez les beaux arbres qui donnent à un paysage grâce, ombre et fraîcheur.

Aimez la nature, jardin de Dieu.



Les beautés du monde



LE CHANT DES OISEAUX

... Si vous laissez ouverte, à la belle saison, la fenêtre de votre chambre, vous seriez réveillés par les cris des oiseaux. Je ne parle ici ni des poules, ni des oies, ni des dindons qui sont des oiseaux domestiques et qui n'en crient pas moins. Je pense d'abord aux oiseaux sauvages, aux passereaux qui vivent dans le lierre des murailles ou dans les buissons, aux hirondelles qui volent plus vite qu'un avion à réaction, compte tenu de la grosseur de leur petit corps, aux pigeons qui roucoulent sur le toit, aux pies qui crient « Kiak... Kiak » dans les peupliers. Certains de ces oiseaux sont des chanteurs médiocres, ils piail-
lent ; mais il en est d'autres qui sont des artistes.

Le rossignol est le plus habile de tous. Il ne chante qu'au printemps, mais il invente sans arrêt, même la nuit, des chansons nouvelles, délicieuses, qui nous arrêtent un pied en l'air quand nous marchons sur les sentiers et qui pourraient faire rêver les petits enfants comme les grandes personnes.

G. Duhamel. « Pierre et le Loup ».

PROMENADE

*J'ai été me promener près des champs
où les petits brins d'herbes ne sont pas méchants,
avec ma chienne et mon chien couchants.*

*Là, j'ai vu des choses qui jamais
n'ont dit aucune méchanceté,
et de petits oiseaux innocents et gais.*

*Je me disais, en voyant au-dessus des haies
s'agiter les tiges tendres des ronciers :
ces feuilles sont bonnes. Pourquoi y a-t-il des gens mauvais ?*

*Mais je sentais une
[grande joie
dans ce calme que
tant ne connaissent
[pas,
et une grande dou-
ceur se faisait en
[moi.*

*Je pensais : oiseaux,
[soyez mes amis.
Petites herbes, soyez
[mes amies.
Soyez mes amies, pe-
[tites fourmis.*

*Francis Jammes,
Vers et proses.*





LE PINSON

Le pinson est l'un des oiseaux les plus communs de notre pays.

On le voit partout, dans le jardin, la vigne, le pré, le taillis. Et partout, il chante.

C'est pour cette raison que d'un enfant joyeux on dit qu'il est gai comme un pinson.

Il porte une casquette d'un joli bleu de cendre, une visière sombre sur une tête robuste, dont le bec, solide et pointu, prolonge le profil arrondi.

Le corps est grassouillet, vêtu d'un habit sobre mais élégant ; la chemise est grise chez la femelle ; chez le mâle, d'un rose discret glissant à la couleur du cuivre. Deux taches claires signalent la naissance des ailes ; le dos est recouvert d'une jaquette verdâtre que prolonge une queue longue, légère et grise.

On le voit souvent sautiller sur les chemins, cherchant les grains de blé tombés du char. Nullement sauvage, il ne s'envole qu'au dernier moment.

Le pinson picore surtout les graines ; dans les temps où il doit nourrir ses petits, il dévore pucerons et chenilles. S'il lui arrive de chagriner le jardinier en faisant quelques dégâts à ses semis, plus tard, largement, il se rachète.

Le pinson chante toute l'année ; l'hiver, par bandes, ils errent, affamés mais chantant. L'été, aucune averse ne le fait taire ; quand reviennent les beaux jours, le pinson, bon prophète, du haut d'un pommier, nous l'annonce.

LES HIRONDELLES

Tombée à terre, l'hirondelle de cheminée a de la peine à repartir.

Elles reviennent vers la mi-avril. D'où reviennent-elles ? On dit qu'elles passent la mer, craignant les hivers froids du Nord ; on dit qu'elles vont très loin, très loin, de l'autre côté de la mer, vers l'Afrique noire...

Elles reviennent ; tout à coup, nous découvrons ces faucheuses dans les prés bleus de notre ciel et nous sommes heureux parce qu'elles sont une promesse de beau temps.

Il y a deux sortes d'hirondelles : l'hirondelle des fenêtres et l'hirondelle des cheminées.

L'hirondelle des fenêtres a les reins, la poitrine et le ventre blancs ; le reste de son manteau est d'un noir très doux, bleuté même. Elle fait son nid sous l'avant-toit des maisons, à un angle de parois, près d'autres nids suspendus en colonie. Ces nids ressemblent à de petits sacs de boue. Ils sont faits de terre que l'hirondelle humecte de sa salive, gâchant le mortier comme un maçon. Au haut, la porte n'est qu'un petit trou rond.

L'hirondelle de cheminée, sa cousine, porte un plastron couleur de châtaigne ; on la reconnaît aisément parce que sa queue est plus longue et plus effilée. Quand elle vole, elle ressemble à un fer de lance.

Le vol de l'hirondelle est rapide, élégant, souvent anguleux et brusque. Elles chassent haut, par beau temps ; quand la pluie menace, elles rasant les toits et même le sol.

Notre printemps et notre été ne seraient pas si joyeux si les hirondelles n'habitaient pas notre ciel.

Vers la fin d'août, les hirondelles préparent leur migration. Elles se rassemblent en larges bandes, tiennent de longs conciliabules, sur des fils de téléphone, sur la tour d'un clocher. Un jour d'automne, adieu ! Elles sont parties. Alors, la tristesse nous vient au cœur parce que l'hiver ne saurait plus tarder.



LE MERLE

Monsieur porte un bel habit noir, luisant, des guêtres jaunes ; il fume un cigare doré !

C'est un chanteur d'opéras.

Madame est beaucoup plus modeste ; elle se promène en robe grise et fait elle-même son ménage. Pendant que Monsieur chante, elle bâtit le nid, couve, fait éclore. Aussi, reste-t-elle petite tandis que Son Excellence, prenant de l'embonpoint, ressemble à un gros roi nègre.

Mais il ne faut pas médire du merle. Quand l'hiver tarde, c'est son chant qui, brusquement, un soir, nous délivre...

La merle a chanté : le printemps peut venir.

Il essaie d'abord sa voix : tout l'hiver, il s'est tu et peut-être ne trouvera-t-il plus la mélodie. C'est un air difficile que le sien, nuancé, plein de reprises, de surprises, de variations. A-t-il entendu un pinson : il l'imité, pour s'en moquer, pour montrer qu'il fait mieux, lui, le MERLE... Il chante le matin, le soir. Durant la journée, il se repose.

Il ne chante qu'à bon escient, quand le temps est beau, ou qu'il va se remettre au beau, après la pluie douce qui mouilla le jardin. Mais quand il chante, il faut bien le reconnaître, on n'entend plus que lui.

Le Monsieur à l'habit noir et aux guêtres jaunes ne l'ignore pas. Comme les chanteurs d'opéras, il a besoin qu'on l'applaudisse.

LA CRECERELLE

Avez-vous essayé de demeurer sur place, les pieds sur les pédales d'une bicyclette ?

Ou bien de vous maintenir à la surface de l'eau sans faire un geste de vos jambes ou de vos mains ?

Imaginez-vous un avion qui s'arrêterait au-dessus de vous, immobile comme le coq sur la flèche du clocher ?

La crécerelle connaît ce secret.

Regardez-la : elle file en flèche, sombre sur la lumière céleste, et tout à coup, vire, tourne. Que lui arrive-t-il ? Elle a cru découvrir une proie. Brusquement, elle s'arrête. Mais oui, parce qu'elle a découvert le secret.

Immobile au milieu du ciel, c'est à peine si ses ailes minces frémissent, battant l'air à petits coups. Que fait-elle ? C'est le chasseur à son guet.

Sa queue s'est étalée, grise, avec un liséré noir ; sa tête penchée vers le sol observe. Qu'est-ce qui a bougé, dans l'herbe ? Un campagnol, un mulot, un lézard ? Elle le saura bientôt.

Tout à coup, le fil à plomb tombe. La crécerelle fond sur sa proie. Ses serres l'enveloppent, l'emportent dans le bois. Le campagnard compte un ennemi de moins.

Le faucon-crécerelle ne doit pas être confondu avec l'épervier. L'épervier est malfaisant ; il se repaît d'oiseaux. La crécerelle aux ailes minces détruit les souris et les rats.

Et puis, elle mérite estime parce qu'elle connaît le secret...





LA BUSE

Petit berger, tu as déjà vu, sans doute, au sommet d'un mélèze, un entrecroisement de branchettes sèches, si large que des enfants y pourraient jouer : c'est le nid de la buse.

Ce grand rapace, de couleur brune, on l'appelle communément un aigle. Non point. Son vol majestueux peut nous tromper, en effet. Quand elle s'enfonce dans les hauteurs du ciel en larges spirales, elle nous donne une impression de puissance. Mais, descendue à terre, lourde et maladroite, la tête dans les épaules, indifférente, on voit bien qu'elle n'est qu'une buse.

Ne nous moquons point d'elle : c'est une amie du paysan. Elle chasse les taupes, les mulots, les campagnols, comme la crécerelle. Affamée, elle nettoie la campagne des petits animaux morts.

Elle miaule ; ses *py-ou* l'annoncent avant qu'elle ne paraisse. C'est qu'elle a faim. Mais, peut-être, chasse-t-elle plutôt pour ses petits qui, en juillet, ne savent pas encore se tirer d'affaire tout seuls.

LES OISEAUX DE NUIT

Qu'ils ont mauvaise réputation !

— Hou, hou, hou...

Qui donc nous appelle, la nuit, qui nous annonce des malheurs ?

C'est le *chat-huant*, appelé aussi la *chouette hulotte* ou simplement la chouette.

— Hou, hou, hou...

Elle chevrote, elle tremble ; cette voix, dans la nuit, est lugubre. Alors, on lui attribue une vertu sombrement prophétique.

La hulotte a la tête ronde, grosse, sans aigrette. Il ne faut pas la confondre avec le grand-duc qui n'existe pas chez nous.

La hulotte fuit la lumière qui l'empêche de bien voir. Le jour, elle perche dans l'épaisseur des branches, en des lieux sombre où ne pénètre pas le soleil. Aussi, semble-t-elle rêver, les yeux mi-clos, ses yeux noirs à reflets bleus qui, ouverts, paraissent immenses dans son visage de cendre.

Il lui arrive aussi de hanter les vieilles tours, les maisons abandonnées. Elle s'y mêle aux fantômes et aux sorcières des légendes.

La *chevêche* est beaucoup plus petite, plus claire ; sa gorge est blanche ; cette petite chouette accompagne parfois les voyageurs nocturnes et leur fait peur. C'est un oiseau gai, pourtant, qui aime la présence de l'homme. Souvent, il vient frapper à sa fenêtre, la nuit, quand la lampe est restée allumée.

L'effraie habite les clochers, même les galetas, les greniers, les vieux moulins. On l'entend jusque dans nos villes.

C'est un très bel oiseau à plastron blanc, moucheté de taches brunes, à manteau gris pointillé de blanc et de brun. L'été, elle quitte la plaine et gagne les hauts abris de la montagne.

Toutes ces chouettes sont bienfaisantes. Elles nous délivrent des souris, des mulots, des campagnols, des musaraignes. Il ne faut pas les détruire ; les maléfices qu'on leur attribue ne sont que superstitions.



LE PIC

Qui donc plante un clou dans la forêt ?

Gardez-vous bien de faire du bruit ; avancez sur la pointe des pieds dans la direction de ces coups secs, dissimulez-vous derrière les arbres et vous surprendrez peut-être le menuisier.

Il est agrippé à l'écorce d'un arbre ; en plaine, un marronnier ou un tilleul ; dans la forêt, un mélèze ou un sapin. Les plumes épaisses de sa queue, posée en oblique sur l'arbre, lui servent de support.

Plante-t-il vraiment un clou ? Non, il cherche sa nourriture.

Sa nourriture, ce sont les larves, les chenilles du gâte-bois, ces gros vers blancs, boudinés, que l'on découvre quand on fend le bois pour la cheminée. Le bec du pic sonde l'écorce et l'aubier ; quand la piste est bonne, il creuse, élargit, dans un grand bruit que le silence de la forêt répercute. Puis, d'une saccade, d'un bond, le pic se déplace, monte, change d'arbre, poursuit sa quête à longueur de journée.

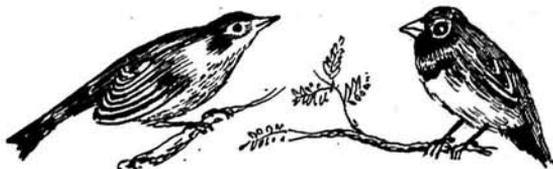
C'est un très bel oiseau, au bec extrêmement fort, aux ongles acérés. Ses couleurs sont vives, blanches, noires, avec une calotte rouge sur la tête et un tablier de même couleur sur l'abdomen. Aux ailes, il porte des épaulettes éclatantes.

On l'entend toute l'année, jouant à cache-cache d'un tronc à l'autre. Il n'aime pas les longs vols à ciel découvert. Son royaume, c'est la forêt qu'il anime, l'hiver, quand la plupart des autres oiseaux l'ont quittée !

Il niche dans un trou qu'il a agrandi à la force de son bec mais se sépare tôt de sa famille.

Bûcheron solitaire, il plante son clou ; c'est sa façon à lui de gagner sa vie dans le silence.





TANT D'AUTRES OISEAUX...

Mais combien sont-ils, dans nos jardins, dans nos taillis, dans nos forêts, combien sont-ils à nous aider, à nous égayer de leurs chants ?

Connaissez-vous le rouge-queue et le rouge-gorge ? Connaissez-vous l'alouette qui monte au ciel comme une flèche et, par jeu, se laisse retomber sur le pré ?

Connaissez-vous la fauvette à la gorge d'argent, si gentille, si familière et gracieuse ? Dès le mois de mars, elle sautille dans nos buissons d'épine-vinette et de prunellier ; dès le mois de mars, la fauvette à tête noire chante dans nos jardins.

Connaissez-vous la mésange à robe jaune, le chardonneret merveilleux ?

Gros oiseaux de la montagne, oiseaux ténébreux et de mauvais augure ; petits oiseaux qui se dérobent dans le talus, roitelets si petits qu'ils se perdent dans l'herbe comme des sauterelles...

De quoi vivent-ils, l'hiver, quand la neige recouvre la campagne ? Leur vie est difficile. Quelques larves sous les écorces, quelque poussière sous l'auvent sont leurs seules nourritures.

Enfants, soyez bons pour les petits oiseaux.

Il suffit de peu, de quelques mites de pain sur le bord de la fenêtre, d'un nichoir suspendu à l'arbre proche où vous déposerez un peu de nourriture pour sauver la vie de nombreux oiseaux.

Ne soyez pas de ces barbares qui détruisent les nids et poursuivent les oiseaux à coups de pierre.

Montrez votre bon petit cœur en étant les amis des oiseaux.

SAINT FRANÇOIS PARLE AUX OISEAUX

Un jour, saint François passait dans un chemin bordé d'arbres et de haies. Soudain, des oiseaux accoururent de l'horizon, volant par bandes, montant, descendant, tournoyant, en grand tapage : mésanges, pinsons, bouvreuils, fauvettes, piverts, chardonnerets, des moineaux piaillards en foule et mille autres espèces.

— Que nous veulent donc les oiseaux ? demanda un des compagnons de saint François ?

— Ils veulent que nous leur parlions du bon Dieu, répondit le saint.

Et, s'adressant à ces passereaux :

— Approchez, mes frères ailés, et faites silence.

Les oiseaux s'abattirent en une muée multicolore dans les arbustes et les buissons ; ils se turent, la tête levée vers le bon saint François. Et celui-ci leur dit :

— Petits oiseaux, mes frères, bénissez le Seigneur toujours et en tous lieux. Il vous a donné des plumes qui vous tiennent chaud, des yeux qui voient les graines et les vermines les plus minuscules. Il vous a donné les champs où vous trouvez à manger, les ruisseaux où vous trouvez à boire, les arbres où bâtir votre nid. Il vous a donné tout le domaine du ciel et des ailes rapides pour le parcourir. Vous ne semez ni ne moissonnez et cependant vous ne manquez de rien. Il veille à ce que vous ne tombiez pas des hautes branches ni des toits. Pour tous ces bienfaits, mes petits frères, remerciez le Seigneur Dieu qui vous a créés pour sa gloire et pour votre joie.

Les oiseaux ouvraient le bec, tendaient le cou, et, quand il eut fini, approuvèrent de la tête et battirent des ailes. Alors saint François les bénit d'un grand signe de croix et commanda :

— Envolez-vous, maintenant, et répétez aux autres oiseaux qu'ils doivent louer le Seigneur.

D'après les Fioretti.

LE CHÊNE ET LE ROITELET

Le plus mignon des oiseaux imagina, pour protéger sa couvée, de faire son nid dans le creux qu'avait laissé au tronc d'un chêne une branche morte, arrachée par la tempête.

Un jour, le petit oiseau dit à son oiselle :

« Ce brave ami de chêne croit vraiment être le roi des forêts. Mais je suis plus puissant que lui ; c'est donc moi qui suis roi !... »

Le chêne fut tout étonné de ce qu'il entendait là. Mais l'oiseau continuait de parler : « Certainement, je suis plus puissant que lui. Demande-lui de sauter d'un arbre à l'autre, de voler comme nous ! Demande-lui d'élever une couvée et de chanter ? Toi aussi, ma chère, tu en sais plus que lui !... Pour les œufs, je ne dis pas ; il en a, chaque année, des milliers, aussi gros que les nôtres ; mais quant à les faire éclore, quant à nourrir les poussins de mouches et de vers, comme nous le faisons, il ne s'y connaît pas du tout... Aussi tous ses œufs finissent-ils par tomber, je n'en ai jamais vu un s'ouvrir et donner le vol à un petit chêne. »

Cette fois le chêne se fâcha : « Petit idiot, gronda-t-il, tu ne sais donc pas que la terre est ma couveuse ? Le gland s'y enferme et le petit chêne en sort au printemps suivant !

— Je n'ai jamais vu cela ! C'est vantardise aussi grosse que toi, répliqua le petit oiseau, tout fier d'avoir ainsi attiré l'attention du chêne... Et puis essaie donc de t'envoler d'ici ? Tu tomberas et tu mourras !... J'ai déjà vu des arbres qui tentaient de suivre le vent ; aucun n'a réussi !... »

L'idée de s'envoler lui sembla si drôle et l'oiseau qui le proposait était si petit, que le chêne ne put s'empêcher de rire. Toutes les feuilles en tremblèrent ; les branches en étaient même secouées.

— Hé ! là, cria l'oiseau, vexé, ne bouge pas comme cela, tu déranges ma couveuse !

—Tu me parles bien, dit le chêne, tu sais donner des ordres, même à moi qui suis le roi des forêts ! Et puis, tu es venu me rappeler à temps que la puissance même d'un roi a des limites... Allons, si je suis le roi, tu seras le roitelet. Le roitelet des oiseaux ! »

Robert Dumas. Contes bleus.





POURQUOI ?

Pourquoi tuer les araignées ailleurs que dans les appartements, puisqu'elles détruisent les mouches qui nous importunent ?

Pourquoi mettre le pied sur ce grillon ou scarabée doré qui, dans nos jardins, fait la guerre aux chenilles, aux limaçons, aux hannetons, qu'il mange ?

Pourquoi tuer la couleuvre non venimeuse, qui vit de mulots et de souris ? Elle n'a jamais mordu personne.

Pourquoi détruire le coucou dont la nourriture favorite est la chenille ?

Pourquoi tuer le grimpereau et dénicher la fauvette, ennemis du cloporte et des guêpes ?

Pourquoi tirer sur les étourneaux, qui passent leur vie à manger les larves ?

Pourquoi prendre au piège les mésanges dont chaque couple détruit 120 000 vers et insectes pour élever ses petits ?

Pourquoi tuer le crapaud qui mange des limaces, des fourmis ?

Pourquoi tuer la chauve-souris, qui fait aux papillons de nuit et aux hannetons la guerre que font les hirondelles aux moucherons ?

Pourquoi tuer la musaraigne qui vit de vers de terre, comme la souris de blé ?

Pourquoi dire que la chouette mange les pigeons et les jeunes poulets, puisque cela n'est pas vrai ? Pourquoi la détruire puisqu'elle fait à elle seule la besogne de six à huit chats en mangeant au moins six mille souris par an ?

AIMONS LES ANIMAUX

*Aimons les animaux, enfants, ils sont nos frères
Voués depuis toujours au soin de nous servir ;
Nos mépris leur sont durs, nos rudesses, amères ;
Eux aussi, dans leur cœur, sentent mort ou plaisir.*

*Le petit âne gris qui brait dans le silence,
Et le bœuf aux yeux doux qui, paisible, se tait,
Un jour, dans une étable, ont réchauffé l'enfance
D'un Dieu que, sur la paille, une Vierge enfantait.*

*Un loup devint l'ami du bon François d'Assise ;
La colombe s'éploie entre Dieu, Père et Fils...
Au cou du Bon Pasteur, une agnelle est assise,
Et l'aigle et le lion sont la Force et l'Esprit.*

*Aimons les animaux ; Dieu les prend pour symboles,
Et de tous le plus humble est partout honoré :
L'âne, au jour des Rameaux, chargea sur ses épaules
Jésus qui s'en allait vers son Miséréré !*



MA FILLE, VA PRIER

*Ma fille, va prier. Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or, là-bas, perce la nue ;
La brume, des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Ecoute,
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour.*

*C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière.*

*Et puis, ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin.*

*Ainsi que l'oiseau met la tête sous son aile
L'enfant, dans la prière, endort son jeune esprit.*

Victor Hugo.



LE CONTE DE L'AVISÉ SANS-SOUCI

Il y avait une fois un meunier à large panse qu'on avait surnommé *l'Avisé Sans-Souci*.

Il avait en effet la mine toute fleurie. C'était surtout à table qu'il faisait beau le voir, fourchette au poing, débarrassant prestement son assiette, sans cesser pour autant de plaisanter, rire et boire, Avisé, cependant ! Plus fin que la finesse ! Fin à passer par le chas d'une aiguille, fin à mener le diable à la messe et aux vêpres.

Avec cela, il avait en son moulin un filleul allant sur la trentaine et qu'on nommait encore *le Fantounet* ; autant dire le tout enfant.

Vous connaissez le dicton :

*De par les pieds ou par les reins
On tient de la marraine ou du parrain.*

Or, il se trouvait que l'Avisé avait pour filleul un innocent : non pas un simple, si vous voulez, mais un garçon qui semblait encore un drôle, un drelounet, tant il était léger de cervelle. « Les innocents ne sont pas les plus bêtes », disait pourtant l'Avisé Sans-Souci.

Une certaine année, le roi passa par le pays. Le hasard voulut qu'il vît ce moulin, tout riant, babillant, sous son feston de vigne, avec sa roue qui tournait dans un rejaillissement d'eau, et ses bouquets de saules et de grisards qui brillaient, bruissaient, frétilaient, dans un chamaillis de mésanges.

Il demanda qui en était le maître.

— Sire, on le nomme le meunier l'Avisé Sans-Souci.

— Comment ? fit le roi en fronçant le sourcil, *l'Avisé Sans-Souci*, que vous dites ?

Il devrait être mal luné, lors de son passage, le roi !

— Ce meunier-là passe pour avisé et il trouve le moyen de n'avoir pas de soucis ? Eh bien ! Qu'il s'avise : des soucis, je vais lui en fournir !

Là-dessus, notre sire le roi envoie avertir le compère qu'il ait à venir au château dans huit jours.

— Je lui pose trois petites questions :

1. *Combien pèse la lune ?*
2. *Combien puis-je valoir, moi, le roi ?*
3. *Qu'est-ce que je pense ?*

Il m'apportera les réponses et si je n'en suis pas content, sur-le-champ, je le ferai pendre...

C'était parler, cela.

Ayant dit, le roi continua sa route. On court à l'Avisé Sans-Souci. Il se fait répéter les trois questions. Ma foi, s'il se sentit un peu gêné au nœud de la gorge, il ne le montra pas.

— On m'a surnommé l'Avisé, dit-il, mais c'est péché à nous de nous croire plus fins que le bon Dieu nous a faits. Je ne veux être que Sans-Souci. De ces trois belles questions, ce n'est pas moi qui vais me mettre en peine.

De fait, huit jours durant, il ne fit pas pire chère, ne mangea pas bouchée ni ne but rasade de moins.

Au matin du jour marqué, il appelle le Fantounet :

— Ecoute, tu sais ce que le roi demande. Va lui répondre à ma place. Réponds tout droit, en toute simplesse, toute finesse. Du reste, ton bon ange, dans le chemin, te soufflera.

Le Fantounet part, le nez en l'air, l'oreille au vent. Il se présente au château, dit qu'il est celui du moulin et qu'il vient pour répondre au roi.

On l'introduit.

— Alors, dit le roi, *combien pèse la lune ?*

— Sire le roi, elle pèse une livre.

— Une livre ? Pourquoi une livre ?

— Parce qu'elle a quatre quartiers. Quatre quartiers font la livre, tout juste.

— Bon, dit le roi. A la deuxième. C'est de moi qu'il s'agit.

Dis-moi ce que je vauz.

— Eh bien ! Je dis, vingt-neuf deniers, sire roi.

— Comment, monsieur le drôle ? Et pourquoi vingt-neuf ?
— Sire le roi, pourrait-on mettre à plus haut prix un homme alors que Notre-Seigneur s'est laissé vendre trente deniers ?

— Ha ! C'est vrai, dit le roi, tu as raison. Mais maintenant, *dis-moi ce que je pense.*

— Sire le roi, vous pensez que je suis l'Avisé Sans-Souci. Eh bien ! vous vous trompez : je suis Fantounet, son filleul.

— Oh, oh, fit le roi, ce serait un meurtre de laisser un tel homme mener l'âne du moulin, lui qui est fait pour conduire le char de l'Etat. Mon ami Fantounet, tu seras mon ministre !

Henri Pourrat

Le Trésor des Contes. Première série. (NRF)



LES POMPIERS A L'EXERCICE

Comme tout le village est construit en bois, que toutes les maisons se touchent, le Conseil a décidé d'acheter une pompe. Deux fois par an, les hommes s'exercent à l'employer.

Après la messe, on sonne à la chapelle. Devant la chapelle, sur un banc, ils sont déjà cinq ou six hommes ; ils causent entre eux ; ils ont allumé leur pipe ; et les gamins qui sont curieux arrivent de tous les côtés. Puis voici Simon et Joseph. Ils ont mis des vareuses bleues et des casques en cuivre brillants. Simon est grand, maigre, sans barbe, avec un long nez un peu rouge, et à son casque, il a une chenille blanche, parce qu'il est capitaine ; Joseph est petit, assez gros, et il n'a qu'une chenille rouge, parce qu'il est seulement lieutenant.

Puis ils viennent tous, un à un, les mains dans les poches. Simon sort un papier de sa poche.

- Attention l'appel !
- Justin :
- Présent !
- Chrétien de Maxime :
- Présent...

Quand ils sont tous là, ils se séparent en deux groupes : celui de la pompe et celui du sauvetage.

Le premier groupe va chercher la pompe, dans le « local ». Elle a deux roues, qu'il faut ajuster, et ce n'est pas facile, les essieux étant rouillés. Laquelle va à droite, laquelle va à gauche ? Puis il faut fixer le timon. Simon, le capitaine, crie et fait de grands gestes. Enfin, ils se mettent en route.

Ils ont juste la place de passer, entre les maisons. La pompe penche, glisse, saute ; elle fait un grand bruit de ferraille. Tous les gamins suivent. Derrière, vient l'échelle ; les femmes sont aux fenêtres ou sur les perrons des cuisines et au-dessus des têtes et des dos inclinés, on voit le casque de Simon qui brille...

Joseph est allé détourner l'eau du bîsse. La voilà qui vient. Ils ont déroulé les tuyaux ; ceux du sauvetage sont en train de

dresser l'échelle ; ils en ont planté le bas en terre ; à l'autre bout, ils ont attaché quatre cordes : ils tirent dessus et l'échelle monte peu à peu.

L'échelle est dressée. Joseph a pris la lance et, avec le tuyau qui traîne derrière lui, il monte prudemment, s'arrêtant à chaque échelon.

Tout à coup, derrière lui, on voit le tuyau qui commence à se gonfler ; il change de couleur ; et ce gonflement et cette couleur noire s'avancent peu à peu dans la direction de l'échelle : c'est que ceux de la pompe se sont mis à pomper.

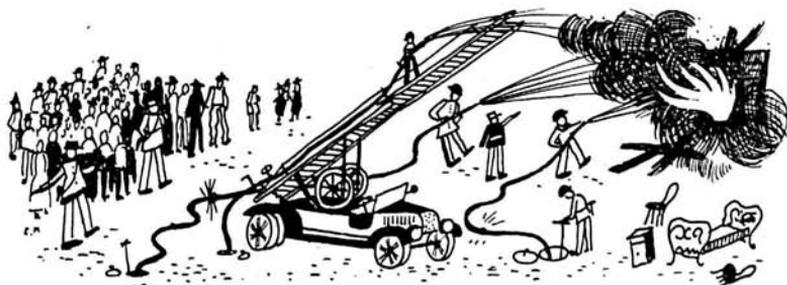
L'eau avance toujours ; on voit son poids peser dans le bout du tuyau qui pend, et Joseph qui raidit le bras, qui se prépare, tendant la lance. On s'attend à voir un beau jet en sortir. Eh bien ! non, la pression n'est probablement pas assez forte. Il est bien sorti un peu d'eau, mais c'est ceux du pied de l'échelle qui l'ont reçue, et ils se débattent dessous, n'osant pas lâcher les montants...

Ah ! comme les filles ont ri ! Là-haut, assises dans le pré, les mains croisées sur les genoux, on voit briller leurs dents. Elles rient, elles rient. Et Joseph crie : — Arrêtez, arrêtez !

Ceux de la pompe pompent toujours...

D'après C.-F. Ramuz

Le Village dans la Montagne. Payot.





VACANCES !

Et voilà, l'année scolaire est finie. J'entends sonner au clocher de l'année l'heure des vacances...

Le temps est fini des devoirs, des problèmes, des récitations et des dictées. Le temps est fini des récréations bruyantes. Comme un vol de colombes, nous allons nous envoler.

Les petits écoliers de la montagne devront aider leurs parents dans les champs ; ceux du coteau travailleront un peu à la vigne. Beaucoup de petits citadins s'en iront vers les camps ou dans les chalets des « Mayens ».

Petits amis, n'oubliez pas tout ce que vous avez appris. Vous connaissez mieux votre pays, maintenant. Allez à la découverte de ses paysages, de ses rivières, de ses vallées.

Aimez-le toujours mieux.

Aimez vos parents. Faites-vous de bonnes joues au bon air de la liberté.

Quand la cloche de l'automne sonnera, revenez avec joie vous asseoir sur les bancs de l'école où vous apprendrez tout ce qu'il faut savoir pour vivre honnêtement.

A tous, votre livre de lecture vous souhaite

Bonnes vacances !

TABLE DES MATIÈRES

	page
Avant-propos	7

Chapitre premier : L'ECOLE.

Les colombes	9
Si tu ne veux pas être un petit chat...	11
L'école	12
La maison d'école	13
Notre salle de classe	14
La poule aux œufs d'or	15
Ma classe	16
Quelques-uns de mes condisciples	17
La récréation	18
Histoire du roi d'Ys et de sa fille Dahut la blonde	19
Un petit mot magique	21
Jean fait son portrait	22
Catherine raconte à son tour	23
Le rayon de lune	24
Où Jean parle de ses jeux	25
Catherine raconte ce qu'elle fait le matin	26
Un fameux gaillard	27
Jean raconte ce qu'il fait chaque jour	28
Frédéric et son vélo	29
La leçon de la poupée	31
La poupée est malade	32
Le rhume	33
La poupée incassable	34
Mathématiques	35
Les écoliers	36
Le loup et l'agneau	37
Ce que disent les douze mois de l'année	38
Portrait du bon écolier	40
Les maisons	42
Où Catherine fait des projets d'avenir	43
Il faut faire attention dans la rue	44
Le temps	45
« Maman, mon cahier est fini... »	46

Chapitre deuxième : LA FAMILLE.

Mon premier souvenir	47
Je t'aime	48
Maman	49
Ma mère	51
La journée de Maman	52
Papa	53
Nos grands-parents	54

Compliment	55
Mais la famille va plus loin...	56
La petite fille qui porte les quatre-heures	57
La chambre de famille	58
La cuisine	59
La vieille horloge	60
Greniers	61
La cave	62
Les petits bonheurs	63
Les pourquoi et les alors	64

Chapitre troisième : LE VILLAGE.

Les premiers villages	67
Origine de nos villages	68
Mon village	69
Mon village	71
Le four	72
Ce qu'on trouve au magasin	73
Chanson	74
La fontaine	75
Les métiers	76
Le serrurier	77
Le savetier et le financier	78
Les travailleurs de la terre	80
Les mains	81
A la foire de Beaucaire	82

Chapitre quatrième : LA COMMUNE – LA PAROISSE.

Monsieur le Président	83
Le gendarme	84
Monsieur le Curé	85
La paroisse	86
Notre église	87
Ce qui se passe à l'église	88
Le diable de Saint Théodule	89
Le dimanche	94
Après-midi de dimanche	95
Le carillon	96
Matin	97
Les rois mages	98
La galette des rois	99
Pâques	101
Les cloches de Pâques	102
Les rogations	103
La Fête-Dieu	104
L'Assomption	105
La Toussaint	106

	page
L'autre village	107
Noël	108
Un petit paysan devient un grand saint	110

Chapitre cinquième : LE CANTON.

Ma Patrie	111
Mon Pays	112
Notre drapeau cantonal	113
Le Valais	114
Le Rhône	115
Notre Rhône	116
La bergère	117
La plaine	118
Le coteau	119
Les vallées	120
Les glaciers et les cimes	121
De quelques moyens de défendre son pays	122
Le barrage	123
Mathieu Schiner	124
La cité	126
Valais, pays des contrastes	127
Valais, mon amour	128

Chapitre sixième : LES SAISONS ET LES TRAVAUX.

Le réveil de la terre	129
Les amandiers en fleurs	130
Le grillon et le papillon	131
Les vigneron	132
Soir au village	133
Le premier printemps au village	134
Le pêcher en fleurs	135
Les travaux du printemps	136
Maintenant la plaine	137
La vallée en fleurs	138
Hommage à ceux qui ont assaini la plaine	139
Les effeuillaisons	140
Journées	141
L'été	142
Chaleur	143
La cigale et la fourmi	144
Les fenaisons	145
La sécheresse	146
Les moissons	147
Crépuscule	148
Le monde d'un petit paysan	149
Voici que la saison décline	151
L'automne	152
Vendanges	153
L'automne remplit caves et greniers	155

	page
L'hiver	156
Il neige	157
Première neige	158
Journée d'hiver	159
Berceuse	160

Chapitre septième : LES ANIMAUX.

Les animaux domestiques	161
Le chien	162
Le chat	163
La vache	164
Le mulet	165
Le petit lièvre	166
Les bergers	167
Les chèvres de Praz-de-Fort	168
Les moutons	170
Le coq et les poules	171
L'ânesse de Jésus	172
Le corbeau et le renard	173
Le cochon	174
Le lapin	175
Le cheval	176
Conte des trois voleurs	177
Utilité des animaux domestiques	180
Comment les oiseaux s'entendent entre eux	181
Le lion et le rat	183
Le lion, le loup et le renard	184
Coqs de Pâques	186
Les abeilles	187
Les papillons	188
L'écureuil	190
Nos amis les oiseaux	191
Les nids	192
Le chant des oiseaux	193
Promenade	194
Le pinson	195
Les hirondelles	196
Le merle	197
La crécerelle	198
La buse	199
Les oiseaux de nuit	200
Le pic	202
Tant d'autres oiseaux	203
Saint François parle aux oiseaux	204
Le chêne et le roitelet	205
Pourquoi ?	207
Aimons les animaux	208
Le sous-préfet aux champs	209
Ouvrons les yeux sur les beautés du monde	210

Chapitre huitième : LA NATURE.

Le rucher	211
Les premières fleurs du printemps	212
Le printemps dans les haies	213
Il faut aimer les arbres	214
La forêt	216
Les petits fruits de la forêt	217
Les fleurs	218
Ce qu'il faut pour faire une fleur	219
Les couleurs des fleurs	220
La forme des fleurs	221
Les fleurs de plaine et les fleurs de montagne	222
Nous devons fleurir nos maisons	224
O violette de mon enfance...	225
Le conte du cerisier, du poirier et du pommier	226
Le lièvre et la tortue	228

Chapitre neuvième : DIVERS.

L'écureuil et les deux méchants garçons	229
L'âne et le petit chien	233
« Tout ce que je fais est bien, à son avis... »	234
Voyages	237
Les chapardeurs	238
Une chasse aux pommes	240
Ma fille, va prier	241
Le conte de l'Avisé Sans-Souci	242
Les pompiers à l'exercice	245
Vacances !	247

